

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

RÉPERTOIRE

DES

THÉÂTRES ÉTRANGERS.

TOME 25.

THÉÂTRE ALLEMAND.

TOME 5.

1888

LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ

DE LA

SCIENCE ET DE LA

PROGRES

IMPRIMERIE DE COSSON.

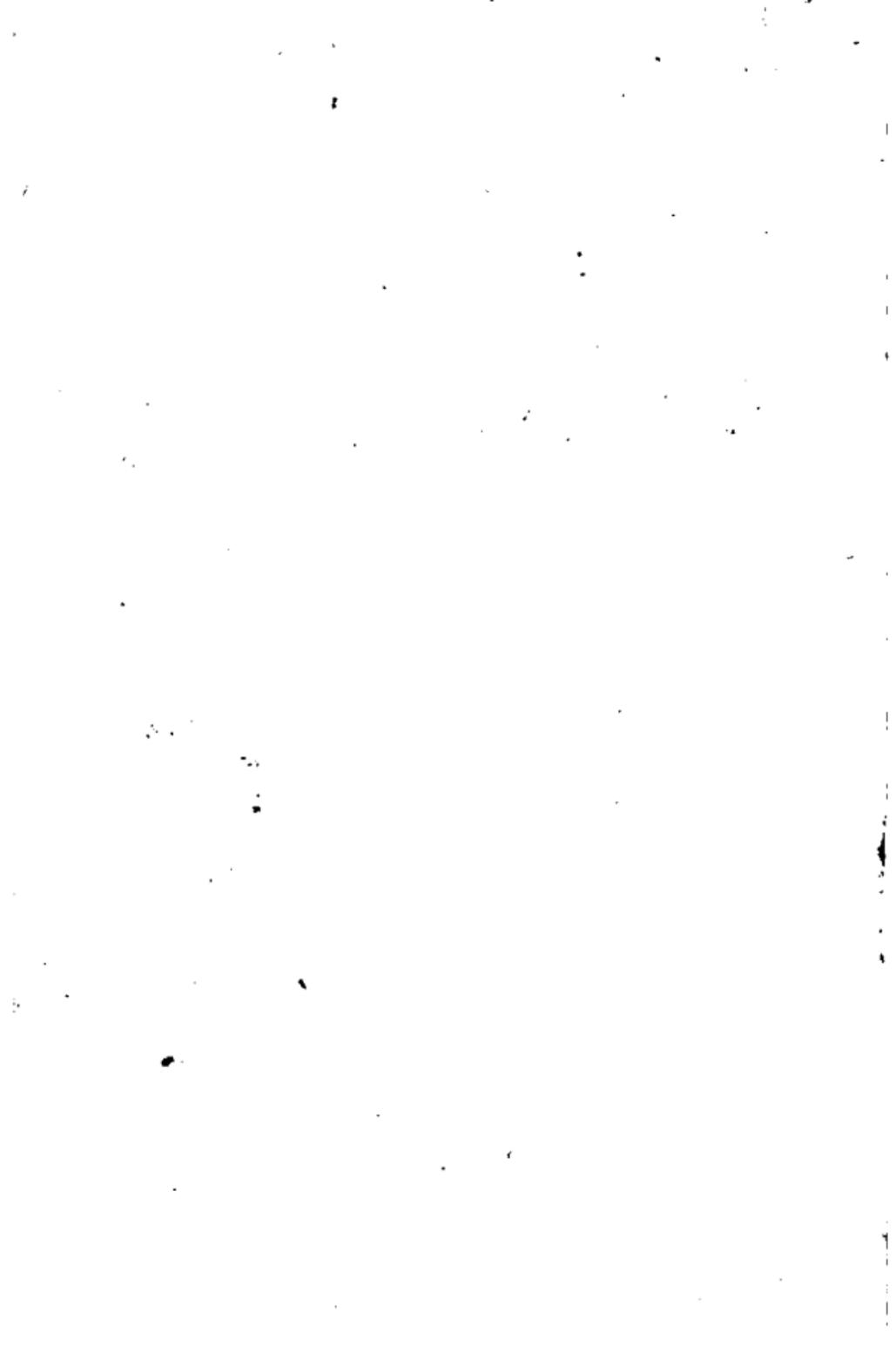
OEUVRES
DRAMATIQUES
DE
F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND.

TOME V.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,
RUE RICHELIEU, N° 72,
près la rue des Filles Saint-Thomas.
1823.



WALLENSTEIN,

POÈME DRAMATIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

R. 103301

NOTICE

SUR WALLENSTEIN.

PAR son genre et par son importance, ce poëme nous a paru mériter des détails particuliers; c'est l'ouvrage dramatique le plus considérable de *Schiller*, et avec *Guillaume Tell*, c'est ce qu'il a composé de plus estimable.

Le grand mérite de ces deux pièces est de nous offrir des tableaux vraiment historiques; de nous transporter dans le siècle où l'action s'est passée; de nous rendre, non pas spectateurs d'une action dramatique, mais comme témoins d'un fait qui se passerait de nos jours et sous nos yeux. Ce mérite est poussé aussi loin qu'il est possible dans *Guillaume Tell*, et la vérité du tableau

ne nuit pas à l'ensemble ; elle n'amène rien de forcé , rien de repoussant , rien enfin de ce qui déplaît dans *Shakspeare*. C'est son génie et le naturel d'*Euripide*.

L'action , toujours vive et intéressante dans *Guillaume Tell*, languit dans *Wallenstein* ; il est aisé de le concevoir. Un drame qui comprend onze actes ne peut être constamment animé , surtout si le principal personnage est un être faible , inquiet et sans résolution. Le poète n'a pu dénaturer l'histoire , et voilà pourquoi *Guillaume Tell* est au dessus de *Wallenstein* ; tous les caractères grands et pleins d'énergie sont essentiellement dramatiques.

Les couleurs locales , partout si précieuses , et que Schiller a scrupuleusement observées , fournissent des détails simples , nobles et poétiques dans *Guillaume Tell* , communs et puérils dans *Wallenstein*. C'est là sans doute ce qui a déterminé *Schiller* à faire un prologue pour cette dernière pièce , afin d'éloigner , du moins en partie , de sa grande

action, tout ce qui paraissait devoir la rapetisser.

Nous ne dirons rien de plus sur *Guillaume Tell* déjà connu ; ses beautés sont de tous les temps et de tous les pays ; ce magnifique tableau n'a pas besoin d'être analysé pour être senti. Il doit plaire même aux admirateurs de Racine, quoiqu'il ne puisse, par son genre, entrer en parallèle avec les chefs-d'œuvre du plus parfait de nos poètes.

A l'imitation des Trilogies grecques, ce poème est divisé en trois parties ; la première, intitulée le *camp de Wallenstein*, est un prologue sans action, sans nœud et sans dénoûment ; on y voit des paysans, un moine, une vivandière et des militaires de différentes parties de l'Allemagne et même de l'Europe, réunis par l'intérêt ou par l'admiration sous les drapeaux de *Wallenstein* ; c'est un tableau sans *passé ni avenir* (1), mais dans lequel il y a de la vérité, du mouvement, et ce qui fait connaître mieux qu'aucun récit l'esprit du temps et surtout celui qui ani-

mait les troupes. Le sermon du moine, tout en pointes et en jeux de mots, n'est pas chargé; on en pourrait trouver des exemples dans ceux de nos prédicateurs qui ont paru au commencement du 17^e siècle (2).

La seconde, *les Piccolomini*, est un drame irrégulier. L'action commence, le nœud se forme, et la pièce finit sans être terminée. Mais en Allemagne on souffre sur la scène un drame *sans dénouement*, (*les Piccolomini*) et une tragédie *sans exposition* (*la mort de Wallenstein*) (3). Dans le *camp* on a fait connaissance avec les soldats; dans les *Piccolomini*, c'est avec les officiers de cette singulière armée. On entrevoit les projets de Wallenstein en même temps que sa perte se trame par son ami. Au milieu des grands intérêts politiques, on suit le développement de l'amour de *Thécla* et de *Max Piccolomini*; cet amour pur et sincère intéresse vivement. La candeur de ces amans contraste admirablement avec la perfidie d'Octavio, l'ambition de Terski, l'esprit d'intrigue de la comtesse, le tumulte des

fêtes et les conseils militaires. Le second acte est terminé par une scène superbe et sans exemple dans nos ouvrages dramatiques ; le dernier, entre les deux Piccolomini, est supérieurement traité.

La mort de Wallenstein, formant la troisième partie, est une tragédie intéressante. Le troisième acte présente, avec un appareil pompeux et des scènes de la plus grande beauté, une péripétie tout-à-fait neuve. Les deux derniers excitent parfaitement la terreur et la pitié. Il me semble que cette pièce pourrait être transportée avec succès sur la scène française. M. Benjamin-Constant est le seul qui jusqu'à ce jour ait tenté de le faire. Cet ouvrage est digne de la plume de ce grand écrivain. Le discours qui le précède et les notes dont il est enrichi appartiennent à l'historien distingué. On y trouve l'analyse du caractère de cette charmante *Thécla* et celui de Wallenstein si étonnant par sa faiblesse, son irrésolution et sa grandeur. On apprend enfin à connaître le théâtre

allemand, que nous avons eu tort de dédaigner pendant si long-temps (4).

Nous ne dirons rien de notre traduction; faite en partie avant la publication des *œuvres dramatiques de Schiller* par le libraire *Ladvocat*. Elle n'est ni plus ni moins fidèle que celle de *M. de B****, et revue et corrigée sur la sienne; si elle ne paraît pas indigne de figurer à côté, nous aurons atteint le but que nous nous étions proposé.

F. G. de St.-G.

NOTES.

(1) Voir la Préface de la *tragédie de Wallenstein*, par *M. Benjamin Constant de Rebecque*; Paris, Paschoud, 1808.

(2) Ce sermon est attribué à *Goëthe*.

(3) *M. Benjamin Constant*, même Préface.

(4) Les succès, sur notre scène, de plusieurs drames imités du Théâtre allemand, ne prouvent rien contre ce que j'avance. Nous n'avons encore aucune pièce des *Mullner*, des *Werner*, des *Schroöder*, des *Iffland*, etc.

**LE CAMP
DE WALLENSTEIN.**

PERSONNAGES.

UN SERGENT-MAJOR, } d'un régiment de ca-
UN TROMPETTE, } rabiniers de Tersky.

UN CANONNIER.

DES CHASSEURS TYROLIENS.

DEUX CHASSEURS à cheval du régiment de
Holk.

UN DRAGON du régiment de Buttler.

DES ARQUEBUSIERS du régiment de Tiefen-
bach.

UN CUIRASSIER d'un régiment wallon.

UN AUTRE d'un régiment lombard.

DES CROATES.

DES HOULANS.

UN RECRUE.

UN BOURGEOIS.

UN PAYSAN. ET SON FILS.

UN MAITRE D'ÉCOLE du régiment.

UN CAPUCIN.

UNE CANTINIÈRE.

SA SERVANTE.

Des enfans de soldats, des musiciens, etc.

La scène est en Bohême, devant Pilsen.

LE CAMP DE WALLENSTEIN.

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit sur la scène des tentes de vivandières.

— Sur le devant, une petite boutique de fripier, etc. — Des soldats en uniformes de diverses couleurs sont rassemblés en foule. — Toutes les tables sont garnies. — Des hollands et des Croates font la cuisine devant un brazier. Une cantinière verse à boire. — Des enfans en uniforme de soldat jouent aux dés sur un tambour.

Un PAYSAN et son FILS.

LE FILS.

Nous nous arrêtons pas près de cette troupe de soldats : ces gens-là sont durs, grossiers, et notre peau pourrait bien éprouver leur brutalité.

LE PAYSAN,

Ah ! bah ! — Quand même ils se fâcheraient

LE HOULAN, *avec un verre.*

Tu n'as pas même déjeuné? — Allons, viens boire, butor.

(*Il conduit le paysan vers une tente; les soldats s'avancent.*)

LE SERGENT-MAJOR, *au trompette.*

T'imagines-tu que ce soit seulement pour nous faire faire bombance, que l'on a doublé notre paie aujourd'hui?

LE TROMPETTE.

La duchesse vient d'arriver avec la princesse sa fille.

LE SERGENT-MAJOR.

C'est là du moins la raison qu'on donne. — Mais, vois-tu ces troupes qui viennent de loin camper devant Pilsen; nous voulons les mettre dans nos intérêts en les régaland de bons vins et de friands morceaux; il faut qu'elles soient satisfaites pour s'attacher à nous.

LE TROMPETTE.

Ah! bien; c'est qu'il y a du nouveau sur le tapis.

LE SERGENT-MAJOR.

Messieurs les chefs et commandans.....

LE TROMPETTE.

Je me doute bien que tout ça n'a pas bonne façon.

LE SERGENT-MAJOR.

Et toutes les troupes qui sont ici pêle-mêle?

LE TROMPETTE.

On veut occuper leur temps afin qu'elles ne s'ennuient pas.

LE SERGENT-MAJOR.

Sans doute. Et tous les entretiens secrets, les colloques, les entrées et les sorties...

LE TROMPETTE.

Oui, oui.

LE SERGENT-MAJOR.

Et cette vieille tête arrivée de Vienne, décorée de plaques, de chaînes d'or, et qui va rôder partout; je gagerais qu'il y a quelque chose.

LE TROMPETTE.

C'est encore un de ces mouchards qui sont là pour épier les pas du duc; observez-le seulement.

LE SERGENT-MAJOR.

Avez-vous remarqué qu'ils s'éloignent de nous? — Ils semblent craindre les projets de Friedland; ces gens-là trouvent qu'il est monté trop haut, et ils voudraient qu'un malheur le précipitât.

LE TROMPETTE.

Oui, mais nous sommes là pour le soutenir. Plût à Dieu que tout le monde nous ressemblât pour les sentimens!

LE SERGENT-MAJOR.

Notre régiment et les quatre autres que commande Tersky, beau-frère du duc, renferment les soldats les plus déterminés de l'armée, et nous lui appartenons. C'est lui qui nous a enrôlés, c'est lui qui a choisi et nommé les officiers : aussi sont-ils dévoués à son service, à la vie, à la mort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, un CROATE, tenant un collier,
un TYROLIEN, le suivant.

LE TYROLIEN.

Croate, voilà un beau collier, où diable l'as-tu volé ? Tu n'en feras rien, vends-le moi. — Je te donne une paire de pistolets.

LE CROATE.

Oh ! non. — Tu voudrais me tromper, chasseur.

LE TYROLIEN.

Moi ? non. Je te donnerai en outre ce bonnet bleu que je viens de gagner à la loterie. Regarde-le, il est superbe.

LE CROATE, *faisant briller son collier au soleil.*

Les perles et les grenats sont fins ; vois donc comme il brille au soleil.

SCÈNE IV.

21

LE TYROLIEN , *prenant le collier.*

Hé! je te donne en sus ma bouteille de campagne. (*Il examine le collier.*) Et je le garde parce qu'il me plaît.

LE TROMPETTE.

Remarquez donc comme le Croate est enfoncé. Chasseur, partageons, et je me tairai.

LE CROATE , *ajustant le bonnet.*

Ce bonnet-là me va bien.

LE TYROLIEN , *après un signe au trompette.*

C'est dit, nous changeons ; tous les camarades en sont témoins.

SCÈNE IV.

LES MÊMES , un CANONNIER.

LE CANONNIER.

Hé bien , camarade carabinier , comment ça va-t-il ? Dormirons-nous long-temps encore auprès du feu , tandis que les ennemis rôdent dans la campagne.

LE SERGENT-MAJOR.

Oh ! oh ! monsieur le canonnier , vous paraissez bien impatient ; à peine si les chemins sont praticables.

LE CANONNIER.

Je suis trop bien ici pour être impatient , moi :

32 LE CAMP DE WALLENSTEIN.

mais il est arrivé un courrier qui annonce que Ratisbonne est pris.

LE TROMPETTE.

Nous allons donc bientôt monter à cheval.

LE SERGENT-MAJOR.

Nous, aller au secours des Bava-rois, qui sont ennemis de Friedland? — Nous ne nous tourmenterons pas pour si peu.

LE CANONNIER.

Vous croyez ça? — Vous êtes toujours plus savant, vous.

SCÈNE V.

LES MÊMES, deux CHASSEURS; et ensuite la CANTINIÈRE, un ENFANT, le MAITRE d'ÉCOLE, une SERVANTE.

PREMIER CHASSEUR.

Bravo! — Nous voilà en joyeuse compagnie.

LE TROMPETTE.

Qu'est-ce que c'est que ces habits verts? — Ils sont pimpans et de bonne façon.

LE SERGENT-MAJOR.

Ce sont des chasseurs de Holk. Ce n'est pas, je vous assure, à la foire de Leipsick qu'ils ont eu ces tresses d'argent.

LA CANTINIÈRE, *apportant du vin.*

Messieurs, soyez les bienvenus.

PREMIER CHASSEUR.

Eh! je ne me trompe pas : c'est Justine de Blasewitz?

LA CANTINIÈRE.

Oui sans doute. Et ce joli monsieur-là, n'est-ce pas le grand Peters de Itzcho, qui, profitant d'une belle nuit à Glückstadt, vint avec le régiment dissiper le magot de son père?

PREMIER CHASSEUR.

Et ensuite, qui changea la plume de clerc contre un mousquet.

LA CANTINIÈRE.

Oh! nous sommes d'anciennes connaissances.

PREMIER CHASSEUR.

Et enfin nous nous retrouvons en Bohême.

LA CANTINIÈRE.

Oui, mon cousin; aujourd'hui ici et demain autre part. La guerre vous fait aller rudement, et vous balaie d'un pays dans un autre. J'en ai bien vu.

PREMIER CHASSEUR.

Je crois bien ça. C'est tout simple.

LA CANTINIÈRE.

Je suis allée d'abord, vous savez..... à Temeswar avec les chariots et les bagages quand

24 LE CAMP DE WALLENSTEIN.

nous donnions la chasse à Mansfeld ; ensuite j'ai campé devant Stralsund avec Wallenstein ; c'est là que je perdis tout ce que j'avais. De Stralsund je suivis l'armée qui allait secourir Mantoue ; je revins avec Feria. Je fis, plus tard, un voyage à Gand avec un régiment espagnol ; et enfin je reviens en Bohême pour voir si je parviendrai à me faire payer de quelques vieilles dettes, et si le prince voudra me seconder pour rattrapper mon argent. Ma boutique est ici près.

PREMIER CHASSEUR.

Elle est parvenue à réunir tout ici. Mais, dis-moi, qu'as-tu fait de cet Ecossais qui te traînait dans ce temps-là avec lui ?

LA CANTINIÈRE.

Ah ! le bourreau, comme il m'a trompée ! — Il est valsé, emportant avec lui ce que j'avais amassé à la sueur de mon front, et me laissant en tout ce petit mioche.

L'ENFANT, *arrivant en sautant.*

Dis donc, maman, est-ce que tu parles de papa ?

PREMIER CHASSEUR.

Hé bien, quoi ! l'empereur le nourrira. Faut-il pas que l'armée s'accroisse ?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Allons, allons, et la leçon ? — Marche, gamin.

PREMIER CHASSEUR.

Ça craint déjà la prison et le travail.

LA SERVANTE, *arrivant.*

Eh ! cousine, ils veulent partir.

LA CANTINIÈRE.

A l'instant, j'y vais.

PREMIER CHASSEUR.

Et qu'est-ce donc que ce joli minois-là ?

LA CANTINIÈRE.

C'est la fille de ma sœur, de celle qui est établie dans l'Empire.

PREMIER CHASSEUR.

C'est ma foi une bien gentille nièce.

(*La cantinière sort.*)

SECOND CHASSEUR. *Il arrête la servante.*

Restez donc avec nous, charmante enfant.

LA SERVANTE, *se dégageant et partant.*

Je ne peux pas : il faut que je serve ces messieurs là-bas.

PREMIER CHASSEUR.

Eh ! ce n'est pas un morceau déplaisant que cette jeune fille. Et la tante donc, ah ! qu'il y en a dans le régiment qui se sont battus pour ce masque-là ! Et c'est comme ça que va le monde. Combien j'ai vu de gens ! et si je vis, combien j'en pourrai voir encore. (*Au sergent-major et au trompette.*) Messieurs, à la vôtre ; faites-moi donc une petite place tout près de vous.

SCÈNE VI.

Les CHASSEURS , le SERGENT-MAJOR , le
TROMPETTE.

LE SERGENT-MAJOR.

Bien obligé, nous allons vous faire une petite place : soyez les bien venus en Bohême.

LE PREMIER CHASSEUR.

Vous avez les pieds chauds ici, tandis que nous, sur le pays ennemi, nous étions mal à l'aise.

LE TROMPETTE.

On ne s'en douterait pas; vous avez une mine...

LE SERGENT-MAJOR.

Oui, oui; et sur la Saale et en Misnie, on ne se loue pas trop de vous.

SECOND CHASSEUR.

Ah! bah! que contez-vous donc là? — Les Croates avaient tout pris; il n'y avait rien à glaner après eux.

LE TROMPETTE.

Et cependant votre jabot est garni d'une jolie dentelle, et vous avez de belles bottes toutes neuves; du linge fin, et un beau plumet à votre chapeau : tout ça fait un effet superbe; ah!

faut-il que nous n'ayons jamais rien et que tout arrive à des vauriens comme vous.

LE SERGENT-MAJOR.

Nous autres, en compensation de tout ça, nous sommes du régiment de Friedland; aussi l'on doit nous honorer et nous respecter.

PREMIER CHASSEUR.

Vous ne nous faites pas de compliment en disant ça; nous aussi, nous portons le nom de Friedland.

LE SERGENT-MAJOR.

Oui, vous faites partie de son armée.

PREMIER CHASSEUR.

Et vous n'êtes pas de la même espèce? — Il n'y a de différence que dans l'habit, et moi je me trouve très-bien dans le mien.

LE SERGENT-MAJOR.

C'est fâcheux pour vous, chasseur; mais entre nous, vous vivez toujours chez le paysan; et les belles manières et le bon genre, on n'apprend ça qu'en ne quittant pas la personne du général.

PREMIER CHASSEUR.

Et qu'avez-vous recueilli de cette école-là? — Vous savez peut-être comment le général toussé et comment il se mouche; mais son esprit, mais son génie, ce n'est pas à la parade que ces choses-là s'apprennent.

SECOND CHASSEUR.

Mille tonnerres ! Informez-vous dans les endroits où nous avons passé , et vous saurez qu'on nous appelle les terribles chasseurs de Friedland ; ah ! son nom nous est acquis et nous n'y faisons pas honte. Nous passons en tous lieux sans crainte ; chez les amis, chez les ennemis, dans les champs, dans les vignes et dans les moissons. On connaît partout la trompette des chasseurs de Holk. Nous sommes à la fois ici et là-bas ; nous tombons comme le déluge : nous entrons dans les maisons au milieu de la nuit comme le feu , personne ne veille ; on ne peut ni résister ni fuir. Il n'y a pas là de discipline , pas de règlement ; dans la guerre on ne connaît rien : la jeune fille se débat vainement quand une fois nos bras la pressent. Ce n'est pas pour nous vanter que je dis ça ; mais demandez à Bareuth, en Westphalie ; dans tous les endroits où nous avons passé : les enfans et les petits enfans parleront encore dans un siècle de la troupe de Holk.

LE SERGENT-MAJOR.

Est-ce que c'est le bruit qui fait le soldat ? — Eh non ! — C'est le temps, le coup d'œil, l'esprit, l'idée, la réflexion, le jugement et surtout l'adresse qui font un bon soldat.

PREMIER CHASSEUR.

Pas du tout ; c'est la liberté. Devrait-on seu-

lement lui répondre avec tout son bavardage ! Aurais-je abandonné l'école et la classe pour chercher dans un camp la corvée, la galère, le bureau et retrouver ma chaîne ? Non ; je veux vivre et n'être assujéti à rien, tous les jours voir du nouveau, me confier au présent et ne penser ni au passé ni à l'avenir. J'ai vendu ma peau à l'empereur pour ne rien faire et ne m'inquiéter de rien. Qu'on me fasse passer au milieu du feu le plus terrible, ou dans l'endroit le plus profond et le plus rapide du Rhin ; là où sur trois un seul doit s'échapper, et vous verrez si je recule ou si je me ferai prier ; mais aussi, qu'on n'exige pas autre chose de moi ; car du reste j'aime à être à mon aise.

LE SERGENT-MAJOR :

Hé bien, hé bien, s'il ne vous faut que ça, on peut l'avoir sous notre capote de soldat.

PREMIER CHASSEUR.

Chez ce diable de roi de Suède, ce Gustave si renommé, c'était une vexation sans fin ; son camp était transformé en église. Avant de se coucher, c'était la prière du soir ; en se réveillant, c'était la prière du matin ; et, quand le vin nous avait un peu mis en gaité, il nous sermonnait lui-même du haut de son cheval.

LE SERGENT-MAJOR :

Oui, c'était un homme craignant Dieu.

PREMIER CHASSEUR.

Il ne voulait pas souffrir les filles; et, dès qu'il en apercevait une, il la faisait de suite conduire à l'église. Tout ça m'a révolté et je l'ai quitté.

LE SERGENT-MAJOR.

Cela ne va plus de même aujourd'hui chez les Suédois.

PREMIER CHASSEUR.

Je partis au galop m'engager dans les troupes des alliés; c'était positivement quand elles étaient prêtes à assiéger Magdebourg. Ah! là c'était tout différent: le vin, le jeu, les femmes tant qu'on en voulait; tout marchait sans ordre, mais galement; vraiment c'était une vie bien agréable, car Tilly s'entendait à commander. Dur pour lui, il passait tout au soldat, toutefois tant que sa cassette n'en souffrait pas. Son mot était: « *Faire et laisser faire.* » Le bonheur ne resta pas long-temps avec lui; après la malheureuse affaire de Leipsick tout nous devint contraire, et la chance une fois contre nous, ça n'allait plus. Quand nous reparaisions dans les endroits où nous avions passé, on ne nous saluait plus; et, si nous frappions aux portes, on ne nous ouvrait pas. L'illusion était dissipée, le vieux respect qu'on avait pour nous était perdu. Alors je m'engageai chez les Saxons; je croyais là faire une bonne affaire.

LE SERGENT-MAJOR.

Vous êtes arrivé assez tôt pour piller la Bohême!

PREMIER CHASSEUR.

Ça se gâta pour moi. Il fallait observer une discipline sévère. Nous craignions de nous conduire tout-à-fait en ennemis; nous mettions des garnisons pour garder les châteaux de l'empereur : enfin c'était toujours des histoires et toujours des complimens, et nous faisons la guerre pour rire. Les choses ne se faisaient qu'à moitié parce que nous ne voulions nous fâcher avec personne. Il n'y avait à gagner là ni gloire ni honneur; je me dégoûtai tellement que j'allais partir pour retrouver mon bureau, quand j'appris que Friedland faisait recruter partout.

LE SERGENT-MAJOR.

Espérez-vous passer bien du temps ici?

PREMIER CHASSEUR.

Vous plaisantez. Je vous jure que, tant qu'il sera à la tête de l'armée, je ne songerai pas à désertier. Où diable le soldat pourrait-il être mieux? — Le gouvernement militaire est excellent. Nous agissons largement, et le dernier soldat pense absolument comme le général de cette grande armée. Quant à moi, je marche la tête haute et le pas assuré. Je passe aussi hardiment sur le paysan que mon général sur les princes. Tout ici rappelle le temps où le sabre

32 LE CAMP DE WALLENSTEIN.

faisait force de loi. Aller contre les ordres et en parler à contre-temps, c'est là tout ce que l'on reprend et que l'on juge digne de punition. Tout ce que l'on ne défend pas, on le permet. On ne demande à personne quelle est sa religion. Deux choses ici seulement sont essentielles ; c'est ce qui regarde le service, et c'est ce qui ne le regarde pas ; du reste pas d'autre devoir que celui du drapeau.

LE SERGENT-MAJOR.

Chasseur, à présent vous me plaisez. Vous parlez comme un brave chasseur de Friedland.

PREMIER CHASSEUR.

Ah ! quand celui-là commande, on voit bien qu'il ne tient pas son pouvoir de l'empereur. C'est pour lui-même qu'il se bat, et non pas pour le service d'un souverain. Et qu'a-t-il fait pour l'empereur ? Ses forces n'ont pas été employées à protéger et à défendre une province ; il a voulu créer un royaume pour ses troupes, embraser et remuer la terre, soumettre tout à sa puissance.

LE TROMPETTE.

Paix, morbleu, paix : est-ce qu'on doit dire cela ?

PREMIER CHASSEUR.

Moi, je dis tout ce que je pense ; les opinions sont libres, comme dit le capitaine.

LE SERGENT-MAJOR.

Il l'a dit ; c'est vrai. Une fois j'ai entendu sor-

tir de sa bouche ces propres mots : *La parole est libre, l'action est muette, l'obéissance aveugle.*

PREMIER CHASSEUR.

Je ne sais pas s'il l'a dit positivement comme ça ; mais la chose est comme vous la contez.

SECOND CHASSEUR.

Jamais le bonheur ne s'est séparé de lui à la guerre. Il quitte tous les autres généraux, mais il reste avec Friedland. Tilly vit encore et sa gloire est morte ; mais sous les drapeaux de notre général, on est sûr de la victoire : il a ensorcelé la fortune, et elle lui restera. D'ailleurs quand on combat près de lui on est sous une protection particulière. Personne n'ignore que Friedland a un envoyé du diable à son service.

LE SERGENT-MAJOR.

Oh ! il n'y a pas moyen de douter qu'il n'ait un charme ; car, à l'affaire de Lutzen, il passait et repassait sous le feu des canons sans sourcil-ler. — Son chapeau fut troué par les balles, sa botte et son buffle ont été traversés ; on a vu tout cela percé, mais rien n'avait atteint la peau. Il s'était enduit d'un onguent infernal.

PREMIER CHASSEUR.

N'allez-vous pas faire un miracle de ça ? — C'est le buffle de peau d'élan qu'il porte, que les balles ne peuvent pas percer.

LE SERGENT-MAJOR.

Eh non , c'est un onguent composé avec des herbes de magicien , et cuites dans des paroles magiques.

LE TROMPETTE.

Oh ! c'est sûr que tout ça n'est pas ordinaire.

LE SERGENT-MAJOR.

On dit qu'il peut lire dans les astres les événements à venir les plus proches comme les plus lointains. Mais moi, je le sais, le mot de tout cela : Il y a un petit homme gris qui vient le voir assez souvent au milieu de la nuit, en passant par les portes fermées. La sentinelle crie : « Qui vive ? » mais inutilement. Et quand ce petit homme gris paraît, il arrive toujours quelque chose.

SECOND CHASSEUR.

Oui, oui, il a fait un pacte avec le diable ; c'est pour ça que nous faisons toujours bombe.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , un RÉCRUE , un BOURGEOIS et un DRAGON.

LE RÉCRUE , *sortant de la tente avec une bouteille à la main et un casque en tête.*

Bonsoir à mon père et à tous mes parens ! me voilà soldat , je ne reviendrai jamais.

PREMIER CHASSEUR.

Voyez , un nouveau camarade qu'on nous amène.

LE BOURGEOIS.

Ah ! François , entends un peu la raison ; tu en auras regret.

LE RÉCRUE , *chantant.*

- « Tumulte de guerre ,
- » Fracas du tambour ,
- » Remplissez la terre
- » La nuit et le jour.
- » Sans souci , sans peine ,
- » Le sabre au côté ,
- » Je parcours la plaine ,
- » A cheval monté.
- » Ma joie en petille ;
- » Semblable au pinson
- » Qui vole et sautille
- » Sur chaque huisson. »

Oui, parbleu, je veux suivre les drapeaux de Friedland.

SECOND CHASSEUR.

Regardez-le donc, il a l'air d'un gaillard bien avisé.

(Ils le saluent.)

LE BOURGEOIS.

Ne l'entraînez pas, c'est un garçon de bonne famille.

PREMIER CHASSEUR.

Et nous, croyez-vous qu'on nous a ramassés sur la grand'route?

LE BOURGEOIS.

Je veux vous dire qu'il est riche en terres et en argent : tâtez sa chemise, elle est de toile fine...

LE TROMBETTE.

Il n'y a pas d'habit à porter plus beau que celui des soldats de l'empereur.

LE BOURGEOIS.

Mais il vient de faire un héritage : une petite fabrique de bonnets.

SECOND CHASSEUR.

C'est l'idée de l'homme qui lui fait son état.

LE BOURGEOIS.

Mais sa grand'mère lui laisse une fabrique et une boutique.

PREMIER CHASSEUR.

Ah! fi! — Est-ce que vous voulez en faire un débitant d'allumettes?

LE BOURGEOIS.

Mais son perrain doit lui faire cadeau d'un fond de marchand de vin et de la cave garnie.

LE TROMPETTE.

Tant mieux, nous la boirons avec lui.

SECOND CHASSEUR.

Tu seras mon compagnon de lit, entends-tu? je le veux.

LE BOURGEOIS.

Mais il abandonne sa fiancée dans les larmes et la douleur.

PREMIER CHASSEUR.

Ça montre que son cœur est ferme.

LE BOURGEOIS.

Mais sa grand'mère va mourir de chagrin.

SECOND CHASSEUR.

Tant mieux; l'héritage arrivera plus vite.

LE SERGENT-MAJOR. *Il s'approche gravement et pose sa main sur le casque du recrue.*

Mon ami, écoutez-moi. Votre résolution est bonne; en prenant ce parti, vous êtes devenu un homme tout nouveau; et la classe dans laquelle vous entrez, en portant le casque et l'épée, est noble et glorieuse. Il faut à présent vous maintenir dans le bon genre.

PREMIER CHASSEUR.

Et faire rouler l'argent.

LE SERGENT-MAJOR.

Vous êtes embarqué sur le vaisseau de la fortune, et vous allez naviguer pour gagner un monde ouvert devant vous. Qui craint de perdre ne gagne rien. Si vous étiez resté parmi vos lourds et imbéciles bourgeois, vous auriez, comme un cheval de brasseur, toujours tourné dans le même cercle, tandis que soldat vous pouvez arriver à tout. La guerre a mis le monde sens dessus dessous. Eh bien, tel que vous me voyez, grâce à cet habit, je porte le bâton de l'empereur; et sachez, mon ami, que le gouvernement de la terre se fait par le bâton. Le sceptre, attribut de la puissance des rois, n'est, comme on le sait, qu'un bâton. — Quand une fois on est parvenu au grade de caporal, on a le pied sur l'échelle pour s'élever jusqu'au plus haut degré du pouvoir.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, dès qu'on sait lire et écrire.

LE SERGENT-MAJOR.

Et dans l'instant même je vais vous en donner un exemple; et la chose s'est passée de notre temps et sous mes yeux. Vous connaissez le commandant des dragons, Buttler? Nous étions tous deux simples soldats, et de ça il n'y a pas trente ans, à Cologne sur le Rhin: il est aujourd'hui général major. D'où a-t-il eu cela?

de quelle manière s'est-il élevé? — C'est qu'il s'est distingué dans la carrière militaire, que sa réputation a fait du bruit, tandis que la mienne n'a pu rompre le silence. Et tenez, Friedland, notre chef, notre général, grand et puissant aujourd'hui, n'était qu'un mince gentilhomme; mais il s'est laissé guider par le destin de la guerre, et il est parvenu à la plus grande puissance. Après l'empereur, c'est lui; et qui sait le chemin qu'il peut encore faire (*avec malice*), car il n'est pas au bout.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, il a été petit, maintenant il est grand; et pourtant à Altdorf, quand il n'était encore qu'étudiant, sauf le respect qu'on lui doit, il était tant soit peu libertin et insouciant, et pour un mot il aurait battu son gouverneur. A Nuremberg, on voulut pour une peccadille, le mettre en prison; c'était positivement un cachot tout neuf, et, suivant l'usage, il devait prendre le nom du premier qui l'étrènerait. Il s'en tira en homme bien avisé; savez-vous comment? Il fit passer son chien le premier, et la prison prit le nom de son chien. Cette malice est d'un gail-lard, et parmi les grandes choses du général, ce trait en particulier m'a toujours plu.

(*Pendant ce couplet la servante a servi, et le second chasseur veut la retentr.*)

UN DRAGON, se mettant entr'eux.

Camarade, allons, laissez-la.

SECOND CHASSEUR.

Et de quoi vient-il se mêler ?

LE DRAGON.

Cette petite servante m'appartient.

PREMIER CHASSEUR.

Que dit-il donc ? Il veut la garder pour lui seul ? Est-ce qu'il est fou ?

SECOND CHASSEUR.

Il veut faire cuisine à part dans le camp ? —
Tais-toi donc : un joli minois de fille est comme le soleil, il doit luire pour tout le monde.*(Il l'embrasse.)*LE DRAGON, *la prenant.*

Non, deux fois non ; je ne le veux pas.

PREMIER CHASSEUR.

Voilà les gens de Prague, amis ; vive la joie !

SECOND CHASSEUR, *au dragon.*Est-ce que vous voulez faire du train ? —
Morbleu, j'en suis.

LE SERGENT-MAJOR.

Camarades, allons, la paix. Est-ce qu'il n'est pas permis d'embrasser les filles ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN CAPUCIN.

Des ouvriers mineurs arrivent avec leur musique, et jouent une valse, d'abord lentement, puis plus vite. Le premier chasseur valse avec la servante et la cantinière avec le recrue. A la fin la jeune fille s'échappe; le chasseur veut la rattrapper, et en se retournant il embrasse le capucin qui arrive.

LE CAPUCIN.

Eh tra dérira ; ah ! ça va bien , nous voilà en bon train ; et moi aussi je vais me mettre de la partie. Sommes-nous *Turcs* ? Sommes-nous anabaptistes ? Est-ce ainsi que vous fêtez le dimanche ? — Vous imaginez-vous que le bon Dieu a la crampe aux doigts, et qu'il ne peut plus vous puuir ? Est-ce bien le temps de rire, de festoyer et de faire bombance ? *Quid hic statis otiosi* ? que faites-vous les bras croisés ? La guerre est déchaînée sur le Danube ; le boulevard de la Bavière est tombé. Ratisbonne est dans les pates des ennemis, et l'armée reste oisive en Bohême, sans aucun souci, ne songeant qu'à remplir sa panse, et pensant plutôt aux futailles qu'aux batailles, cherchant les poulets et non pas les

boulets, et laissant sonner la trompette pour courir avec les fillettes. La chrétienté alarmée se couvre du sac de la pénitence, et le soldat ne s'occupe que de sa pitance. Nous sommes dans un temps de misères et de désolation ; le ciel se charge chaque jour de signes funestes ; le seigneur développe sur nos têtes le manteau sanglant de la guerre, et agite dans sa main une comète comme une épée de feu. La terre est devenue le séjour des larmes. L'arche sainte de l'église navigue dans le sang. L'empire romain, puisse le seigneur le sauver ! mais à chaque instant il empire. Le fleuve du Rhin est devenu un fleuve de chagrin ; les couvens sont ouverts aux vents ; les monastères jonchent la terre ; les sanctuaires sont changés en repaires ; tous les biens du clergé sont ravagés. D'où cela vient-il ? — Voulez-vous le savoir ? eh bien je vais vous le dire : La cause, ce sont vos péchés, c'est l'abomination, c'est l'idolâtrie où s'abandonnent chefs et soldats ; le péché est un aimant qui attire le fer des batailles sur une contrée ; et la peine suit toujours les conduites vicieuses ; qui frotte l'ognon peut compter qu'il pleurera. L'un vient après l'autre comme deux après un. *Ubi erit victoriæ spes, si offenditur Deus?* Comment peut-on espérer de gagner la victoire, si, au lieu de suivre le sermon et la messe, on passe sa vie à boire ? La femme de l'Evangile retrouve le denier qu'elle avait perdu ; Saül retrouve les

ânes de son père ; Joseph retrouve ses frères ; mais on allumerait cent lanternes , et l'on chercherait pendant cent ans , avant de retrouver chez les soldats la crainte de Dieu , l'amour de la religion , la décence et la bonne conduite. Et pourtant nous lisons dans l'Évangile que des soldats accouraient aussi à la prédication dans le désert ; ils jeûnaient , priaient , recevaient le baptême et demandaient : *quid faciemus nos ?* — Que ferons-nous pour rentrer dans le sein d'Abraham ? — *Et ait illis* ; et il leur dit : *Neminem concutiat* : vous ne vexerez , vous ne ferez de mal à personne. *Neque calumniam faciatis* : vous ne calomniez personne , vous ne mentirez point. *Contenti estote* : contentez-vous ; *stipendiis vestris* : de votre solde , et vous renoncerez à toutes vos mauvaises habitudes. N'est-ce pas un commandement : *Dieu en vain tu ne jureras ni autre chose pareillement ?* Et cependant je défierais de trouver un endroit où l'on entendit plus de juremens que dans le camp de Friedland. Si , à chaque tonnerre et à chaque éclair qui sort de votre bouche , on sonnait les cloches de l'empire , on ne trouverait bientôt plus assez de sacristains pour sonner ; et , s'il tombait seulement un cheveu de votre tête à chaque jurement impie que prononce votre langue de serpent , vous seriez chauve avant la fin du jour , eussiez-vous la chevelure plus belle que celle d'Absalon. Josué n'était-il pas un guerrier ? le

roi David n'a-t-il pas vaincu Goliath? — Où trouverait-on qu'ils furent d'indignes blasphémateurs? La bouche ne s'ouvre pas plus grande pour dire : *Mon Dieu, aidez-moi*, que pour dire, *sacrébleu*. — Mais quand le vase est trop plein, la mauvaise liqueur qu'il contient déborde et se répand partout. C'est aussi un autre commandement de Dieu : *Biens d'autrui ne convoiteras ni retiendras à ton escient*. Ah! que vous suivez bien ce qu'il prescrit; vous prenez sans crainte tout ce qui vous tombe sous la patte : rien n'est à l'abri de vos griffes de vautour, de vos infâmes ruses, et de vos méchantes actions. L'argent n'est pas en sûreté dans un coffre fermé; le veau dans le ventre de sa mère et l'œuf dans celui de la poule, vous emportez tout. Et que vous disais-je? *Contenti estote* : contentez-vous de votre pitance. Mais comment espérer des serviteurs l'honnêteté que n'ont pas les maîtres? Quand le corps est pourri, les membres s'en ressentent. — Voyons, y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui sache quelle est sa religion? —

PREMIER CHASSEUR.

Mon père, réprimandez-nous, ça vous est permis; mais au nom de Dieu, n'insultez pas notre général.

LE CAPUCIN.

Ne custodias gregem meam! — C'est un Achab, c'est un Jéroboam qui entraîne les

peuples loin de la vraie croyance pour les jeter vers les idoles.

LE TROMPETTE ET LE RECRUE.

Ne dites pas cela une seconde fois.

LE CAPUCIN.

C'est un sabreur, un brise-montagne ; il veut emporter les plus fortes citadelles ; et, de sa bouche impie, il a osé se vanter de prendre *Stralsund*, fût-il retenu au ciel avec des chaînes de fer.

LE TROMPETTE.

Comment, personne ne fera taire ce vieux serpent ?

LE CAPUCIN.

C'est un associé de l'enfer, un roi Saül, un Jéhu, un Holopherne. De même que Pierre, il a renié son seigneur et son Dieu. Voilà pourquoi il ne peut entendre le chant du coq.

SECOND CHASSEUR.

Mon père, prenez garde, il va vous arriver malheur.

LE CAPUCIN.

C'est un imposteur insigne, un Hérode.

LE TROMPETTE ET LE DEUXIÈME CHASSEUR, le menaçant.

Tais-toi, ou tu es mort.

LES CROATES, se plaçant devant eux.

Ne crains rien, bon père, continue en paix ton petit sermon : conte toujours.

LE CAPUCIN, *criant plus fort.*

C'est un superbe Nabuchodonosor, un gouffre de péché, un païen reconnu. Il se fait nommer Wallenstein, et c'est Philistin qu'il faudrait dire. Oui, tant que l'empereur gardera le duc de Friedland pour capitaine de ses armées, le monde ne goûtera pas un instant de tranquillité.

(*En finissant ces mots, qu'il a criés de toute la force de sa voix, il s'est éloigné. Les Croates le protègent contre les autres soldats.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté le capucin.

LE CHASSEUR, *au sergent-major.*

Dites donc, que voulait-il dire avec le chant du coq que le général ne peut pas entendre ? — Est-ce vrai, ou bien disait-il ça pour l'insulter et le braver ?

LE SERGENT-MAJOR.

Je vous puis satisfaire. Ce que disait le capucin n'est pas sans fondement. Le général est né avec une grande délicatesse d'oreille ; le miaulement du chat le gêne, et le cri du coq le fait frémir d'horreur.

PREMIER CHASSEUR.

Il ressemble au lion.

LE SERGENT-MAJOR.

Il faut que le silence règne autour de lui, quand il paraît méditer de grandes choses ; c'est la consigne donnée à la garde.

(*Bruit dans la tente. — Tumulte.*)

DES VOIX.

Arrêtez le fripon ! — Tombez dessus, tombez dessus.

LE PAYSAN.

Grâce ! — A moi, au secours !

D'AUTRES VOIX.

Paix donc ! — Paix donc ! —

PREMIER CHASSEUR.

Dieu me damne, on se bat là-dedans ! —

SECOND CHASSEUR.

J'en suis.

(*Il court dans la tente.*)

LA CANTINIÈRE, sortant.

Ah ! le scélérat ! le gueux !

LE TROMPETTE.

Et qui vous met donc si fort en colère ? —

LA CANTINIÈRE.

Ah ! le misérable, le coquin, le brigand ! — Faut-il qu'une pareille affaire se passe chez moi ! ça me déshonore vis-à-vis de MM. les officiers.

LE SERGENT-MAJOR.

Eh bien, notre cousine, qu'est-il arrivé ? —

LA CANTINIÈRE.

Ce qui est arrivé? — Ils viennent, dans ma tente, de s'emparer d'un paysan qui avait de faux dés.

LE TROMPETTE.

Les voilà : ils l'amènent ici avec son fils.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, le PAYSAN, traîné par les soldats.

PREMIER CHASSEUR.

Il faut le pendre.

DES TYROLIENS ET DES DRAGONS.

Au prévôt! au prévôt!

LE SERGENT-MAJOR.

L'ordonnance ne fait que d'être publiée.

LA CANTINIÈRE.

Ah! si je pouvais le voir pendre d'ici à une heure!

LE SERGENT-MAJOR.

Qui fait le métier de voleur finit toujours mal.

PREMIER ARQUEBUSIER, à l'autre.

Ils sont poussés à cela par le désespoir; on commence par les ruiner, et ils finissent par voler.

LA TROMPETTE.

Quoi ! vous parlez pour lui , pour ce chien-là !
— Avez-vous le diable traversé dans le corps ?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Est-ce que ces gens-là ne sont pas en quelque
sorte des gens comme nous ?

PREMIER CHASSEUR, *au trompette.*

Laissez-les parler. Ils sont du régiment de
Tiefenbach ; il n'y a là-dedans que des garçons
cordonniers et tailleurs ; ça vient de la garni-
son de Briège ; ça connaît moins le service
militaire que mes chausses.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, des CUIRASSIERS.

PREMIER CUIRASSIER.

Taisez-vous ! qu'a fait ce paysan ?

PREMIER TYROLIEN.

C'est un escroc, qui m'a triché au jeu.

PREMIER CUIRASSIER.

Est-ce qu'il t'a gagné quelque chose ?

PREMIER TYROLIEN.

Il m'a volé tout ce que j'avais.

PREMIER CUIRASSIER.

Comment, toi, soldat de Friedland, tu vas
t'abaisser et te déshonorer jusqu'à chercher à

lutter de bonheur avec un manant? — Lâchez-le, et qu'il parte de toute la vitesse de ses jambes.

(Le paysan s'échappe ; les soldats se groupent ensemble.)

PREMIER ARQUEBUSIER.

Il n'est pas fainéant pour courir ; c'est un homme bien décidé. C'est ainsi qu'il faut en agir avec ces gens-là. — Quel est son pays ? il n'est pas Bohémien ?

LA CANTINIÈRE.

Non, c'est un Wallon : ayez des égards pour lui. C'est un des cuirassiers de Pappenheim.

PREMIER DRAGON, *s'avancant.*

Maintenant ils sont commandés par le fils de Piccolomini. Il a été choisi par eux pour leur capitaine sur le champ de bataille de Lutzen, le jour où Pappenheim a été tué.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Quoi ! ils se sont permis ça ?

PREMIER DRAGON.

Ce régiment-là est privilégié : il marche en avant dans toutes les batailles : il a ses réglemens particuliers, et le duc a pour lui une affection extraordinaire.

PREMIER CUIRASSIER, *au second.*

Est-ce sûr ce qu'il dit ? d'où le sait-il ?

SECOND CUIRASSIER.

Je l'ai entendu dire par le colonel lui-même.

PREMIER CUIRASSIER.

Mille millions de démons ! nous ne sommes pas leurs chiens.

PREMIER CHASSEUR.

Qu'ont-ils donc ? ils ont l'air courroucé.

SECOND CHASSEUR.

Camarade, ça nous regarde-t-il, ce que vous dites-là ?

PREMIER CUIRASSIER.

Ça ne peut donner de joie à personne. (*Les militaires s'avancent.*) Ils veulent faire partir dans les Pays-Bas, nous, les chasseurs, et toute la cavalerie légère ; nous devons monter à cheval au nombre de huit mille.

LA VIVANDIÈRE.

Quoi donc ! quoi donc ! il faut encore voyager ? Et ce n'est que d'hier que je suis arrivée de la Belgique.

SECOND CUIRASSIER, *aux dragons.*

Tous ceux du régiment de Buttler doivent partir aussi ?

PREMIER CUIRASSIER.

Et particulièrement nous autres Wallons.

LA CANTINIÈRE.

Eh ! ce sont les meilleurs escadrons !

PREMIER CUIRASSIER.

Oui, nous devons servir d'escorte au gouverneur de Milan.

PREMIER CHASSEUR.

L'Infant! — Ah! il est curieux celui-là!

SECOND CHASSEUR.

Un prêtre? — Le diable est ma foi déchaîné.

PREMIER CUIRASSIER.

Quoi! il faudrait quitter Friedland, qui traite si bien le soldat, pour se mettre en campagne avec ce vilain espagnol que nous ne pouvons souffrir. Non, ça ne sera pas, ou bien nous planterons tout là.

LE TROMPETTE.

Et c'est vrai : qu'avons-nous à faire par là? — Nous avons engagé notre vie au service de l'empereur, et non pas à celui de ce chapeau rouge d'Espagnol.

SECOND CHASSEUR.

C'est d'après la parole et sur la foi du duc de Friedland que je me suis engagé dans la cavalerie; et si ce n'eût été l'amitié que nous portions à Wallenstein, Ferdinand ne nous aurait jamais possédés.

PREMIER DRAGON.

Nous avons été réunis par Friedland, et nous suivrons sa fortune.

LE SERGENT-MAJOR.

Voulez-vous m'écouter, je vais tout vous expliquer. Moi, qui vois plus loin que vous autres, je suis sûr que rien de cela n'arrivera : il y a là-dessous quelque chose que nous ne connaissons pas.

PREMIER CHASSEUR.

Paix ! — On va nous lire l'ordonnance.

LE SERGENT-MAJOR.

Justine, apporte-moi un verre d'eau-de-vie, afin de me refaire l'estomac. Je vais après cela vous dire tout ce que je pense.

LE VIVANDIÈRE, *lui versant à boire.*

En vérité vous me faites peur. Il n'y a rien de malheureux, cependant.

LE SERGENT-MAJOR.

Entre nous, messieurs, on ne songe pas beaucoup plus loin que le bout de son nez ; c'est fort bon. Mais, comme dit le général, il faut examiner les choses et les saisir dans leur ensemble. Nous, nous sommes tous de l'armée de Friedland, n'est-ce pas ? Nous logeons chez le bourgeois ; il est notre valet, il nous trempe la soupe. Ce sont les bœufs et les chevaux du paysan qui traînent nos chariots et nos bagages : le paysan se plaindrait en vain, il faut que les choses soient ainsi. Qu'un caporal seulement avec sept hommes se montre de loin à un village, il y est à l'instant souverain ; il ordonne, il gouverne se-

lon son bon plaisir. Tous ces gens-là, croyez-vous qu'ils nous aiment? eh non, morbleu! ils aimeraient mieux voir la noire figure du diable que nos casques? — Ils sont en plus grand nombre que nous; nous avons nos épées, mais ils ont leurs bâtons. Et pourquoi ne nous chassent-ils pas de chez eux? Pourquoi pouvons-nous impunément nous moquer d'eux? — C'est que notre corps réuni forme une armée redoutable.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, oui, nous le savons, l'union fait la force; et Wallenstein le savait aussi, quand il y a huit à neuf ans il assembla une forte armée pour l'empereur. Ils ne voulaient d'abord entendre parler que de douze mille hommes. « Je ne » pourrai pas les nourrir, dit Friedland; mais » c'est égal, j'en veux enrôler soixante mille, » et je répons bien qu'alors ils ne mourront » pas de faim. » Voilà comment nous sommes devenus soldats dans son armée.

LE SERGENT-MAJOR.

Voulez-vous un exemple? Une personne, qui sur les cinq doigts de la main droite me couperait le plus petit, pensez-vous que cette personne m'aurait seulement privé d'un doigt? Eh bien, non; elle m'aurait ôté la faculté de la main tout entière, et ne m'aurait laissé qu'un poignet inutile! Vous comprenez, maintenant? Ces huit mille cavaliers qu'on veut envoyer en Flandres, c'est

le petit doigt de l'armée. Otez-les ; ce sera une bien mauvaise raison que de dire : Ce n'est que le cinquième de l'armée ! Il faut dire adieu au reste : le corps de la machine tombe ; le respect, la crainte, la terreur, tout s'évanouit ; le paysan long-temps courbé se relève ; la chancellerie de Vienne, reprenant son ancien train, taxe nos repas et règle nos cantonnemens ; et, pour terminer le tout, il ne se passera peut-être pas long-temps avant que notre général nous soit ôté. On ne le voit déjà pas trop bien à la cour ; c'est alors que tout se démantibulera ; et qui prendra soin de nous ? qui nous fera toucher notre solde ? qui s'occupera de faire tenir les engagemens qu'on a pris avec nous ? qui aura le génie, le courage, la main assez ferme, et l'esprit assez étendu pour faire agir et conserver cette armée, composée de tant d'éléments divers ? Par exemple, dragon, dis-moi ; de quel pays es-tu ?

PREMIER DRAGON.

De bien loin d'ici ; je suis Irlandais.

LE SERGENT-MAJOR, *aux cuirassiers.*

Vous êtes Wallon, vous, je le sais ; vous, Italien ; ça se reconnaît de suite en vous entendant parler.

PREMIER CUIRASSIER.

Moi, je ne vous dirai pas ce que je suis, car je n'en ai jamais rien su ; je suis un enfant volé, quand j'étais tout petit.

LE SERGENT-MAJOR.

Et toi, tu n'es pas non plus notre voisin?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Je suis de Bachau, sur le lac Föder.

LE SERGENT-MAJOR.

Et toi, camarade?

SECOND ARQUEBUSIER.

J'arrive de la Suisse.

LE SERGENT-MAJOR, *au second chasseur.*

Et toi, chasseur, quel est ton pays?

SECOND CHASSEUR.

Moi, je suis de Wismar où j'ai ma famille.

LE SERGENT-MAJOR, *montrant le trompette.*

Lui et moi nous sommes d'Egra. Croit-on cependant que nous avons tous été jetés tour à tour du nord au midi? Il semble pourtant que nous sommes tous pétris de même. — Est-ce que nous ne sommes pas rapprochés l'un contre l'autre en face de l'ennemi? — Est-ce que nous ne nous trouvons pas tous mêlés et réunis comme un peuple? — A la parole et au commandement tout se place et s'ajuste absolument comme les dents d'une roue de moulin; et qui nous a façonnés de manière qu'il est impossible aujourd'hui de voir aucune dissemblance entre nous? c'est Wallenstein.

PREMIER CHASSEUR.

J'aurais vécu long-temps avant que cette idée

m'arrivât dans l'esprit ; je marchais sans regarder de quelle façon nous étions arrangés.

PREMIER CUIRASSIER.

Moi, je pense sur cet article comme le camarade. On voudrait ronger le militaire jusqu'aux os, et lui tenir la main haute ; ces gens-là voudraient à eux seuls le commandement. C'est une conspiration, un complot.

LA VIVANDIÈRE.

Que dites-vous, une conspiration ? — Ah ! mon Dieu ! est-ce que ça empêcherait ces messieurs de me payer ?

LE SERGENT-MAJOR.

C'est sûr que ce serait une banqueroute générale. Beaucoup d'officiers et de capitaines soldent leur régiment de leurs propres fonds ; ils font au-delà de ce qu'ils peuvent, parce qu'ils croient se faire remarquer, et qu'ils pensent s'attirer de grandes bénédictions. Si le duc, le chef de tout, tombe, ils en seront pour leurs avances.

LA VIVANDIÈRE.

Ah ! mon doux Jésus, ce serait une malédiction ; plus de la moitié des troupes est portée sur mon livre. Le comte Isolani, ce mauvais payeur, y est à lui tout seul pour deux cents écus

PREMIER CHASSEUR.

Camarades, quel remède y a-t-il à cela ? Soyons unis, ils ne pourront rien. Comme par

58 LE CAMP DE WALLENSTEIN.

le passé ne formons qu'un tout, ténons-nous fermes en Bohême, et moquons-nous de leurs réglemens et de leurs ordonnances. Morbleu ! ne lâchons pas pied, restons où nous sommes ; le soldat maintenant ne combat que pour sa gloire.

SECOND CHASSEUR.

Ne nous laissons pas conduire au hasard.
Qu'ils viennent et ils verront !

PREMIER ARQUEBUSIER.

Mes bons amis, réfléchissez donc un peu ? —
C'est l'ordre de l'empereur.

LE TROMPETTE.

L'empereur ? nous nous en soucions comme
de ça...

PREMIER ARQUEBUSIER.

Que Dieu me préserve d'écouter un pareil
propos.

LE TROMPETTE.

Je ne dis que ce qui est.

PREMIER CHASSEUR.

Il n'y a pas de doute. J'ai toujours ouï dire
que Friedland seul avait le droit de commander
ici.

LE SERGENT-MAJOR.

Oui, c'est la vérité. Il a eu ce droit d'après ses
conditions ; on lui a laissé le pouvoir, comme
vous le savez, de faire la guerre ou la paix. Il
peut prendre argent et domaines, exécuter ou

faire grâce ; il nomme les officiers et les colonels, enfin il agit en souverain : ces privilèges , il les tient de la main de l'empereur.

PREMIER ARQUEBUSIER.

J'avouerai que le duc de Friedland me paraît puissant et habile ; mais au total , il n'est comme nous qu'un sujet de l'empire.

LE SERGENT-MAJOR.

Comme nous ? — Eh non ; vous ne comprenez pas cela ; il est prince libre et immédiat de l'empire , absolument comme le Bavarois. Moi-même , ne l'ai-je pas vu , quand j'étais de garde à Brandeis , qu'il se couvrait devant l'empereur , et qu'il en avait la permission comme prince ?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Oui , parce que l'empereur lui avait donné en gage le pays de Meklembourg.

PREMIER CHASSEUR , *au sergent-major.*

Comment , il se couvrait devant l'empereur ? Oh ! mais c'est tout-à-fait surprenant.

LE SERGENT-MAJOR , *fouillant dans sa poche.*

Puisque vous refusez de m'en croire sur parole , je vais vous faire toucher la chose au doigt et à l'œil. (*Leur montrant une pièce de monnaie.*) Dites-moi ce que c'est que cette figure et cette inscription ?

LA VIVANDIÈRE.

Montrez donc. — Par ma foi , c'est un Walenstein.

LE SERGENT-MAJOR.

Eh bien, voyons ! que voulez-vous encore ? — N'est-il pas aussi bien prince que tous ceux qui portent ce titre ? — N'a-t-il pas sa monnaie comme Ferdinand ? — N'a-t-il pas des sujets et un état ? — Ne l'appelle-t-on pas Altesse ? — Donc il peut avoir des troupes.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Ce n'est pas là-dessus que je dispute. Nous sommes, ce me semble, au service de l'empereur ; qui nous paie ? c'est l'empereur.

LE TROMPETTE.

Quant à ça, je me permettrai de vous le nier. Qui ne nous paie pas ? c'est l'empereur. On nous promet, et toujours en vain, notre solde depuis dix huit mois.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Eh bien, cet argent est entre des mains sûres.

PREMIER CUIRASSIER.

Allons donc, camarades, la paix. N'allez-vous pas terminer par vous battre ? Y a-t-il à disputer pour savoir si l'empereur est notre maître ? C'est à cause de ça que nous voulons être respectés et honorés comme ses braves soldats, et non traités comme un troupeau. Jamais nous ne nous laisserons séduire et promener par d'ignobles moines... Répondez vous-mêmes : le maître ne gagne-t-il pas quand ses soldats ont de la

tenue ? Qu'est-ce qui fait de lui un grand homme ? c'est son armée. Pourquoi vient-il le premier rang parmi les princes chrétiens ? à cause de ses troupes. Ceux qu'il comble de faveurs, et qui dînent avec lui dans ses appartemens dorés, ont-ils la moindre charge à porter ? Non. La gloire et l'éclat qui l'environnent ne valent à nous autres soldats que la misère et des coups ; mais l'honneur nous reste ; et nous sommes à l'honneur.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Tous les fameux tyrans et les rois guerriers savaient bien ça, et ont agi ainsi. Aussi auraient-ils foulé aux pieds et versé le sang de toute la terre, que leurs soldats les auraient élevés aux nues.

PREMIER CUIRASSIER.

Un militaire doit se connaître ; et celui qui ne se conduit pas avec noblesse et fierté aurait mieux fait de rester dans son champ que d'embrasser le métier. Si j'expose ma vie presque sans motif, c'est qu'il y a quelque chose que j'estime plus qu'elle. Si on ne pensait pas comme ça, il faudrait se laisser égorger comme un Croate ; je ne mépriserais.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Oui, l'honneur passe avant la vie.

PREMIER CHASSEUR.

On ne se sert pas de l'épée comme de la bêche

ou de la charrue ; il n'y a qu'un insensé qui puisse en vouloir faire un instrument aratoire. Les épis ne croissent ni ne mûrissent pour nous. Un soldat ne doit pas avoir de patrie ; il doit courir et visiter toute la terre, comme un aventurier, et ne jamais réchauffer ses membres au foyer de sa maison. Il ne peut voir, que de loin, et en courant, la magnificence des grandes cités, la gaité des bameaux, les campagnes riantes, la vendange et la moisson. Répondez, si le soldat ne se glorifiait lui-même, que posséderait-il, que vaudrait-il? — Il faut qu'il tienne à l'honneur, sans quoi il ne serait qu'un brigand, un incendiaire.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Dieu sait combien c'est une triste vie.

PREMIER CUIRASSIER.

Eh bien, voyez-vous, je ne le changerais pas pour aucune autre. J'ai bien vu le monde, j'ai couru partout, j'ai essayé de tout. J'ai servi la monarchie espagnole, la république de Venise et le roi de Naples ; mais jamais la fortune ne vint me sourire. J'ai vu le négociant et le seigneur, l'ouvrier et le prêtre, et parmi tous ces costumes, il n'en est aucun qui m'ait autant plu que ma cuirasse de fer.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Moi, je ne peux pas en dire autant.

PREMIER CUIRASSIER.

Celui qui veut faire sa route, il faut qu'il se donne dans le monde du mouvement et de la peine. Pour arriver aux honneurs et aux distinctions, il faut qu'il se soumette à porter une chaîne dorée. S'il veut hériter de la bénédiction de son père et vivre dans sa famille au milieu de ses enfans et de ses neveux, qu'il exerce en paix un honnête métier. Je n'aurais pas de goût pour ce genre d'existence, moi : je veux vivre et mourir en liberté. Je ne veux rien avoir de mes parens, ni rien dérober à qui que ce soit, et monté sur mon cheval regarder en pitié le reste des hommes.

PREMIER CHASSEUR.

Vivat ! je suis comme ça.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Ma foi, oui ! C'est un joli plaisir que celui de marcher sur le corps du pauvre monde.

PREMIER CUIRASSIER.

Camarades, les temps sont durs, et ce n'est plus dans la balance de la justice que se pèse l'épée. Personne ne peut me blâmer de m'être mis dans ce parti. Je veux bien faire la guerre en homme, mais je ne veux pas laisser prendre ma peau pour un tambour.

PREMIER ARQUEBUSIER.

A qui la faute ? Les soldats vexent et maltrai-

84 LE CAMP DE WADLENSTEIN.

tent le bourgeois. La guerre, la misère et tous les fléaux qui la suivent durent déjà depuis seize

ans.

PREMIER CUIRASSIER.

Comrades, adieu bon Dieu qui est là-haut et protège pas tout le monde en même temps. Les uns désirent le soleil, qui fait tort aux autres. Ici on veut de la pluie et est autre de la sécheresse quand tu parles de misère et de fléaux, mais, ce sont ces choses-là qui ne réjoissent. Il en coûte aux bourgeois et aux paysans, cela me fait de la peine, mais je ne puis rien changer à ça. C'est absolument le tableau d'une charge de cavalerie. Les chevaux sont lancés à bride abattue, tout le monde peut tomber au milieu du désordre, fût-ce mon frère ou mon enfant, ses cris arrivassent-ils à mon oreille, sa position me déchirât-elle le cœur, il faut que je lui passe sur le corps; je ne puis ni descendre pour le préserver, ni déranger mon cheval pour qu'il passe à côté.

PREMIER CHASSEUR.

Il n'y a pas de doute. Est-ce qu'on peut penser à quelqu'un ?

PREMIER CUIRASSIER.

Enfin puisque tout est arrangé de manière que l'occasion rit maintenant aux soldats, saisissons-la des deux mains. On ne tardera pas à vouloir nous la ravir. Un beau matin la paix viendra et

terminera tout. Ce sera au soldat à débrider et au paysan à atteler ; et les choses reprendront leur ancienne marche avant même qu'on ait eu le temps d'y songer. Nous sommes rassemblés ici, nous tenons le meilleur bout, ne nous laissons pas diviser parce qu'alors on nous tiendrait la bride serrée.

PREMIER CHASSEUR.

Non, il ne faut pas souffrir que cela arrive. Allons, tenons-nous fermes et unis.

SECOND CHASSEUR.

Il faut prendre un parti : écoutez-moi.
~~CHASSEUR ARQUEBUSIER, à la vivandière en tirant sa bourse.~~
 sa bourse.

Dites-donc, la petite mère, qu'est-ce que je dois ?

LA VIVANDIÈRE.

Ah ! mon Dieu, presque rien. (*Ils comptent ensemble.*)

LE TROMPETTE.

Allez, partez : vous faites aussi bien, car nous n'aimerions pas votre société.

(*Les arquebusiers sortent.*)

PREMIER CUIRASSIER.

C'est bien dommage, parce que ce sont de braves gens.

PREMIER CHASSEUR.

Ah ! bah ! ça pense comme un garçon boulanger.

SECOND CHASSEUR.

Maintenant que nous ne sommes que nous, voyons de quelle manière nous pourrions prévenir ce complot.

LE TROMPETTE.

Comment ? nous ne marcherons pas.

PREMIER CUIRASSIER.

Camarades, rien contre la discipline. Que chacun retourne à son poste, qu'il raconte la chose à ses camarades tranquillement, de façon qu'ils puissent la comprendre et la bien voir. Il ne faut pas risquer davantage. Je vous réponde des Wallons, tous pensent comme moi.

LE SERGENT-MAJOR.

Les régimens de Tersky à pied comme à cheval sont tous bien déterminés.

SECOND CUIRASSIER, à l'autre.

Le Lombard ne quittera pas le Wallon.

PREMIER CHASSEUR.

L'indépendance est la vie d'un chasseur.

SECOND CHASSEUR.

Pour avoir l'indépendance, il faut avoir la force. Moi, je veux vivre et mourir pour Wallenstein.

PREMIER TYROLIEN.

Le Lorrain suivra le cours de la rivière, et ne

quittera pas le parti de ses braves et bons camarades.

LE DRAGON.

L'Irlandais se fie à son heureuse étoile.

SECOND TYROLIEN.

Le Tyrolien ne connaît que son capitaine.

PREMIER CUIRASSIER.

Il faudra d'abord que chaque régiment fasse écrire une belle pétition, et déclare qu'il ne veut pas être séparé des autres; que la force ni l'adresse, rien enfin, ne pourra nous détacher de Wallenstein, qui est autant notre père que notre général. Cette pétition sera présentée avec respect à Piccolomini le fils; il connaît toutes les affaires; il a du pouvoir auprès du duc, et il est très-bien aussi à la cour, chez l'empereur.

SECOND CHASSEUR.

Voilà qui est dit, tout est convenu; Piccolomini sera notre orateur.

TOUS ENSEMBLE, *excepté le sergent-major.*

Piccolomini sera notre orateur.

(Ils vont pour partir.)

LE SERGENT-MAJOR.

Encore un verre, mes amis! *(Il boit.)* A la santé de Piccolomini.

LA VIVANDIÈRE, *apportant une bouteille.*

Allons, buvez; on ne dira rien de celle-ci :

je vous la donne de bon cœur. Allons, mes
siens, bon succès.

PREMIER CUIRASSIER.

Vive le soldat !

SECOND CHASSEUR.

Crèvent les bourgeois !

DRAGONS ET TYROLIENS.

Vive l'armée !

LE SERGENT-MAJOR ET LE TROMPETTE.

Et que Wallenstein la commande toujours.

DEUXIÈME CUIRASSIER. *Il chante.*

- « Allons, mes amis, à cheval, à cheval !
- » Courons aux champs, à la liberté ;
- » C'est dans les champs que l'homme se rassemble ;
- » C'est là qu'il peut montrer son cœur.
- » Aucun ne peut céder sa place :
- » Il faut soi-même y payer de son corps.

*(Les soldats qui se trouvaient au fond du
théâtre se sont avancés pendant le coup-
pôt, et répètent en chœur les derniers
vers.)*

LE DRAGON.

- » La liberté est exilée de la terre.
- » On ne voit plus que des maîtres et des esclaves :
- » La fourberie et le mensonge commandent
- » Chez la lâche race des mortels.
- » Celui qui voit la mort sans pâlir,
- » Le soldat seul est libre ici-bas.

PREMIER CHASSEUR.

- » Il a repoussé tous les embarras de l'existence,
 - » Il ne redoute plus ni la crainte ni les soucis ;
 - » Il marche au galop au-devant du destin ,
 - » S'il l'évite aujourd'hui, il l'atteindra demain.
 - » Et, puisque demain il peut succomber,
 - » Qu'il épuise en un seul trait la coupe de la vie.
- (On remplit de nouveau les verres, on trinque et on boit.)*

LE SERGENT-MAJOR.

- » Le ciel s'occupe de régler sa vie joyeuse ,
- » Il n'a besoin de prendre aucune peine.
- » Le laboureur rentue en vain la terre ,
- » Il croit trouver un trésor dans son sein :
- » Il bêche, il pioche sans cesse ,
- » Et il arrive qu'il n'a creusé que sa fosse.

PREMIER CHASSEUR,

- » Le cavalier et son coursier rapide
- » Sont des voyageurs redoutés.
- » Les flambeaux de l'hymen brillent dans le
- château.
- » Il prend part au festin sans être invité,
- » Il ne sollicite pas long-temps, il n'offre point
- d'or ;
- » Au milieu du tumulte il ravit le prix d'amour.

SECOND CUIRASSIER.

- » Pourquoi gémit la fillette ? pourquoi sèche-
- t-elle de langueur ?

70 LE CAMP DE WALLENSTEIN.

- » Laisse-le partir ; qu'il coure , qu'il coure ;
- » Il n'a point une demeure fixe sur la terre
- » Il ne peut point être fidèle à son amante ;
- » Le destin qui le pousse sans cesse
- » Ne lui permet en aucun lieu de prendre du repos.

PREMIER CHASSEUR. (*Il prend ses deux voisins par la main ; les autres soldats l'imitent. Tous ceux qui ont parlé forment un vaste demi-cercle.*)

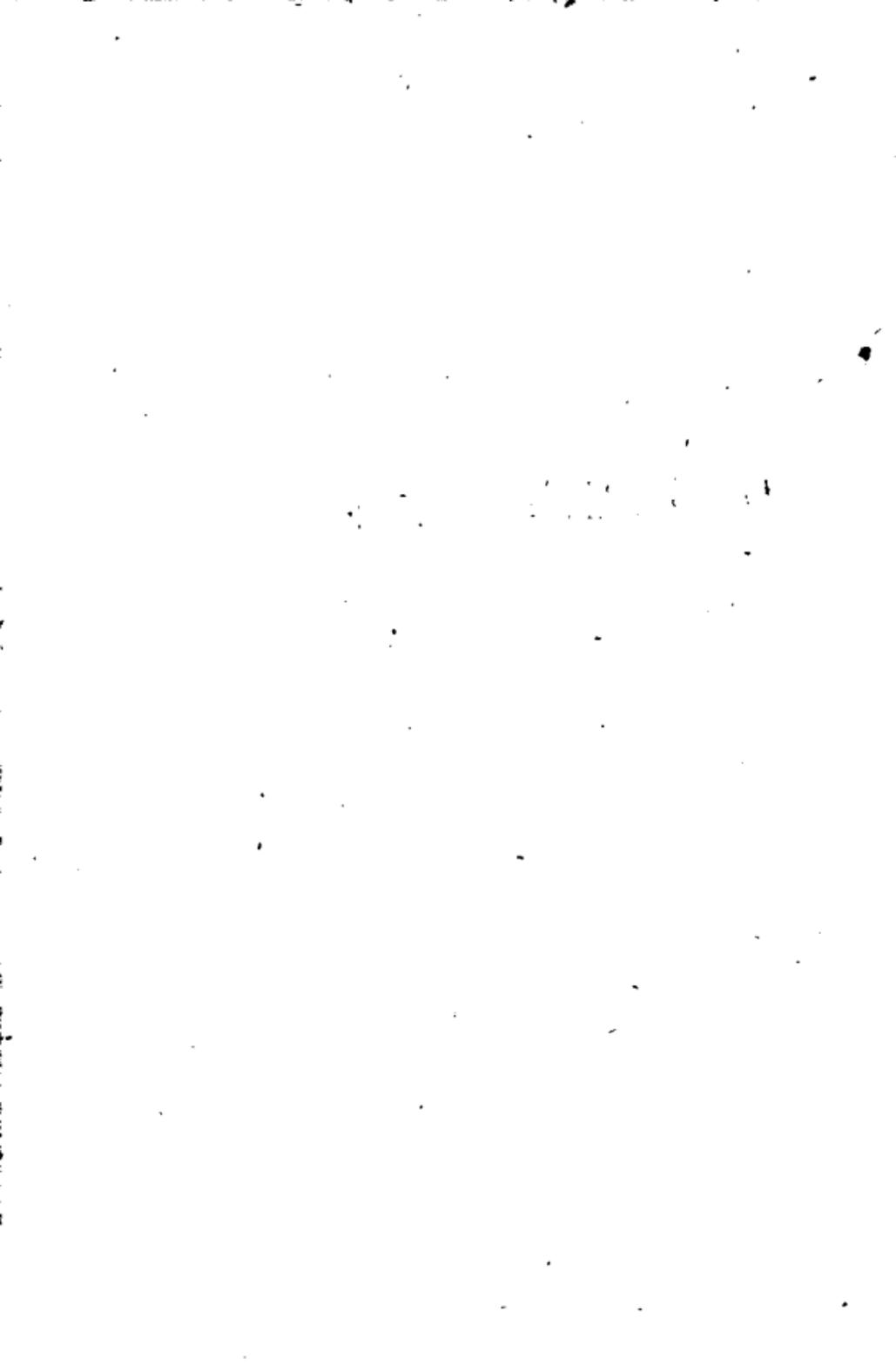
- » Camarades , allons seller nos chevaux.
- » La poitrine respire aisément dans le combat :
- » La jeunesse s'agite , la vie étincelle ;
- » Marchons , avant que l'âme s'évapore.
- » Qui ne risque pas sa vie
- » Ne sait pas jouir de la vie.

(*Pendant que le chœur répète le refrain , la toile tombe.*)

FIN.

LES PICCOLOMINI.

EN CINQ ACTES.



PERSONNAGES.

WALLENSTEIN, duc de Friedland, généralissime des armées de l'empereur dans la guerre de trente ans.

OCTAVE PICCOLOMINI, lieutenant général.

MAX PICCOLOMINI, son fils, colonel d'un régiment de cuirassiers.

Le comte **TERZKY**, beau-frère de Wallenstein, commandant de plusieurs régimens.

ILLO, maréchal de camp, confident de Wallenstein.

ISOLANI, général des Croates.

BUTTLER, colonel d'un régiment de dragons.

TIEFENBACH,
Don MARADAS,
GOETZ,
COLALTO, } généraux sous Wallenstein.

NEUMANN, adjudant de Tersky.

QUESTENBERG, conseiller de guerre, envoyé de l'empereur.

BAPTISTE SENI, astrologue.

LA DUCHESSE DE FRIEDLAND, épouse de Wallenstein.

THÉCLA, princesse de Friedland, sa fille.

La comtesse **TERZKY**, sœur de la duchesse.

UN CORNETTE.

Un sommelier du comte Terzky.

Serviteurs et musiciens du même.

Pages et serviteurs du duc de Friedland.

Plusieurs généraux et colonels.

LES PICCOLOMINI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique de l'hôtel-de-ville de Pilsen ; elle est décorée de drapeaux, d'écussons et d'armures.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILLO, BUTTLER, ISOLANI.

ILLO.

Vous arrivez bien tard, comte Isolani ; mais enfin vous voilà, et la longueur de la route excuse votre retard.

ISOLANI.

C'est vrai, nous arrivons tard, mais non pas les mains vides. — Ayant appris à Donawerth qu'un convoi suédois venait de notre côté et portait des vivres dans cinq à six cents chariots, mes Croates l'ont attaqué, et nous l'amènons ici.



ILLO.

Il arrive on ne peut mieux pour nourrir notre nombreuse armée.

BUTTLER.

Autant que je puis le voir, il y a beaucoup d'agitation en ces lieux.

ISOLANI.

Oui, oui; il n'y a pas jusqu'aux églises qui ne soient pleines de soldats. (*Il jette un coup d'œil autour de lui.*) Il me paraît que vous vous êtes déjà tous établis dans l'hôtel-de-ville. — Maintenant que le soldat cherche et qu'il se place comme il pourra.

ILLO.

Vous trouverez ici réunis les colonels de trente régimens. — Terzki, Tiefenbach, Colalto, Goetz, Maradas, Hinersam et les deux Piccolomini, père et fils; vous allez revoir beaucoup de vieux amis. — Il nous manque encore Gallas et Altringer.

BUTTLER.

N'attendez pas Gallas.

ILLO, surpris.

Quoi! — Sauriez-vous.....

ISOLANI.

Max Piccolomini est ici, dites-vous? Ah! menez-moi vers lui. — Il me semble que je le vois encore; il y a cependant dix ans; nous

combattions contre Mansfeld, à Dessau; son père entraîné par le courant rapide de l'Elbe, était menacé du plus grand danger; il lança son cheval par dessus le pont pour voler à son secours. Il était bien jeune alors; quelques poils follets couvraient à peine son menton. — Aujourd'hui ce doit être tout-à-fait un guerrier.

ILLO.

Vous le verrez dans la journée. Il ramène de Carinthie la duchesse de Friedland et la princesse sa fille; on les attend avant la fin du jour.

BUTTLER.

Comment? le prince fait venir aussi sa femme et sa fille? Il rassemble bien du monde à Plisen.

SOULANSI.

Tant mieux. — Je croyais n'entendre parler ici que d'évolutions, de combats et d'attaques; mais le duc prend soin de varier nos travaux par les plaisirs et la vue de la beauté.

ILLO, qui est resté pensif, prend Butler à part et lui dit tout bas :

Comment avez-vous su que le comte Gallas ne viendrait pas?

BUTTLER, avec intention.

Parce qu'il a cherché de même à me retenir.

ILLO, vivement.

Et vous avez refusé? (En lui prenant la main avec chaleur.) Brave Butler!

BUTTLER.

J'ai dû rester ferme, après ce que je dois au prince!..

ILLO.

Ah! oui! général-major! et je vous en félicite.

ISOLANI.

Il faut plutôt féliciter le régiment que le prince lui a donné. — C'est, m'a-t-on assuré, le même où vous avez servi d'abord comme simple cavalier; cela n'est-il pas vrai? — C'est un noble exemple pour l'armée et un encouragement pour chaque soldat en particulier, de voir qu'une fois un brave militaire a pu faire son chemin.

BUTTLER.

Je suis confus de tant de complimens. — Il manque encore l'approbation de l'empereur.

ISOLANI.

Recevez-les, sans crainte; le bras qui vous a élevé est assez fort pour vous maintenir, malgré l'empereur et ses ministres.

ILLO.

Dans notre position, pouvons-nous avoir ces scrupules? Qu'avons-nous de l'empereur? rien. — Ce que nous possédons, ce que nous espérons, tout nous vient du duc.

ISOLANI, à Illo.

Vous ai-je dit, mon brave ami, que le duc se

chargeait de payer mes créanciers? — Désormais il veut être mon caissier, et faire de moi un sujet rangé; et remarquez bien que c'est pour la troisième fois, qu'avec une générosité digne de l'empereur, il sauve mon honneur et rétablit mes affaires.

ILLO.

S'il avait la permission d'agir à son gré, il donnerait à ses soldats des terres et des vassaux; mais à Vienne ils lui tiennent les mains, lui rognent les ailes et enchaînent sa volonté! Et voyez en ce moment toutes les nouvelles, toutes les sottises prétentions qu'apporte ici ce Questenberg.

BUTTLER.

Oui, j'ai déjà entendu parler de ces prétentions de la cour; mais nous pensons bien que le duc ne cédera sur aucun point.

ILLO.

Sur les droits de sa place, c'est sûr que non; mais sur sa place?

BUTTLER, *surpris*.

Êtes-vous instruit de quelque chose? vous m'effrayez.

ISOLANI, *vivement*.

Nous serions tous ruinés!

ILLO.

C'est assez sur ce sujet. Je vois l'envoyé qui s'avance avec le lieutenant général Piccolomini.

BUTTLER, *secouant la tête avec inquiétude.*

J'ai peur que nous ne partions d'ici comme nous sommes venus.

SCÈNE II.

LES PRÉSIDENTS, OCTAVE PICCOLOMINI,
QUESTENBERG.

OCTAVE, *dans le fond du théâtre.*

Eh quoi ! encore de nouveaux arrivés ! — Convenez, mon ami, qu'il ne fallait que cette cruelle guerre pour rassembler au milieu d'un camp tant de nobles soldats couronnés de lauriers.

QUESTENBERG.

Quand on veut juger la guerre suivant toute sa rigueur, il ne faut pas venir voir le camp de Friedland. — J'oublie presque que la guerre est une calamité, en admirant l'esprit d'ordre qui préside à l'action de ce destructeur du monde, et qui en fait découler d'aussi grandes choses.

OCTAVE.

Vous voyez ici deux braves qui complètent dignement cette réunion de héros. — C'est le comte Isolani et le colonel Buttler. Vous avez vu tout l'appareil militaire. (*Il présente Isolani et Buttler.*) Ami, voici la promptitude, et voilà la fermeté.

QUESTENBERG, à Octave.

Et au milieu d'elle la sagesse expérimentée.

OCTAVE, montrant Questenberg aux trois autres.

Dans cet hôte illustre, nous trouvons le chambellan et conseiller Questenberg, porteur des volontés de l'empereur, modèle et protecteur du soldat.

(On se tait.)

ILLO, s'approchant de Questenberg.

Ce n'est pas pour la première fois, seigneur conseiller, que notre camp reçoit l'honneur de votre visite.

QUESTENBERG.

Une fois déjà je me suis trouvé devant ces drapeaux.

ILLO.

Vous rappelez-vous en quel endroit? — C'était à Znaïm en Moravie; vous étiez envoyé par l'empereur, pour prier le duc de reprendre le commandement de l'armée.

QUESTENBERG.

Si je m'en souviens bien, seigneur général, ma mission ni mon zèle n'allèrent pas jusqu'à prier.

ILLO.

Eh bien, pour le contraindre, si vous l'aimez mieux. J'ai aussi bonne mémoire. Le comte de Tilly venait d'être battu sur le Lech; la Bavière

était sans défense contre les ennemis ; rien ne pouvait les arrêter et empêcher qu'ils ne pénétrassent au sein de l'Autriche ; alors Werdenberg et vous, vintes trouver le duc, le fatiguer de prières, de supplications, et enfin le menacer d'être disgracié par l'empereur, s'il ne prenait pitié de la malheureuse position de l'empire.

ISOLANI, *s'avançant.*

Oh ! seigneur conseiller, par votre mission présente, on devine pourquoi vous feignez d'oublier la mission d'alors.

QUESTENBERG.

Et pourquoi l'oublierai-je ? Plus d'une similitude existe entre elles. Il s'agissait dans la première de chasser les ennemis de la Bohême, et dans la seconde il s'agit de la délivrer des défenseurs qui l'occupent depuis trop long-temps.

ILLO.

Jolie commission ! après qu'au prix de notre sang nous avons arraché la Bohême des mains des Saxons, on veut nous payer en nous chassant du pays.

QUESTENBERG.

En vous y laissant, cette triste contrée ne ferait qu'un échange de malheurs. — Il faut l'affranchir également des fléaux qu'elle doit à ses amis comme de ceux qu'elle doit à ses ennemis.

ILLO.

Bah ! bah ! — l'année a été bonne. Le paysan peut encore contribuer.

QUESTENBERG.

Oui sans doute, elle a été bonne, monsieur le maréchal, mais pour les troupeaux qui ont trouvé à s'engraisser dans les champs incultes.

ISOLANI.

Avec la guerre on entretient la guerre. Si l'empereur perd des laboureurs, il gagne des soldats.

QUESTENBERG.

Mais le nombre de ses sujets diminue d'autant.

ISOLANI.

Quoi ! ne sommes-nous pas aussi ses sujets ?

QUESTENBERG.

Monsieur le comte, il y a cette différence, que les uns par leur industrie enrichissent l'état, et que les autres ne savent que l'appauvrir. L'épée a ruiné l'empereur, et c'est de la charrue qu'il attend le renouvellement de ses richesses et de sa puissance.

BUTTLER.

L'empereur serait encore riche, si tant de sangsues ne diminuaient pas la force de ses provinces.

ISOLANI.

Les affaires ne vont pas encore si mal. (R)

s'avance et montre la broderie de l'habit du conseiller.) Si mes yeux ne me trompent, tout l'or n'est pas encore monnayé.

QUESTENBERG.

Nous en avons, grâce au ciel, sauvé quelque peu des mains des Croates.

MME.

Eh bien ! que l'empereur, au grand déplaisir des Bohémiens, n'accumule plus ses faveurs et ses bienfaits sur un Siewata, un Martinitz, que l'on voit s'engraisser des biens des citoyens proscrits ; qui s'enrichissent au milieu de la misère et du désordre général ; qui, par un luxe royal, insultent aux malheurs du peuple et à la pauvreté des provinces ; que ces gens-là, dis-je, et tous ceux qui les imitent, paient les frais de cette funeste guerre qu'eux seuls ont fait naître.

BUTLER.

Sans doute, eux et tous ces parasites que l'on voit chaque jour à la table de l'empereur, et qui, peu satisfaits d'intercepter toutes les grâces à leur profit, veulent encore régler les dépenses et retrancher sur la paie du malheureux soldat qui vit devant l'ennemi.

1802.4.31.

Je n'oublierai jamais le voyage que je fis à Vienne il y a sept ans ; — j'y étais allé pour faire remonter de suite mon régiment. Je fus

promené d'antichambre en antichambre, passant des heures entières au milieu d'un peuple de valets de tous rangs, comme si j'étais venu pour implorer la charité. Enfin, on m'envoya un capucin ; je pensai que c'était pour me confesser ; pas du tout, c'était le fournisseur avec qui j'allais régler pour ma remonte de chevaux. — Je partis fatigué, et sans avoir rien pu terminer. Wallenstein fit pour moi, en trois jours, ce que je n'avais pu obtenir de la cour en un mois.

QUESTENBERG.

C'est vrai : cet article s'est retrouvé dans les comptes, et il nous reste à le solder ; je m'en souviens.

ILLO.

La guerre est un état de fatigue et de violence. On ne peut espérer de la conduire par des voies douces, et il est impossible de tout ménager. — Si l'on attendait, pour prendre un parti, que l'on eût à Vienne, parmi trente malheurs, choisi le moindre, on attendrait vainement. Il faut savoir se décider de suite, et sauver qui peut. — En général les hommes savent fort bien rejoindre et réparer des mauvaises parties, et ils supportent beaucoup mieux une dure nécessité, que le choix à faire entre plusieurs maux certains.

QUESTENBERG.

Le prince, il est vrai, sait nous épargner l'embarras de choisir.

ILLO.

Le prince a pour ses soldats tous les soins d'un père, et nous voyons assez les sentimens de l'empereur pour eux.

QUESTENBERG..

L'empereur ne distingue pas les conditions : il leur porte un intérêt égal, et ne doit pas sacrifier l'un à l'autre.

ISOLANI.

C'est par cette raison qu'il veut nous renvoyer au désert pour vivre avec les animaux féroces, afin de porter tous ses soins à ses troupeaux chéris.

QUESTENBERG, *raillant.*

Monsieur le comte, ce n'est pas moi qui ai fait cette comparaison, mais vous.

ILLO.

Et pourtant si nous sommes tels que la cour le croit, il serait dangereux de nous laisser libres.

QUESTENBERG, *gravement.*

Cette liberté n'est pas donnée mais surprise. Aussi la principale chose à faire, c'est de l'enchaîner.

ILLO.

C'est un cheval indompté, on doit le savoir.

QUESTENBERG.

Un meilleur cavalier saura le réduire.

ILLO.

Oui, mais il ne porte bien que son premier maître.

QUESTENBERG.

Une fois dompté, il obéirait à un enfant.

ILLO.

Je le sais, et l'enfant est déjà trouvé.

QUESTENBERG.

Inquiétez-vous de votre devoir et non pas de celui qui doit vous commander.

BUTTLER, qui s'était tenu jusqu'alors à l'écart avec Octave; en prenant toutefois un intérêt marqué à la conversation, s'approche de Questenberg.

Monsieur le conseiller, l'empereur tient en Allemagne une armée nombreuse. Trente mille hommes sont en garnison dans ce royaume; la Silésie en contient seize mille; sur le Vésér, le Rhin et le Mein il y a dix régimens; six mille hommes en Souabe, et plus de douze mille en Bavière, qui sont opposés avec avantage aux Suédois. Et les garnisons qui défendent les places fortes des frontières ne sont pas comptées. Tout ce peuple de soldats marche aux ordres des généraux de Friedland. — Ces officiers ont sucé le même lait, ont été élevé à la même

école, et sont mus par les mêmes sentimens; sur le sol de leur pays, ils vivent étrangers, ne connaissent d'autre foyer, d'autre toit paternel que la tente de leur camp. L'amour de la patrie ne les anime pas, car plus de mille sont, comme moi, nés hors de ce royaume. Ce n'est pas non plus leur attachement pour le souverain, car plus de la moitié est arrivée en désertant une armée étrangère, et il leur est fort égal de servir sous l'aigle de l'Empire, sous les lis ou sous les léopards. — Et pourtant un homme, un seul, les tient tous sous sa loi, les gouverne par l'admiration et par l'amour, et en forme un même peuple; et semblable à l'étincelle de la foudre qui parcourt avec rapidité l'aiguille qui la guide, de même, et beaucoup plus rapide, l'ordre du général fait mouvoir depuis les avant-postes éloignés qui, dans les dunes, entendent le mugissement des flots de la Baltique, ou qui voient les fertiles vallées de l'Adige, jusqu'à la sentinelle qui veille à la porte du palais de l'empereur.

QUESTIONS.

Quel est le résumé de ce long discours?

RETTES.

Que le respect, l'amour, la confiance que nous avons pour Friedland et qui nous soumettent à lui, ne se reporteront pas, comme on l'espère, au premier venu qu'il plaira à la cour de nous envoyer. — Nous n'oublierons jamais de quelle manière le commandement est arrivé

aux mains de Friedland. — Reçut-il de l'empereur une armée toute formée ? — S'agissait-il tout simplement de choisir un chef à des soldats organisés ? — Non, l'armée n'existait pas, ce fut Friedland qui la créa ; il ne la tint pas de l'empereur, il la lui donna. — Nous ne tenons pas notre général de l'empereur ; non, Wallenstein ne vient pas de lui : mais c'est Wallenstein qui a fait l'empereur notre maître, et c'est lui, lui seul qui nous attache à ses drapeaux.

OCTAVE s'avance entre eux.

Monsieur le conseiller, songez, je vous prie, que vous êtes dans un camp, au milieu de soldats, dont la liberté et l'audace sont le caractère. Combattraient-ils avec témérité s'ils ne parlaient avec imprudence ? — L'un justifie l'autre. (*Montrant Butler.*) L'audace de ce brave officier s'égare en ce moment, mais elle n'en a pas moins sauvé à l'empereur sa capitale de Prague, d'une révolte effrayante de la garnison, dans un moment où l'audace était le seul moyen de réussir.

(*Un musique guerrière se fait entendre dans le lointain.*)

ILLO.

Les voilà ; elles sont saluées par la garde. — Ce signal nous annonce l'arrivée de la princesse.

OCTAVE, à *Questenberg*.

Mon fils revient aussi. C'est lui qui est allé en Carinthie pour les conduire en ces lieux.

ISOLANI, à *Illo*.

Venez-vous avec moi les saluer ?

ILLO.

Oui, partons. — Venez aussi, colonel Buttler (*A Octave*.) Veuillez vous rappeler qu'à midi, nous devons encore nous revoir chez le prince avec monsieur le conseiller.

SCÈNE III.

OCTAVE, QUESTENBERG.

QUESTENBERG, avec étonnement.

Oh ! général, que m'a-t-il fallu entendre ? — Quelle effrayante audace ! — Que penser ? — Si c'est là l'esprit général...

OCTAVE.

Ces trois hommes peuvent vous donner une idée des trois quarts de l'armée.

QUESTENBERG.

O malédiction ! — Comment trouver une armée capable de contenir celle-ci ? — Je sçais cet Illo ; il parle très-mal, et il ne dit pas encore tout ce qu'il pense. Voyez ce Buttler : ses coupables idées percent malgré lui.

OCTAVE.

Orgueil blessé, emportement, et rien de plus!
— J'ai quelque espoir sur Buttler : on peut
trouver un moyen de le gagner.

QUESTENBERG, *avec inquiétude, et se promenant sur la scène.*

Non ; notre imagination ne nous représentait pas à Vienne les choses sous cet aspect ; nous voyons en courtisans éblouis par la splendeur du trône. Ami, nous ne pouvions nous figurer la puissance de ce grand capitaine, souverain au milieu de son camp. Mais ici tout paraît sous son véritable jour ; l'empereur n'y est plus. C'est Wallenstein qui est l'empereur. La tournée que je viens de faire avec vous dans le camp détruit toutes mes espérances.

OCTAVE.

Vous pouvez juger par vous-même, en ce moment, quels périls m'attendent en exécutant les ordres de la cour, et combien le rôle que je joue ici est difficile. Le plus léger indice, en excitant les soupçons du duc, peut me coûter la liberté et la vie, et hâter l'exécution de son audacieux dessein.

QUESTENBERG.

Quelle imprudence nous fimes en confiant l'épée du commandement à ce téméraire ! — L'épreuve eût été dangereuse pour l'homme le plus vertueux, jugez si elle était trop forte pour

un cœur dévoré par la plus coupable ambition. N'en doutez pas, amis, il refusera d'obéir aux ordres de son souverain. Il en a le pouvoir, et il le fera; et son audace impunie démontrera toute notre maladresse.

OCTAVE.

Sa femme et sa fille viennent d'arriver dans le camp, pensez-vous que ce soit sans intention, à l'instant positivement où la guerre va recommencer? — En les appelant auprès de lui, il vient de ravir à son souverain les derniers gages de sa fidélité; nous touchons au moment de la révolte, cela seul nous la prouve.

QUINTENBERG.

Malheur sur nous! — Quel effrayant orage se prépare sur nos têtes! — Voyez nos frontières : l'ennemi déjà maître du Danube et faisant chaque jour des progrès; dans nos provinces, la sédition qui s'agite, le paysan qui s'insurge, un mécontentement général dans la société, et l'armée sur laquelle nous comptions, perdue, intraitable, méprisant tout frein, rompant ses sermens avec l'Empire, s'égarant d'erreur en erreur, machine redoutable que conduit à son gré le plus audacieux des mortels.

OCTAVE.

Ami, il n'est pas temps encore de perdre courage. Pour être téméraire dans les discours, on n'en est pas moins faible dans l'action, et tel

qui vous paraît en ce moment déterminé à toutes les extrémités, sentira le remords ou la crainte se glisser dans son cœur quand il faudra se déclarer pour la trahison. Sommes-nous donc totalement abandonnés? ne nous reste-t-il plus de défenseurs? Le comte Altringer, vous le savez bien, et Gallas, sont encore les maîtres de leur petite armée qui s'accroît chaque jour. — Nous ne pouvons être surpris par Wallenstein; car vous savez que mes espions le surveillent et l'entourent. Ses moindres démarches me sont connues, et lui-même prend soin de m'en instruire.

QUESTENBERG.

Je m'étonne encore comment il ne s'aperçoit pas qu'un ennemi le suit et ne le quitte pas.

OCTAVE.

Vous croyez peut-être que par une lâche adresse ou par une complaisance perfide j'arrache ses faveurs; que par des paroles mensongères je captive sa confiance; détrompez-vous. Mes devoirs envers mon pays et mon souverain, et la prudence qui doit me guider, m'imposent la loi de ne point m'ouvrir à lui, mais je ne mets rien en œuvre pour le tromper.

QUESTENBERG.

C'est une marque visible que le ciel est pour nous.

OCTAVE.

Je ne sais vraiment pas ce qui peut l'attacher

aussi fortement à mon fils et à moi. Nous n'avons pas cessé d'être amis, et compagnons d'armes. Les périls que nous avons courus tous deux nous ont unis depuis long-temps. — Je me rappelle le jour où son cœur s'ouvrit à moi spontanément, et où sa confiance commença à augmenter : c'était le matin de la bataille de Lutzen. J'allais le chercher, encore troublé par un rêve pénible, pour lui donner un cheval pour le combat ; il était loin des tentes de l'armée, et dormait sous un arbre isolé. Je l'éveillai et lui racontai ce qui m'avait ému. Surpris, il me regarda long-temps, se jeta dans mes bras et me fit voir une émotion qu'un service aussi léger ne pouvait exciter. A compter de ce jour il fut plus étroitement lié avec moi, et sa confiance s'accrut à mesure que je lui retirai la mienne.

QUESTENBERG.

Votre fils sera-t-il instruit de nos secrets ? —

OCTAVE.

Non.

QUESTENBERG.

Qu'entends-je ? — Vous ne lui direz point en quelles mauvaises mains il a mis sa confiance ?

OCTAVE.

Ses sentimens sont purs, je ne veux point l'en distraire. Mon fils ignore ce que c'est que la dissimulation ; en l'instruisant il nous per-

drait. Je veux lui laisser cette heureuse ignorance et cette liberté d'esprit qui endorment le duc dans la plus parfaite sécurité.

QUESTENBERG, *soucieux.*

Je ne pense pas comme vous, mon cher ami ; j'ai meilleure opinion du colonel Piccolomini. Malgré cela... si... Songez-y.

OCTAVE.

Oui, il faut y réfléchir. Il s'avance de ce côté. Paix.

SCÈNE IV.

MAX PICCOLOMINI, OCTAVE,
QUESTENBERG.

MAX.

IL est ici. Ah ! mon père, que je suis heureux de vous revoir ! (*Il l'embrasse, puis se retournant, il aperçoit Questenberg, et se retire en silence.*) Vous paraissez occupé, je crains de vous distraire.

OCTAVE.

Ne craignez rien, mon fils, approchez de notre hôte. — Un ami de votre père a droit à vos égards. Honorez l'envoyé de l'empereur.

MAX, *froidement.*

Monsieur de Questenberg, si vous apportez

de bonnes nouvelles au quartier-général , soyez le bien arrivé.

QUESTENBERG , *lui prenant la main.*

Comte Piccolomini , laissez-moi votre main. Ce ne sont point mes sentimens particuliers que je veux exprimer , ni des éloges vulgaires que je prétends vous faire. (*Il tient la main d'Octave et celle de son fils.*) Octave et Max Piccolomini, noms glorieux et d'un favorable augure , le destin de l'Autriche ne cessera jamais d'être heureux , tant que ces deux astres bienfaisans brilleront sur l'armée et marcheront à sa tête.

MAX.

Seigneur ministre , je crois que vous oubliez votre rôle ; je sais que vous n'êtes pas envoyé ici pour distribuer des éloges , mais pour blâmer et pour faire des reproches. Je ne suis pas plus que les autres , je ne veux pas qu'il y ait d'exception pour moi.

OCTAVE , *à Max.*

Il vient de la cour, où l'on ne pense pas si bien de Wallenstein qu'ici.

MAX.

A quelle imputation nouvelle est-il donc en butte ? — L'accuse-t-on de prendre seul des résolutions que lui seul a conçues ? — Eh bien ! il a raison, et il poursuivra comme il a commencé. Il n'est pas fait pour se soumettre aux idées d'autrui, la nature s'y oppose : ses facultés s'y

refusent. La domination est devenue son essence ; sa place l'autorise à commander , et c'est un bonheur pour nous qu'il en soit ainsi. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes de savoir se gouverner et d'user sagement de leur intelligence. — Quel bonheur pour tous lorsqu'il se rencontre un homme qui devient un centre , un point de repos pour des milliers d'hommes ! — Il est le phare dont la lumière vous guide et que l'on suit avec joie et confiance : tel est Wallenstein. Un autre serait peut-être plus au gré de la cour , mais son pareil convient seul à l'armée.

QUESTENBERG.

A l'armée ! — Oui , je le pense.

MAX.

C'est un plaisir de voir comme il anime et vivifie tout ce qui l'entoure ; comme à son approche toutes les forces se réunissent , tous les talens deviennent remarquables. Il excite l'énergie de chacun , celle qui lui est propre , et lui fait enfanter des merveilles !... Il veille à ce que tout soit mis à sa place , et il sait placer chaque homme à la place qui lui convient.

QUESTENBERG.

Qui lui conteste son talent de connaître les hommes et de savoir les employer ? — Mais, au milieu de sa fortune , il paraît avoir oublié qu'il n'est qu'un sujet , et il semblerait qu'il tient son rang seulement de la nature.

MAX.

Nous l'entendons ainsi. — La nature lui a donné sa force, et l'a créé de manière qu'il peut accomplir entièrement son destin, et se mettre à la tête de tout, puisqu'il sait commander.

QUESTENBERG.

Ainsi donc, s'il nous reste encore quelque pouvoir, nous le devons à sa générosité! —

MAX.

L'homme rare veut une confiance extraordinaire. Donnez-lui l'espace, il marquera le but.

QUESTENBERG.

L'expérience le prouve.

MAX.

Que dites-vous? — Vous êtes effrayé de ce qui est grand et profond; vous ne trouvez bien que ce qui suit un cours ordinaire.

OCTAVE, à *Questenberg*.

Mon ami, soyez indulgent. — Vous n'espérez pas entendre ce discours.

MAX.

Vous appelez le génie à votre aide, lorsque vous avez besoin de lui, et dès qu'il se présente, vous êtes glacés de crainte; vous voudriez rabaisser ce qui est élevé et sublime. Dans la guerre, les événemens sont pressans, il faut voir par ses yeux et payer de sa personne. Le

chef qui commande a besoin de voir le monde ouvert devant lui ; on doit le laisser vivre dans les hautes régions de son esprit. C'est lui qu'il consulte et non la science froide des livres, des vieilles ordonnances et des poudreux parchemins.

OCTAVE.

Mon fils, vous permettrez à des vieillards d'estimer un peu plus que vous ces ordonnances sévères. Leur importance mérite une haute estime ; elles enchainent sous leur joug la volonté de l'homme sans frein. — L'arbitraire est toujours à craindre. L'ordre ne suit point une ligne droite, c'est vrai, mais il ne perd point de vue la bonne route. La foudre, le boulet, ne se détournent point dans leurs cours ; mais, pour atteindre le but par la voie la plus droite et la plus prompte, ils réduisent en poussière et renverse tout ce qui se trouve sur leur passage. — Mon fils, le chemin qui convient à l'homme et qui doit le conduire au bonheur suit le fleuve dans ses libres détours au milieu de la plaine ; il traverse les prairies, les vallées et passe au bas des coteaux fertiles ; il respecte les enclos qui séparent des héritages divers ; il conduit au but plus tard, mais plus sûrement.

QUESTENBERG.

Écoutez votre père ; écoutez-le. C'est à la fois un héros et un homme.

OCTAVE.

Mon fils, tu parles comme l'élève des camps. Ta jeunesse a crû au milieu des combats qui durent depuis quinze ans : tu n'a jamais vu la paix. — La guerre que tu sembles estimer comme la plus grande chose, n'est qu'un moyen pour arriver à un but différent. Ces surprenans effets de l'agilité et de la force, ces merveilles du hasard ne produisent point la félicité ; et tout ce qui vient d'elles n'est solide, durable ni tranquille. Le soldat bâtit rapidement des villes avec la toile légère ; il y règne le bruit, l'agitation ; des marchés y sont établis, des routes et des rivières y apportent des marchandises ; il y a un mouvement commercial ; mais un matin, on voit tout à coup disparaître les tentes, l'armée pousse plus loin sa marche, et les champs abandonnés et inouverts n'offrent plus que l'image d'un cimetière ; les moissons sont détruites, et le paysan est frustré de sa récolte.

MAX.

Ah ! mon père, que l'empereur nous accorde la paix, et je laisse avec plaisir le laurier sanglant pour la première fleur que voit naître le printemps ; pour m'enivrer des parfums exhalés par les premiers beaux jours de l'année.

OCTAVE.

Quelles impressions viennent de te saisir ?
Que se passe-t-il dans ton âme ?

MAX.

Je n'ai jamais vu la paix, dites-vous? Oui, mon père, ce spectacle a frappé mes regards et ému mon cœur; je viens de le voir à l'instant; nous avons traversé des contrées où la guerre n'a pas encore porté ses ravages. — O mon père! il y a des charmes dans la vie que nous n'avions jamais sentis. — Semblables à ces pirates aventuriers, renfermés et entassés dans un étroit bâtiment, vivant en barbares sur le vaste sein de l'Océan, ne connaissant de notre sol que le bord de quelques rivages où ils prennent terre quelque fois pour exercer leur brigandage, nous n'apercevons que les parties arides de l'existence humaine. Les retraites paisibles et les vallons heureux sont remplis de trésors que la rapidité de nos courses nous empêche de découvrir.

OCTAVE, *cherchant à lire dans ses yeux.*

Et tu as vu cela dans ton voyage?

MAX.

C'était le premier loisir de ma vie. — Veuillez me dire quel sera le terme et la récompense du pénible travail où se perd ma jeunesse, qui laisse mon cœur isolé, et mon esprit s'éteindre sans culture et sans agrément? — Le mouvement tumultueux de notre camp, le son bruyant de la trompette, le hennissement des chevaux, le retour monotone des heures de service, les exercices militaires, les ordres des chefs, tout cela

ne peut rassasier un cœur avide de jouissances nouvelles. L'âme est étrangère à de telles occupations ; il existe hors de cette vie un autre bonheur et de plus doux plaisirs.

OCTAVE.

Mon fils, tu as beaucoup appris pendant ce court voyage.

MAX.

Ah ! quel beau jour, lorsque le soldat renaitra pour l'humanité ! — Quelle joie, lorsque les drapeaux ne seront déployés que pour guider et embellir le retour d'une armée pacifique ! — Les casques et les armures s'embelliront des trésors de nos champs, dernier vol qui leur sera fait. Des villes rassurées les portes s'ouvriront seules ; l'artillerie ne sera plus nécessaire pour les faire tomber ; les murailles seront couvertes d'une foule d'habitans dont les cris de joie iront frapper la voûte des cieux. Les cloches des églises en tous lieux ébranlées feront retentir leurs sons bruyans, et annonceront que le sang a cessé de couler. Une foule joyeuse, sortis des villes et des villages, se précipitera au-devant de l'armée, et par son amour empressé retardera sa marche triomphante. Le vieillard, heureux de vivre pour ce jour de fête, pressera les mains de son enfant qu'il revoit : celui-ci se retrouve comme un étranger sur le sol natal abandonné depuis bien des années ; l'arbre que son bras

plaisait autrefois tel qu'un arc flexible, l'embrage, au jour de son retour, de ses épais rameaux ; une jeune fille l'aborde en rougissant ; il ne la connaît plus : à son départ elle était sur le sein de sa nourrice. — Heureux celui qui peut être reçu avec joie et doucement pressé dans les bras caressans qui s'ouvrent pour le recevoir ! —

QUESTENBERG, ému.

Que j'aime à vous entendre parler de ce moment qui n'est pas encore près de nous, hélas ! — Et que je souffre quand il s'agit de celui que nous voyons présentement.

MAX, se retournant vivement de son côté.

Et qui peut être accusé de nos maux, si ce n'est vous à Vienne ? Je vous avouerai franchement, Questenberg, qu'en vous voyant ici, j'ai senti mon cœur oppressé par le chagrin. Vous seul empêchez la paix ; oui, vous. C'est le soldat qui doit la conquérir. — Vous empoisonnez l'existence du prince ; vous arrêtez tous ses pas ; vous le calomniez. Pour quelle raison ? Parce que le bonheur général l'occupe beaucoup plus que de donner à l'Autriche deux ou trois arpens de terre dont elle peut se passer. Vous dites qu'il est rebelle ; Dieu sait combien cela est faux ! — Vous lui reprochez de ménager les Saxons ; s'il agit ainsi, c'est pour donner quelque confiance aux ennemis, afin d'avoir la paix ; et comment viendra-t-elle cette paix, si

la guerre ne cesse point. — Allez, monsieur, je vous déteste, parce que j'aime le bien; et je jure que mon sang aura coulé jusqu'à la dernière goutte pour ce Wallenstein, avant que sa chute ait réjouï la cour.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

QUESTENBERG; OCTAVE PICCOLOMINI.

QUESTENBERG.

MALHEUR à nous! allons-nous en rester là? — (*Vivement en témoignant son impatience.*) Ami, vous le laissez partir ainsi abusé? Vous ne le rappelez pas pour lui ouvrir les yeux?

OCTAVE, *sortant d'une rêverie profonde.*

Il a ouvert les miens; et plus j'examine, plus je m'afflige.

QUESTENBERG.

Qu'est-ce donc, ami? —

OCTAVE.

Que maudit soit le voyage qu'il vient de faire! —

QUESTENBERG.

Comment? Qu'y-a-t-il? —

OCTAVE.

Venez ; il faut que je le suive , et que je m'assure par mes yeux... Venez...

(Il veut l'emmener.)

QUESTENBERG.

Dans quel endroit ? — Mais enfin...

OCTAVE , *vivement*.

Vers lui.

QUESTENBERG.

Qui ?

OCTAVE.

Vers le duc. — Venez.. : je redoute tout pour lui.. Il est pris dans quelque piège. Il n'était pas ainsi quand il est parti.

QUESTENBERG.

Expliquez moi ? —

OCTAVE.

Ne devais-je pas le prévoir ? — l'empêcher de faire ce voyage ? — Et pourquoi ne lui ai-je point parlé ? — Je devais tout lui dire , vous avez raison ; il est trop tard à présent.

QUESTENBERG.

Que dites-vous ? il est trop tard. — Ami , je ne comprends rien.

OCTAVE, *avec plus de fermeté.*

Allons chez le duc. — Voici l'heure qu'il a fixé pour son audience; venez. — Maudit voyage, trois fois maudit!

(*Il sort emmenant Questenberg.*)

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une salle chez le duc de Friedland.

DOMESTIQUES, puis SÉNI.

(Des domestiques placent des sièges et étendent des tapis par terre. Arrive ensuite l'astrologue Séni, habillé de noir comme un docteur italien; son costume a quelque chose de bizarre. Il vient au milieu de la salle, tenant à la main une baguette blanche qu'il élève vers le ciel.)

PREMIER DOMESTIQUE, tenant une cassobette
d'encens.

Prenez cela. Allez, dépêchez-vous et terminez. La sentinelle vient de crier, aux armes! Ils vont arriver tout à l'heure.

SECOND DOMESTIQUE.

Et pourquoi quitte-t-on l'appartement rouge qui donne sur le balcon, et qui est si beau?

PREMIER DOMESTIQUE.

Demandez-le au mathématicien : il dit que cet appartement-là est malheureux.

SECOND DOMESTIQUE.

C'est une folie ! c'est se moquer des gens ! Une chambre n'est qu'une chambre. Pourquoi plutôt un endroit qu'un autre ?

SÉNI, *gravement.*

Mon enfant, tout dans le monde a quelque signification. Le lieu et l'heure, voilà ce qu'il y a de plus important, de plus essentiel dans les choses de la terre.

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Nathanael, ne lui réplique pas. Notre maître lui-même ne fait rien que d'après ses ordres.

SÉNI, *comptant les sièges.*

Onze ! Mauvais nombre. Mettez douze sièges. Le zodiaque a douze signes ; d'ailleurs douze se compose de deux nombres sacrés, cinq et sept.

SECOND DOMESTIQUE.

Qu'est-ce que vous avez contre onze, dites-le-moi donc ?

SÉNI.

Onze, c'est le péché. Onze s'élève au-delà des dix commandemens de Dieu.

SECOND DOMESTIQUE.

Bon. Et alors pourquoi cinq est-il un nombre sacré ?

SÉNI.

Cinq, c'est l'âme de l'homme. — Notre essence se compose de bien et de mal, de même, cinq est composé des deux premiers nombres pair et impair.

SECOND DOMESTIQUE.

C'est un fou !

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Ne lui dis rien ; moi, j'aime assez l'entendre, car beaucoup de personnes croient à ce qu'il dit.

SECOND DOMESTIQUE.

Ils viennent. — Sortons par la porte de côté.
(*Les domestiques s'en vont ; Séni les suit lentement.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, LA DUCHESSE.

WALLENSTEIN.

Eh bien, duchesse, vous avez traversé Vienne ?
— Vous êtes-vous présentée devant la reine de Hongrie ?

LA DUCHESSE.

Oui, et devant l'impératrice, Nous avons été admises à baiser les mains de leurs majestés.

WALLENSTEIN.

Que dit-on de moi voir appeler dans mon camp, pendant l'hiver, ma femme et ma fille ?

LA DUCHESSE.

D'après les instructions que j'ai reçues de vous, j'ai tâché de faire croire que vous alliez marier votre fille, et que votre désir était de la faire connaître à son futur époux avant que le campagne ne s'ouvrit.

WALLENSTEIN.

A-t-on des soupçons sur l'époux que j'ai choisi ? —

LA DUCHESSE.

On désire vivement qu'elle ne soit pas l'épouse d'un étranger ou d'un luthérien.

WALLENSTEIN.

Et vous, Elisabeth, qu'en pensez-vous ?

LA DUCHESSE.

Je n'ai de volonté, vous le savez, que la vôtre.

WALLENSTEIN, après un silence.

Bien. — Comment avez-vous été vue à la cour ! (*La duchesse ne répond pas et baisse les yeux.*) Dites-moi tout, je vous prie.

LA DUCHESSE.

O mon cher époux ! il s'est opéré quelque changement fâcheux. Tout a pris une autre face.

WALLENSTEIN.

Quoi? n'a-t-on plus pour vous la considération que l'on avait coutume de vous témoigner?

LA DUCHESSE.

La considération; oui, — J'ai été accueillie avec des égards, de la cérémonie, au lieu de cette bienveillance, de cet abandon, de cette confiance que j'avais vue. — Hélas! partout une froide politesse, et une affection qui ressemblait plus à de la pitié qu'à la faveur. — Non, ce n'est pas ainsi que devait être reçue la noble fille du comte Harrach, la femme du duc Albert de Wallenstein.

WALLENSTEIN.

On s'est plaint, j'en suis sûr, de ma conduite actuelle.

LA DUCHESSE.

Ah! plutôt au ciel que l'on se fût plaint! Depuis long-temps j'ai la coutume de vous justifier, de calmer, de ramener les esprits irrités. — Personne n'a parlé contre vous; on a gardé un air contraint et un silence qui m'a oppressée. Mais hélas! il ne s'agit pas aujourd'hui d'un malentendu, d'une excessive sévérité; il y a eu quelque chose de terrible et qu'on ne pourra réparer. — La reine de Hongrie avait autrefois l'habitude de m'appeler sa chère cousine, et ne me quittait pas sans m'embrasser.

WALLENSTEIN.

Et ce n'est plus cela, aujourd'hui?

LA DUCHESSE, *essuyant ses larmes, après un instant de silence.*

Quand je la quittai, elle m'a embrassée d'a-bord; et ensuite, comme j'arrivais à la porte, elle courut à moi, m'arrêta et me pressa sur son sein avec une agitation plus triste que tendre.

WALLENSTEIN, *lui serrant la main.*

Ne craignez rien. — Et que disaient Eggenberg, Lichstentein, et tous nos amis?

LA DUCHESSE, *détournant la tête.*

Je n'en ai pas pas vu un.

WALLENSTEIN.

Enfin l'ambassadeur d'Espagne, qui parlait toujours pour moi avec tant de feu? —

LA DUCHESSE.

Sa bouche est muette.

WALLENSTEIN.

Le soleil refuse de nous éclairer, eh bien! brillons de notre propre lumière.

LA DUCHESSE.

Et quoi! mon cher duc, prononcerait-on hautement en ces lieux ce que l'on dit tout bas à la cour? — Le père Lamormain a lâché quelques mots...

WALLENSTEIN, *vivement.*

Lamormain ! qu'a-t-il dit..?

LA DUCHESSE.

On vous reproche d'abuser avec audace du pouvoir qui a vous été confié et de mépriser les ordres de votre souverain. Les Espagnols et le fier duc de Bavière se répandent en plaintes contre vous ; une tempête effrayante se forme sur votre tête, et menace d'être plus terrible que celle que l'on vit éclater à Ratisbonne ; on parle, a-t-il dit... Hélas ! je ne pourrai jamais achever.

WALLENSTEIN, *excité par la curiosité.*

Hé bien ?

LA DUCHESSE.

D'une seconde...

(Elle l'arrête.)

WALLENSTEIN.

D'une seconde...

LA DUCHESSE.

Et humiliante disgrâce.

WALLENSTEIN.

On dit cela ? — *(Il se promène avec agitation sur la scène.)* Ils veulent m'y forcer ; ils m'y poussent malgré moi de tout leur pouvoir.

LA DUCHESSE, *le suppliant.*

O mon digne époux, pourquoi, s'il en est encore temps, ne pas chercher à parer le coup

qui vous menace, par la soumission et l'obéissance? — Soyez docile, domptez l'orgueil de votre âme. — Si vous cédez, c'est à votre empereur, à votre maître. — Assez long-temps la bassesse et la perversité ont dénaturé vos plus belles actions et noirci vos nobles desseins par des interprétations mensongères et perfides; à ces lâches et odieuses calomnies opposez la force de la vérité. Il nous reste peu de vrais amis, vous le savez. — La rapidité de notre fortune nous a attiré la haine générale. Que deviendrions-nous si nous perdions les bonnes grâces de l'empereur?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE TERSKY,
qui conduit par la main LA PRINCESSE
THÉCLA.

LA COMTESSE.

Que vois-je, ma sœur? vous entretenez votre époux d'affaires bien tristes, si j'en crois mes yeux, avant de lui avoir procuré le plaisir de revoir son enfant! — Ces momens appartiennent tout entiers au bonheur. Friedland, voilà votre fille.

(*Thécla s'avance timidement et veut baiser la main de son père, qui la reçoit dans ses bras et la regarde un moment avec joie et ravissement.*)

WALLENSTEIN.

Oui, l'espoir revit dans mon âme ; je la reçois comme un gage de ma félicité.

LA DUCHESSE.

Elle était bien jeune encore, quand vous partîtes pour commander la nombreuse armée de l'empereur. Et lorsque nous vous revîmes, après la campagne de Poméranie, elle était dans un cloître, où elle est restée jusqu'à ce jour.

WALLENSTEIN.

Tandis qu'au milieu de la guerre, mon bras faisait pour elle la conquête des honneurs de la terre, la nature bienfaisante prodiguait à ma fille chérie, dans le silence d'un asile religieux, ses faveurs célestes, l'ornait de mille attraits pour l'avenir brillant où l'appelle ma plus chère espérance.

LA DUCHESSE, à sa fille.

As-tu bien reconnu ton père, mon enfant? — Tu avais à peine trois ans quand tu le vis pour la dernière fois.

THÉCLA.

Eh bien, ma mère, je l'ai reconnu à la première vue. Le temps n'a pas vieilli mon père ; et l'image qui m'en était restée gravée, ressemble tout-à-fait à celle que sa noble présence m'offre en ce moment.

WALLENSTEIN, à la duchesse.

Aimable enfant ! que de grâce et de raison

brillent en elle ! — J'ai souvent reproché au sort de m'avoir refusé un héritier du nom et de la fortune de Wallenstein ; un fils qui eût perpétué dans une race de princes ma vie, dont le terme s'approche. J'étais injuste envers le sort. La couronne qui m'est acquise par mes exploits militaires, je veux la placer sur la tête charmante de ma fille, et je mourrai satisfait si je puis embellir son front par cet ornement royal.

(Il la prend dans ses bras ; Max entre.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MAX PICCOLOMINI. Ensuite
le comte TERZKY.

LA COMTESSE.

Voici le noble chevalier qui nous a protégés.

WALLENSTEIN.

Max, sois le bien venu. Ta présence fut toujours pour moi le prélude de quelque événement heureux : semblable à l'étoile favorable du matin, tu as annoncé l'éclat dont j'ai brillé.

MAX.

Mon général...

WALLENSTEIN.

Jusqu'à ce jour mes mains n'ont payé tes services que des récompenses qui venaient de l'empereur, mais aujourd'hui que je t'ai des obli-

gations comme père, Friedland doit acquitter lui-même sa dette.

MAX.

Mon prince ! c'est trop vite vouloir vous acquitter : vous me rendez honteux. — A peine suis-je arrivé ici, à peine ai-je remis entre vos bras votre épouse et votre fille, que l'on prend dans vos écuries un superbe équipage de chasse, et qu'on me l'envoie pour prix de mes soins. Oui, prince, pour le prix, comme si c'eût été simplement une peine, une fatigue ! — Ah ! c'était une faveur, que j'ai acceptée avec empressement, et pour laquelle mon cœur reconnaissant venait vous remercier. N'était-ce donc pas votre dessein de faire de cette commission, l'objet de ma récompense ?

(*Terzhy entre, et remet au duc une lettre qu'il ouvre aussitôt.*)

LA COMTESSE, à Max.

Non, Max, il ne prétend pas payer votre peine, non, il ne veut que vous faire connaître tout ce qu'il vous doit. Connaissant mon frère, vous deviez penser qu'il lui convenait de montrer cette magnificence.

THÉCLA.

Je devrais aussi douter de son amitié, moi qui fut parée de ses mains paternelles, bien long-temps avant que son cœur ne m'ait prouvé sa tendresse et son amour.

MAX.

Oui , je sais qu'il ne peut être sans répandre sur ce qui l'environne le bonheur et les présens. (*Il prend vivement la main de la comtesse.*) Non , je ne saurais lui dire combien je suis reconnaissant et combien mon cœur s'émeut à ce nom révérend de Friedland. Tant que je vivrai , je serai dévoué à tout ce qui porte ce nom ; les plus flatteuses espérances , mon bonheur à venir , enfin mon sort tout entier se trouvent comme par enchantement renfermés dans ce nom chéri.

LA COMTESSE. *Elle s'aperçoit que le duc est devenu soucieux , et que la lettre qu'il vient de recevoir l'occupe beaucoup.*

Mon frère veut être libre , laissons-le.

WALLERSTEIN. *Il se retourne avec l'air plus tranquille , et dit à la duchesse :*

Princesse , soyez la bien arrivée dans ce camp ; je vous en dis encore , vous êtes ici chez vous. Toi , Max , reste encore aujourd'hui chargé de ce que j'ai de plus cher ; pendant que je vais m'occuper des affaires de l'armée.

(*Max offre son bras à la duchesse ; la comtesse sort avec Thécia.*)

TERZKY , à Max , qu'il rappelle.

Ne soyez pas long-temps sans vous rendre à l'assemblée.

SCÈNE V.

WALLENSTEIN, TERZKY.

WALLENSTEIN, *se parlant à lui-même.*

Elle a bien vu ; cela s'accorde tout-à-fait avec ce que j'ai appris d'autre part. Ils sont décidés à Vienne, et bientôt on me donne un successeur. — Le roi de Hongrie, le jeune Ferdinand, fils de l'empereur, est celui sur lequel toutes les espérances sont fondées. Il est l'étoile qui brille aujourd'hui. — On croit avoir tout prévu, et déjà l'on se partage tout ce que nous avons comme si nous étions morts. — Il est encore temps. (*Il se détourne, aperçoit Terzky, et lui remet une lettre.*) Le comte Altringer et Galas se font excuser, cela me déplaît.

TERZKY.

Et, si vous hésitez plus long-temps, ils vous échapperont tous de même, l'un après l'autre.

WALLENSTEIN.

Altringer tient les défilés du Tyrol ; il faut que je lui dépêche quelqu'un, afin qu'il ne laisse pas sortir les Espagnols du Milanais. — Et Sésin, notre ancien négociateur, il vient de se montrer encore ! que vient-il nous dire de la part du comte de Thourn ?

TERZKY.

Le comte nous fait savoir qu'il est allé trouver le chancelier de Suède, à Halberstadt, où se tient maintenant le congrès. Le chancelier dit qu'il est fatigué de traiter avec vous, et qu'à l'avenir il ne veut entrer dans aucune négociation.

WALLENSTEIN.

Comment ?

TERZKY.

Que l'on ne peut rien fonder sur vos paroles ; que vous voulez tromper les Suédois et vous réunir aux Saxons, pour finir par les renvoyer avec un misérable subside.

WALLENSTEIN.

Eh bien, espère-t-il donc que je vais lui donner quelque belle province d'Allemagne, et que pour lui nous renoncerons à régner sur le sol de notre patrie ? — Non, il faut que les Suédois partent : de tels voisins sont dangereux, nous n'en voulons pas ; qu'ils partent.

TERZKY.

Et mon Dieu, pourquoi leur refuser un pauvre morceau de terre ? — Nous le prend-on ? — Quand vous gagnez au jeu, que vous importe celui qui perd ?

WALLENSTEIN.

Qu'ils partent ! qu'ils partent ! Vous ne voulez pas m'entendre. Je ne veux pas être accusé

d'avoir morcelé l'Allemagne, et de l'avoir livrée à des étrangers pour en avoir une partie. Il faut que l'empire m'honore comme son libérateur; et c'est en montrant l'âme d'un roi que je veux prendre ma place parmi les princes de l'empire. Aucune nation étrangère ne doit s'asseoir sur notre sol, et moins que tout autre, les Goths, qui dévorent déjà d'un œil d'envie notre terre allemande, que le ciel arrose de ses faveurs. Ils contribueront à la réussite de mes desseins, mais ils n'en retireront aucun profit.

TERZKY.

Y a-t-il plus de sincérité dans vos négociations avec les Saxons? — Tant de détours ont lassé leur patience. Pourquoi tous ces déguisemens? — Expliquez-vous: vos amis sont dans le trouble et l'incertitude. Oxenstiern, Arnheim, tous ne savent que penser de ces retards; et enfin, moi, je passe pour un imposteur; car je répons de tout, et je n'ai de vous aucune preuve écrite.

WALLENSTEIN.

Jamais je ne donne d'écrit.

TERZKY.

Et comment s'assurer de votre sincérité, si vos actions ne sont pas d'accord avec vos paroles? Dites-le vous-même. — Depuis que vous traitez avec les ennemis, vous avez agi comme si votre projet eût été de vous jouer d'eux.

WALLENSTEIN. *Après un instant de silence, il regarde Terzky fixement.*

Et d'où supposez-vous que mon projet n'est pas de les jouer, de vous jouer tous, enfin? — Êtes-vous sûr de me bien connaître? Je ne crois point encore vous avoir dévoilé mon âme. — Il est vrai que l'empereur a des torts envers moi : si je le voulais, il ne tiendrait qu'à moi de lui faire beaucoup de mal ; je suis content de savoir que j'en ai le pouvoir ; mais si j'userai de ce pouvoir, c'est ce que vous ignorez, vous et les autres.

TERZKY.

C'est-à-dire que vous vous êtes joué de nous?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ILLO.

WALLENSTEIN.

En bien? que dit-on de votre côté? Sont-ils prêts?

ILLO.

Vous les trouverez comme vous le désirez. Ils savent ce qu'exige l'empereur, ils sont furieux.

WALLENSTEIN.

De quelle manière Isolani s'est-il expliqué?—

ILLO.

Depuis que vous avez payé ses dettes et réparé ses finances, il est tout à vous.

WALLENSTEIN.

Quelle est la décision de Colalto ? — Êtes-vous sûrs de Déodati et de Tiefenbach ?—

ILIO.

Ils feront ce que fera Piccolomini ?

WALLENSTEIN.

Ainsi vous croyez que je puis compter sur eux ?

ILIO.

Vous êtes-vous assuré de Piccolomini ?—

WALLENSTEIN.

Je réponds d'eux comme de moi. Jamais il ne se sépareront de Walleinstein.

TERZKY.

Je ne voudrais pourtant pas vous voir tant de confiance dans ce renard d'Octave.

WALLENSTEIN.

Apprends à mieux juger des hommes : seize fois Octave a combattu à mes côtés. J'ai en outre tiré son horoscope ; en un mot nous sommes nés sous le même signe. (*Avec mystère.*) Il n'est pas besoin d'éclaircir cela davantage, et si vous pouvez m'assurer des autres comme je le suis de lui..

ILLO.

Il n'y a qu'une voix : Vous ne devez pas quitter le commandement. — J'ai su qu'ils voulaient vous envoyer une députation.

WALLENSTEIN.

Si je m'engageais avec eux , il serait nécessaire qu'ils s'engageassent aussi avec moi.

ILLO.

Sans doute.

WALLENSTEIN.

Qu'ils promissent par serment écrit , de se dévouer à mon service sans aucune réserve.

ILLO.

Ils le feront.

TERZKY.

Sans réserve? — Ils voudront excepter leurs devoirs envers l'Autriche et l'empereur.

WALLENSTEIN.

Sans réserve :j'ai besoin de cette condition , sans exception.

ILLO.

J'ai une idée. — Comte Terzky , ce soir ne nous donnez-vous pas un festin?

TERZKY.

Oui , et j'ai invité tous les généraux.

ILLO , à *Wallenstein*.

Parlez , voulez-vous me laisser plein pouvoir? Je vous jure, foi de général , que j'arrangerai tout selon vos désirs.

WALLENSTEIN.

Pourvu que vous m'apportiez cet engagement

signé, c'est tout ce qu'il me faut ; le reste vous regarde.

ILLO.

Mais enfin, d'une manière ou d'une autre, si je parviens à vous prouver que tous les généraux qui sont ici vous sont entièrement livrés, tenteriez-vous la fortune ; agirez-vous avec audace ?

WALLENSTEIN.

Apportez-moi l'engagement.

ILLO.

Réfléchissez sérieusement. — Si vous ne voulez pas souffrir que la puissance passe en d'autres mains, il faut résister aux volontés de l'empereur, ne pas laisser affaiblir l'armée et empêcher que les régimens se joignent aux Espagnols. Si au contraire votre dessein est de ne pas rompre avec la cour, il vous est impossible de rejeter les ordres et les commandemens de l'empereur. Vous ne pouvez plus chercher de détours pour gagner du temps. — Choisissez donc ; il faut agir de façon à prévenir les desseins de la cour, ou bien s'arranger, en différant encore, pour qu'on n'en vienne pas aux dernières extrémités.

WALLENSTEIN.

Nous ne devons pas attendre que l'on en vienne aux dernières extrémités.

ILLO.

Alors saisissez l'instant propice avant qu'il

s'échappe. On trouve rarement dans la vie de ces momens heureux qui en décident pour toujours. Quand le temps est venu pour agir, on voit toutes les circonstances se presser et se réunir vers le succès; et bientôt les nombreux ressorts qui servent à faire mouvoir la fortune, après s'être fixés sur un seul point de l'existence, se dispersent un à un, quand le génie ne peut les saisir et les mettre en jeu. Remarquez que votre sort dépend de la position où vous êtes, et que cette position est décisive. Les premiers, les meilleurs capitaines de notre armée sont réunis près de vous, et ils n'attendent que votre signal. Ah! ne les laissez pas partir et disparaître l'un après l'autre; il vous serait impossible, dans tout le cours de la guerre, de les rassembler ainsi une seconde fois. — La marée est haute et pousse votre barque au bord. Chaque individu sent doubler son audace quand il est entouré. Tous sont à vous en ce moment; mais en ce moment seulement; demain la guerre va les séparer et les disperser à droite et à gauche. — Quelques idées vulgaires, des intérêts particuliers, vont tuer l'intérêt général. Tel qui suit aujourd'hui le cours du torrent sans réfléchir, demain, désenchanté lorsqu'il sera livré à lui-même, ne sentira que sa faiblesse et retournera aussitôt dans la route battue et facile du devoir, pour s'y mettre à l'abri de toute tentation.

WALLENSTEIN.

Le temps n'est pas encore arrivé.

TERZKY.

Vous dites toujours cela. Mais quand arrivera-t-il donc ce temps ?

WALLENSTEIN. /

Quand je dirai qu'il est venu.

ILLO.

Ah ! vous attendez que les étoiles du firmament se déclarent pour vous ! — Et la terre va vous échapper. — Croyez-moi, c'est dans votre volonté qu'est l'astre qui gouverne votre sort. Confiez-vous à vous-même ; voilà votre plus sûre étoile. — L'hésitation est la seule influence funeste , la seule qui peut vous perdre.

WALLENSTEIN.

Vous pensez ainsi , et vous parlez suivant vos pensées. Je me suis plusieurs fois cependant dévoilé à vous ! — A l'heure où vous naquîtes , le dieu de la lumière , Jupiter , était à son déclin , et il n'a pas éclairé votre intelligence pour que vous puissiez pénétrer dans les choses mystérieuses. Votre vue ne peut pas aller plus loin que la terre. Vos regards ne connaissent qu'une lumière sans clarté , pâle comme le jour des tombeaux. Vous ne distinguez que ce qui est sur la terre , et ce qui semble se lier par des rapports semblables et une marche vulgaire.

Aussi dans tout ce qui tient à l'intelligence commune des humains, je vous crois. Mais pour les choses dont le sens est un mystère et que la nature enfante dans ses profondeurs ; mais cette échelle symbolique dont les mille échelons s'élèvent de ce globe de poussière au royaume des étoiles, et que les seules puissances divines parcourent sans interruption ; mais ces triples cercles qui vont toujours en rapprochant du soleil leur centre, on ne peut les voir qu'avec des yeux éclairés d'un rayon céleste : il faut être né sous l'influence lumineuse de Jupiter. (*Pendant qu'il parle, il va et vient dans la salle et s'arrête de temps en temps.*) Eh ! quoi les étoiles ne serviraient-elles seulement que pour annoncer la nuit et le jour, le printemps et l'été, et indiquer au laboureur les temps de la semence ou de la récolte ? — Les destins des hommes ont aussi un temps fatal, et leurs aventures, semées sur les champs douteux de l'avenir, sont confiées par la main de l'espérance aux puissances divines. Il faut donc savoir le temps propice pour semer ; il faut donc lire dans les astres et attendre l'heure favorable, pénétrer dans les demeures célestes, et les interroger pour savoir si l'ennemi des heureux succès n'est point caché dans quelque réduit obscur, afin d'exercer son influence nuisible. — J'ai besoin encore de plusieurs jours ; pourtant faites votre devoir. — J'ignore en ce

moment ce que je ferai , excepté que je ne veux point céder. Non , je ne céderai point ; non , ils ne me dépouilleront pas. Comptez là-dessus.

UN DOMESTIQUE , *entrant.*

Messieurs les généraux.

WALLENSTEIN.

Qu'ils entrent.

TERZKY.

Vous plait-il que tous les chefs soient admis?

WALLENSTEIN.

Cela n'est pas nécessaire. — Faites entrer seulement les deux Piccolomini , Maradas , Buttler , Forgatsch , Déodati , Caraffa et Isolani.

(*Terzky sort avec le domestique.*)

WALLENSTEIN , *à Illo.*

Avez-vous surveillé Questenberg ? N'a-t-il entretenu personne en particulier ?

ILLO.

Je l'ai bien surveillé. Il n'a vu qu'Octave.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, QUESTENBERG, les deux PICCOLOMINI, BUTTLER ; ISOLANI, MARADAS et trois autres généraux. (*Sur un signe de Wallenstein, Questenberg vient s'asseoir vis-à-vis de lui.*) Tout le monde se place suivant son rang. Il règne un profond silence.

WALDENSTEIN.

Questenberg, j'ai su quel était l'objet de votre mission ; j'y ai pensé mûrement, et j'ai pris une résolution qui sera inébranlable. Cependant il est convenable que les chefs de l'armée entendent de votre bouche la volonté de l'empereur. Veuillez donc exposer à ces dignes officiers le message dont vous êtes chargé.

QUESTENBERG.

Je suis prêt ; mais je vous supplie d'observer que la puissance impériale s'explique par ma voix, et que mon langage n'est point dicté par ma propre hardiesse.

WALLENSTEIN.

Faites-nous grâce des préambules.

QUESTENBERG.

Lorsque sa majesté l'empereur donna à ses braves armées un chef illustre et habile dans la

personne du duc de Friedland , il espéra que le sort de la guerre prendrait bientôt une autre face et deviendrait plus propice. En effet , les commencemens répondirent à ses vœux. La Bohême fut purgée des Saxons ; la course victorieuse des Suédois fut réprimée. Ces contrées respirèrent quand le duc de Friedland attira de tous les rivages de l'Allemagne les ennemis disséminés , et réunit dans un même lieu et le Rheingrave , et Bernard , et Baunier , et Oxenstiern , et ce roi jusqu'alors invaincu , pour décider enfin à la vue de Nuremberg cette longue et sanglante querelle.

WALLENSTEIN.

Au fait , s'il vous plaît.

QUESTENBERG.

Un nouvel esprit annonça tout à coup le nouveau général. Une fureur aveugle ne lutta plus contre une fureur encore plus aveugle. On vit dans une campagne sagement dirigée la fermeté résister à l'audace , et l'art fatiguer la bravoure. Vainement on invite le général à combattre ; il s'enfonce , se fortifie et s'ensevelit dans son camp... Le roi désespéré se décide à livrer l'assaut. Il entraîne à une attaque sanglante ses soldats que la faim et la contagion moissonnent lentement sous la tente. Ce torrent que rien n'arrête , veut s'ouvrir un passage à travers les retranchemens derrière lesquels mille bronzes

sont prêts à lancer le trépas. Jamais œil mortel ne vit pareille attaque et pareille résistance. Enfin le roi ramena du champ de bataille ses troupes horriblement mutilées; et cette grande effusion de sang ne lui valut pas un pouce de terrain.

WALLENSTEIN.

Épargnez-vous le soin de nous raconter, en style de gazette, des événemens dont nous avons été en frémissant les témoins et les acteurs.

QUESTENBERG.

Ma mission, mon devoir est d'accuser. C'est mon cœur qui s'arrête avec plaisir sur les louanges. Le roi de Suède laissa sa gloire dans le camp de Nuremberg; il perdit la vie dans les plaines de Lutzen. Mais la surprise fut générale, lorsqu'après cette grande journée, le duc de Friedland se dirigea comme un vaincu vers la Bohême, et disparut du théâtre de la guerre, pendant que le jeune héros de Weimar entraît sans obstacle dans la Franconie, se frayait, dans sa marche impétueuse, une route jusqu'au Danube, et se montra soudain devant Ratisbonne, jetant dans l'effroi tous les fidèles catholiques. Alors, au comble de sa détresse, le digne électeur de Bavière demanda de prompts secours. — Sept courriers portèrent la demande au duc, de la part de l'empereur; il le prie, quand il pouvait lui donner des ordres, et le prie en vain. Le duc, dans ce moment de crise,

n'écoute que ses anciens ressentimens ; il sacrifie le bien général pour satisfaire sa vengeance personnelle , et l'ennemi devient maître de Ratisbonne !

WALLENSTEIN.

De quel temps s'agit-il , Max ? — Ma mémoire est en défaut.

MAX.

Il parle du temps où nous étions en Silésie.

WALLENSTEIN.

Ah ! — Bien , bien. Mais quels soins nous retenaient en Silésie ?

MAX.

Nous avions à en chasser les Suédois et les Saxons.

WALLENSTEIN.

C'est vrai ! — Ces descriptions me font oublier tous les événemens de la guerre. (*A Questenberg.*) Poursuivez.

QUESTENBERG.

Peut-être allait-on regagner vers l'Oder ce qu'on venait de perdre honteusement aux bords du Danube. On s'attendait à des prodiges sur ce théâtre où le duc de Friedland combattait en personné, où le rival de Gustave avait devant lui un Thourn et un Arnheim ; et, dans le fait, on se vit d'assez près , mais pour se donner de part et d'autre des repas d'ami. L'Allemagne entière gémissait sous le poids de la guerre ; mais la paix régnait dans le camp de Wallenstein.

WALLENSTEIN.

Parce qu'un jeune capitaine a besoin d'une victoire, il livre souvent plusieurs batailles sanglantes. Un général déjà célèbre a cet avantage, qu'il ne lui est pas nécessaire de combattre pour montrer au monde qu'il sait vaincre. J'aurais peu gagné à me servir de mon bonheur contre un Arnheim. L'Allemagne aurait beaucoup plus gagné à ma modération, si j'étais parvenu à rompre la funeste alliance de la Saxe et de la Suède.

QUESTENBERG.

Mais cette entreprise ne réussit pas, et la guerre recommença ses horreurs. Le duc de Friedland justifia alors son ancienne renommée. L'armée suédoise, vaincue sans combat, mit bas les armes dans les plaines de Steinau, et la justice divine livra Thourn entre les mains de son vengeur; Thourn, le provocateur des troubles, le brandon mille fois maudit, qui avait allumé cette guerre. Mais il était tombé entre des mains bien magnanimes: au lieu de supplices, il trouva des récompenses, et le duc renvoya chargé de présents l'ennemi mortel de son empereur.

WALLENSTEIN, *riant.*

Je sais, je sais. . . . A Vienne, vous aviez loué d'avance les balcons et les fenêtres pour le voir passer dans la charrette des malfaiteurs.

On m'aurait pardonné la perte même honteuse de la bataille ; mais les habitans de Vienne ne me pardonnent pas de leur avoir dérobé un spectacle.

QUESTENBERG.

La Silésie était délivrée, et tout appelait le duc dans la Bavière en alarmes. Il se met en marche ; il traverse à pas lents la Bohême par le chemin le plus long (1) ; mais avant d'avoir vu l'ennemi il retourne rapidement sur ses pas, prend ses quartiers d'hiver, et fait de l'armée impériale un fléau pour les sujets de l'empereur.

WALLENSTEIN.

L'armée était dans une situation déplorable ; elle manquait de tout ; l'hiver approchait. Quelle idée sa majesté a-t-elle de ses troupes ? — Ne sommes-nous pas des hommes sensibles aux rigueurs du froid, de la nudité, de toutes les privations ? — Malheureuse destinée du soldat ! lorsqu'il arrive, on prend la fuite devant lui ; on le maudit lorsqu'il s'éloigne. On ne lui donne rien ; et forcé de tout prendre, il est pour tous un objet d'horreur. Voici mes généraux. Caraffa, comte Déodati, Buttler ; dites-moi combien de temps la solde des troupes a été arriérée.

(1) Textuellement.

BUTTLER.

Un an s'est écoulé depuis qu'on ne paie pas.

WALLENSTEIN.

Et pourtant le soldat doit recevoir sa solde ; c'est d'elle que lui vient son nom.

QUESTENBERG.

Ce langage ne ressemble guère à celui que le prince de Friedland tenait il y a huit ou neuf ans.

WALLENSTEIN.

Oui , c'est ma faute ; je le sais. J'ai moi-même fait prendre à l'empereur cette mauvaise habitude. — Oui , il y a neuf ans , lors de la guerre de Danemarck , je levai pour lui quarante ou cinquante mille hommes qui ne lui coûtèrent pas un denier. La furie de la guerre déchaînée traversa la Saxe et porta l'épouvante jusqu'aux rochers des Belts. C'étaient là des jours de gloire ! Dans tous les états de l'empereur il n'y avait pas un nom plus révééré , plus fêté que le mien ; et Albert de Wallenstein était le troisième joyau de la couronne impériale. Le secret fut dévoilé à la diète de Ratisbonne ; chacun apprit quel trésor avait fourni à mes dépenses : et comment fus-je récompensé d'avoir , en serviteur fidèle , attiré sur moi la malédiction des peuples ; d'avoir fait payer aux princes les frais de cette guerre qui n'a contribué qu'à l'agrandir ? Comment ? Je fus sacrifié à leurs plaintes , je fus destitué.

QUESTENBERG.

Votre Grâce n'ignore pas combien l'empereur fut peu maître de ses actions dans cette malheureuse diète.

WALLENSTEIN.

Mort et démons ! j'avais de quoi le rendre libre. — Non , monsieur , depuis que je me suis trouvé si mal de servir le trône aux dépens de l'empire , j'ai pris une tout autre façon de penser à l'égard de celui-ci. J'avoue que je dois à l'empereur le bâton de général ; mais je le porte maintenant comme général de l'empire , pour l'avantage et le salut de tout ce qui le compose et non plus pour l'agrandissement d'un seul. — Mais , au fait , que désire-t-on de moi ?

QUESTENBERG.

Sa majesté veut d'abord que l'armée se retire sans délai de la Bohême.

WALLENSTEIN.

Dans cette saison ! — Et où veut-on que nous portions nos pas ? —

QUESTENBERG.

Où sont les ennemis. L'empereur veut qu'avant Pâques Ratisbonne soit délivrée de leur présence , que les dogmes de Luther ne soient pas prêchés plus long-temps dans la cathédrale ; que l'exécrable hérésie ne souille plus la pureté de cette fête.

WALLENSTEIN.

Messieurs les généraux, cela se peut-il? —

ILLO.

Cela est impossible.

BUTLER.

Impossible!

QUESTENBERG.

L'empereur a aussi envoyé au colonel Suys l'ordre de marcher sur la Bavière.

WALLENSTEIN.

Qu'a fait Suys? —

QUESTENBERG.

Son devoir. Il a marché.

WALLENSTEIN.

Il a marché! et moi, son chef, je lui avais donné l'ordre exprès de ne pas quitter son poste. Est-ce là le commandement dont je suis revêtu? l'obéissance qu'on me doit, sans laquelle il ne faut pas penser à faire la guerre? Généraux, prononcez : Que mérite l'officier parjure qui désobéit à son chef? —

ILLO.

La mort.

WALLENSTEIN, voyant tous les autres garder le silence, élève la voix.

Comte Piccolomini, qu'a-t-il mérité?

MAX, *après une longue pause.*

Suivant le texte de la loi, la mort.

ISOLANI.

La mort.

BUTTLER.

La mort, suivant le code militaire.

(*Questenberg se lève; Wallenstein suit son exemple; tous se lèvent.*)

WALLENSTEIN.

Ce n'est pas moi, c'est la loi qui te condamne à mourir; et, si je lui fais grâce, c'est par une suite de mon respect pour l'empereur.

QUESTENBERG.

S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire.

WALLENSTEIN.

Je n'ai accepté ce commandement que sous certaines conditions; et la première fut que personne, pas même l'empereur, ne donnerait à mon préjudice des ordres à l'armée. Je réponds de l'événement sur mon honneur et sur ma tête, il faut que je sois le maître de le diriger. Pourquoi Gustave était-il invincible! parce qu'il était roi dans son armée. Un roi, un roi digne de l'être, ne fut jamais vaincu que par son égal. Mais continuez; le meilleur est encore à entendre.

QUESTENBERG.

Le cardinal infant doit quitter le Milanais au printemps, et conduire, à travers l'Allemagne,

une armée espagnole dans les Pays-Bas. Pour qu'il voyage en sûreté, l'empereur veut qu'il soit accompagné par huit régimens de cavalerie, tirés de l'armée.

WALLENSTEIN.

Je conçois ; — huit régimens. — Bien ! Bien imaginé ! Si cette idée était au moins prudente et ne cachait un piège, on serait tenté franchement de la prendre pour une sottise. Huit mille chevaux ! — Oui, oui ; c'est juste. Je vois où l'on veut en venir.

QUESTENBERG.

Il n'y a pas de mystère là-dessous. La prudence le conseille, la nécessité l'ordonne.

WALLENSTEIN.

Quoi ! monsieur l'ambassadeur, je ne dois pas remarquer qu'on est las de voir l'autorité et la force entre mes mains ; qu'on saisit avidement le prétexte, qu'on se sert du nom des Espagnols pour affaiblir mes troupes, pour introduire dans l'empire une nouvelle armée qui ne me soit pas soumise ! — Je suis encore trop puissant pour souffrir que l'on me mette ainsi de côté ! — Mes conditions portent que toutes les armées impériales seront sous mes ordres, dans toute l'étendue des contrées où l'on parle la langue allemande. Mon traité ne fait pas mention de troupes espagnoles et d'infans qui traversent l'Allemagne en voyageurs. — C'est donc ainsi

qu'on prend des voies détournées par l'enfreindre ; on commence par m'affaiblir ; ensuite on se passera de moi , jusqu'à ce que l'on puisse me faire mon procès. — A quoi bon ces détours , monsieur le ministre ? parlez franchement. Les conventions stipulées entre l'empereur et moi le gênent. Il souhaiterait volontiers que je donnasse ma démission. Je veux lui faire ce plaisir ; c'était , seigneur , un parti pris même avant votre arrivée. (*Il règne parmi les généraux une agitation qui va toujours en augmentant.*) Je plains les officiers qui ont commandé sous moi ; car je ne vois pas comment ils seront remboursés de leurs avances , ni comment ils recevront les récompenses qu'ils ont si bien méritées. Un nouveau général s'entoure d'hommes nouveaux , et les anciens services sont bientôt oubliés. L'armée compte beaucoup d'étrangers dans son sein ; pourvu qu'un homme eût des talens et du courage , je ne le questionnais guère sur sa généalogie ou sur son catéchisme. Désormais il en sera autrement. — Mais ce soin ne me regarde plus.

(*Il s'assied.*)

MAX.

Faut-il que les choses en soient venues à ce point ! — L'armée entière va se soulever d'une manière terrible. L'empereur est trompé ; cet ordre ne peut s'accomplir.

ISOLANI.

Cela ne saurait être , car tout serait perdu.

WALLENSTEIN.

Cela sera , mon cher Isolani. Tout ce qui nous a coûté tant de sueurs va tomber en ruines. Le général est déjà prêt ; et sans doute le premier son du tambour va rassembler une autre armée à l'empereur.

MAX, courant de l'un à l'autre d'un ton passionné, et cherchant à les adoucir.

Écoutez-moi , mon général ; messieurs , écoutez moi. — Prince , laisse-toi fléchir ; ne détermine rien , jusqu'à ce que nous ayons tenu conseil ensemble , que nous t'ayons fait des représentations. — Venez , mes amis , j'espère qu'il est encore des moyens d'accommodement.

TERSKY.

Venez , venez ; nous retrouverons les autres dans la salle prochaine.

(Ils sortent.)

BUTTLER , à Questenberg.

Si un bon conseil trouve accès auprès de vous , évitez de paraître dans ces premiers momens ; votre clef d'or empêcherait difficilement que vous ne fussiez insulté.

(On entend du tumulte en dehors.)

WALLENSTEIN.

Le conseil est sage. Octave , tu me répondras

de la sûreté de notre hôte. Portez-vous bien ,
M. de Questenberg. (*Questenberg veut parler ,
il l'interrompt.*) Rien , rien , sur cet odieux su-
jet ! — Vous avez fait votre devoir ; je sais dis-
tinguer l'homme de sa place.

(*Au moment où Questenberg se dispose à
sortir avec Octave , Goetz , Tiefenbach ,
Colalto , suivis de plusieurs autres généraux
entrent impétueusement.*)

GOETZ.

Où est-il celui qui veut nous ravir notre gé-
néral ?

TIEFENBACH.

Qu'avons-nous appris ? tu veux :....

COLALTO , en même temps à Wallenstein.

Nous voulons vivre et mourir avec toi.

WALLENSTEIN , avec dignité , en montrant Illo.

Le maréchal de camp que voici connaît ma
volonté.

(*Il sort.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILLO, TERZKY.

TERZKY.

DITES-MOI quel est votre projet. Dans quel but ce banquet où vous appelez ce soir les commandans ?

ILLO.

Ecoutez-moi avec attention. Nous avons imaginé un acte par lequel nous nous lions tous solidairement envers le duc, à la vie et à la mort ; nous verserons même pour lui la dernière goutte de notre sang, toutefois sans violer les devoirs que notre serment de fidélité nous prescrit envers l'empereur : cette exception sera formellement stipulée, afin de calmer les consciences. Voici ce qui aura lieu : cet écrit ainsi rédigé leur sera présenté avant le repas ; per-

sonne n'y fera la moindre objection. Ensuite, après le festin, lorsque le vin aura échauffé les têtes, quand les cœurs seront ouverts et les yeux fermés, arrivera un autre acte où la clause de réserve sera omise, et on signera.

TERZKY.

Comment! croyez-vous qu'ils vont se croire liés par un serment que la ruse leur aura surpris?

ILLO.

Ils n'en seront pas moins engagés. Peut-être ils réclameront contre la supercherie; mais à la cour on ajoutera plutôt foi à leur signature qu'aux sermens les plus solennels; et, si on les accuse de trahison, il faudra bien qu'ils y arrivent. Ils voudront tirer parti de la nécessité.

TERZKY.

Allons, tout cela me sourit; et, si nous réussissons, au moins il nous sera possible d'aller en avant.

ILLO.

Enfin, ce qui importe le plus n'est pas tant de l'emporter auprès des généraux, que de décider le maître. Ils sont à lui. Qu'il marche rondement et avec résolution, comme s'ils lui étaient dévoués; ils le deviendront, et il les entraînera sur ses pas.

TERZKY.

Souvent je ne puis rien démêler en lui. Il

écoute les ennemis ; il trouve bon que j'écrive à de Thourn , à Arnheim ; il se compromet devant Scsina par des paroles hardies ; pendant des heures entières il me développe ses projets : je crois alors le tenir ; soudain il se dérobe à moi , et l'on dirait qu'il n'a plus d'autre pensée que de demeurer dans l'état où nous sommes.

ILLO.

Lui , abandonner ses anciens projets ! Croyez-moi , pendant la veille , pendant le sommeil , il caresse incessamment cette idée ; chaque jour il interroge les planètes sur ses desseins.

TERZKY.

Et savez-vous que , dans la nuit prochaine , il doit s'enfermer avec le docteur dans sa tour astrologique pour y recueillir des observations ? il a dit en ma présence que c'était une nuit décisive , et qu'il devait voir dans le ciel quelque chose de grand , qu'il attendait depuis longtemps.

ILLO.

Puisse-t-il en être de même sur la terre ! Les généraux sont maintenant remplis d'enthousiasme ; ils feront tout au monde pour conserver leur chef. Voyez , l'occasion ne fut jamais plus belle. Nous allons jurer une ligue contre la cour : le prétexte en est innocent , il est vrai ; nous voulons seulement qu'il reste à notre tête. Mais , vous ne l'ignorez pas , dans la chaleur de l'exé-

cution , bientôt l'on dépasse le but. J'imagine que , si le prince les trouve dans des bonnes dispositions , prêts à des résolutions extrêmes , les affaires commenceront , la fortune l'entraînera ; il sera déjà compromis , et à Vienne on ne le lui pardonnera pas : ainsi , il sera , par la force des choses , mené de plus en plus loin. Il n'y a de difficulté pour lui que dans la décision. Que la nécessité le presse , et alors il retrouvera toutes ses forces , tout son génie.

TERZKY.

C'est là aussi ce qu'attendent les ennemis pour nous fournir une armée.

ILLO.

Venez. Il nous importe , pendant les jours qui vont suivre , de presser plus les affaires que durant des années. Et si tout réussit à souhait ici-bas , croyez-moi , alors les étoiles nous seront favorables. Réjoignons les commandans ; et battons le fer pendant qu'il est chaud.

TERZKY.

Allez-y , Illo. Moi , j'attends ici la comtesse Terzky. Soyez persuadé que nous aussi nous ne resterons pas dans l'inaction. Quand une corde se casse , il est bon d'en avoir une autre toute prête.

ILLO.

Oui , j'ai vu sur le visage de votre femme un sourire d'intelligence. Qu'y a-t-il ?

TERZKY.

C'est un secret. Allez. Elle vient.

SCÈNE II.

Le comte et la comtesse TERZKY. Elle est sortie d'un cabinet.

TERZKY.

VIENT-ELLE ? Je n'ai pu le garder plus longtemps.

LA COMTESSE.

Elle sera ici dans un moment. Envoyez-le seulement.

TERZKY.

J'ignore, il est vrai, si le prince sera satisfait de ce que nous faisons. Il n'a jamais rien fait connaître de sa pensée sur ce chapitre, vous le savez. J'ai suivi votre avis ; et vous devez savoir jusqu'où vous pouvez aller.

LA COMTESSE.

Je réponds de tout. (*A elle-même.*) Il serait inutile qu'il m'eût confié ses pouvoirs. — Oui, mon frère, sans nous parler, nous nous sommes compris. N'ai-je pas bien vu pourquoi vous avez mandé votre fille, pourquoi il a été précisément choisi pour l'escorter ? Ces prétendus engagements avec un futur époux, inconnu à tout le monde, peuvent abuser d'autres que moi ; je,

lis dans votre âme. Il ne vous sied pas d'approuver ostensiblement de telles choses. On s'en repose sur ma sagacité; soit! vous reconnaîtrez que vous ne vous êtes pas trompé dans l'idée que vous vous êtes formée de votre sœur.

UN DOMESTIQUE *entre.*

Les généraux.

(*Il sort.*)

TERZKY, *à la comtesse.*

Ayez soin d'échauffer son imagination; faites-lui entrevoir que..... Quand il sera au festin, qu'il signe sans hésiter.

LA COMTESSE.

Ne vous inquiétez que de vos convives. Envoyez-le-moi.

TERZKY.

Car tout dépend de sa signature.

LA COMTESSE.

Rejoignez vos convives.

ILLO, *revient.*

Qui vous arrête, Terzky? La salle est remplie; on n'attend plus que vous.

TERZKY.

Tout de suite, tout de suite. (*À la comtesse.*)
Et qu'il ne se fasse pas attendre trop long-temps: cela pourrait donner quelques soupçons à son père.

LA COMTESSE.

Inquiétudes inutiles.

(Terzky et Illo sortent.)

SCÈNE III.

La comtesse TERZKY, MAX PICCOLOMINI.

MAX, *regardant avec timidité.*MADAME, oserai-je ? *(Il s'avance jusqu'au milieu de la salle , et la parcourt avec une sorte de trouble.)* Elle n'est pas ici. Où est-elle ?

LA COMTESSE.

Regardez bien... Derrière ce paravent, peut-être s'y est-elle cachée.

MAX.

Ah ! voici ses gants. *(Il veut les prendre , la comtesse l'en empêche.)* Vous n'avez point de pitié, madame ; vous me refusez. Vous vous faites un jeu de me tourmenter.

LA COMTESSE.

Voilà la reconnaissance de mes soins !

MAX.

Ah ! jugez quelle doit être ma peine ! Depuis que nous sommes en ces lieux, pas une parole, pas un regard ! Je n'étais pas accoutumé à tant de rigueur.

LA COMTESSE.

Il faut bien, mon jeune chevalier, vous préparer à d'autres angoisses. Je dois compter sur votre docilité; ce n'est qu'à cette condition que je puis encore me mêler de tout ceci.

MAX.

Mais où est-elle? Pourquoi ne vient-elle pas ici?

LA COMTESSE.

Il faut que vous déposiez tous vos intérêts entre mes mains. Et qui mieux que moi pourrait vous comprendre? Aucun homme, pas même votre père, n'en doit rien savoir, absolument rien.

MAX.

Il est inutile de me le prescrire. Il n'est pas une physionomie ici dont l'expression sympathique en rien avec tout ce qui agit si puissamment sur mon cœur. Ah! madame, sont-ils tous en démente, ou moi seul? Je me trouve comme jeté au milieu d'un peuple étranger; je ne rencontre plus en moi-même aucun vestige de mes premiers ennuis, de mes premiers plaisirs. Que sont-ils devenus? Autrefois, cependant, j'étais heureux dans cette foule! Combien aujourd'hui tout m'y paraît fastidieux et vulgaire! Mes compagnons me fatiguent; mon père lui-même, je n'ai plus de paroles pour lui. Le service, les armes, me paraissent de fri-

voles minuties. C'est ce que ressentirait une âme bienheureuse, qui du séjour des éternelles félicités reviendrait à ses jeux de l'enfance, à ses travaux, à ses goûts, à ses liaisons et à toutes les misères de l'humanité.

LA COMTESSE.

Veillez cependant reporter encore un regard sur tout ce monde vulgaire; il s'y passe maintenant de graves événemens.

MAX.

Il se passe ici quelque chose autour de moi; je le vois à ce mouvement, à ce tumulte inaccoutumés. Quand tout sera prêt et décidé, je le saurai. Où pensez-vous que j'étais, madame? Ne riez point en m'écoutant. Ce bruit du camp, ce ramas importun d'hommes qui me sont connus, cette joie fastidieuse, ces frivoles propos m'accablaient, mon âme était captive; j'ai cherché le silence dont a besoin ce cœur trop plein, j'ai cherché à ma félicité une douce retraite. Ne me raillez point, comtesse, j'étais à l'église. Non loin d'ici est un cloître; je suis allé à la porte du sanctuaire. Là j'étais seul. Au-dessus de l'autel est placée l'image de la mère de Dieu, un grossier tableau. C'est le seul ami qu'aujourd'hui j'ai voulu retrouver. Combien de fois j'avais vu la Divinité dans son éclat, au milieu de l'adoration des fidèles! Cette vue ne m'avait point ému; et maintenant tout à coup j'ai compris la dévotion aussi-bien que l'amour.

LA COMTESSE.

Jouissez de votre félicité : oubliez le monde qui vous environne. Cependant l'amitié doit agir pour vous avec prudence et discrétion. Obéissez seulement lorsqu'on vous indiquera le chemin qui peut vous mener au bonheur.

MAX.

Mais qui l'arrête? Ah! temps fortuné du voyage où l'aurore nous réunissait, où la nuit seule nous séparait! le sable des horloges ne s'écoulait point, les heures ne se faisaient point entendre. Le temps était pour nous comme pour les élus du ciel, il avait suspendu sa course éternelle. Ah! celui-là n'a plus rien d'heureux à espérer, qui est forcé de se plaindre de la marche du temps. La cloche n'a point d'heures pour les cœurs qui sont heureux.

LA COMTESSE.

Depuis combien de temps avez-vous parlé de vos sentimens?

MAX.

C'est ce matin que j'ai osé faire un premier aveu.

LA COMTESSE.

Quoi, aujourd'hui, pour la première fois, durant ces vingt jours?

MAX.

C'était dans ce pavillon de chasse où vous nous avez rencontrés, entre ici et Népomuce, à la

dernière station de notre voyage. Nous étions dans l'embrasure d'une fenêtre; nos regards se portaient silencieusement sur les vastes plaines; les dragons que le duc envoyait pour nous escorter allaient arriver. Mon âme était brisée à l'aspect de cette prochaine séparation. Enfin, en tremblant, j'aventurai ces mots : « Tout « ceci me fait souvenir, madame, qu'il faut au- » jourd'hui me séparer de ma félicité : dans peu » d'instans vous serez rendue à votre père : vous » serez environnée de nouveaux amis, et moi je » ne serai plus pour vous qu'un étranger perdu » dans la foule. » — « Parlez à madame de Tersky, » me répondit-elle aussitôt. Sa voix était mal assurée; une rougeur brûlante animait ses traits enchanteurs; ses yeux, fixés sur la terre, se relevèrent lentement, et rencontrèrent les miens. Je ne me possédai plus. (*La princesse paraît à une porte et s'arrête. La comtesse l'aperçoit, mais non pas Piccolomini*). Je la serrai dans mes bras avec audace, et ma bouche pressa la sienne. Un bruit se fit entendre dans la salle voisine; c'était vous. Vous n'ignorez plus maintenant ce qui est arrivé.

LA COMTESSE, après quelque silence, et jetant un coup d'œil d'intelligence sur Thécla.

Et avez-vous donc tant de timidité, ou si peu de curiosité que vous ne m'interrogiez pas, moi aussi, sur mon secret?

MAX.

Votre secret !

LA COMTESSE.

Et oui ; je suis arrivée dans la chambre au moment où vous en sortiez , j'y ai rencontré ma nièce ; est-ce que, dans ce premier instant, son cœur étonné,...

MAX , *précipitamment.*

Hé bien !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS ; THÉCLA, qui s'est avancée avec rapidité.

THÉCLA.

Ne vous donnez pas ce soin, ma tante ; il l'apprendra mieux encore de moi-même.

MAX , *se recule.*

C'est vous, madame ! Que m'avez-vous fait dire, madame de Terzky ?

THÉCLA , *à la comtesse.*

Est-il depuis long-temps ici ?

LA COMTESSE.

Oui, il n'a que peu d'instans à y rester. Pourquoi avez-vous tardé si long-temps ?

THÉCLA.

Ma mère répandait encore des pleurs ; elle

souffrait devant moi ; malgré cela je sens que je suis heureuse.

MAX, les yeux fixés sur elle.

Maintenant votre aspect me rend toute mon énergie ; ce n'était pas cela ce matin : l'éclat des pierreries dont vous étiez parée m'empêchait de contempler ma bien-aimée.

THÉCLA.

Ainsi c'était des yeux que vous me regardiez, et non pas du cœur.

MAX.

Ah ! ce matin, quand vous m'êtes apparue au sein de votre famille ; dans les bras d'un père, je me voyais étranger au milieu de ce cercle. Combien j'étais oppressé de vous voir lui prodiguer vos caresses, de vous entendre lui donner le nom de père ! Son œil soucieux vous contraignait à renfermer en vous-même l'expression si vive de votre tendresse. Tous ces diamans, cette brillante couronne d'étoiles qui surmontait votre front me jetaient dans la terreur. Ah ! pourquoi, en vous retrouvant, votre père paraissait-il vouloir vous placer dans un cercle qu'on ne pouvait franchir ? pourquoi orner comme une victime une créature qui semblait descendre des cieux ? pourquoi surcharger un noble cœur de l'odieux poids de votre rang ? L'amour ne craignait pas de s'approcher de l'amour ; mais un roi seul eût osé s'approcher de vous dans tout cet éclat.

THÉCLA.

Oublions ce travestissement ; reconnaissez combien il me tardait de rejeter un tel fardeau. (*A la comtesse.*) Il paraît triste : pourquoi cela , ma bonne tante , pourquoi l'avez-vous troublé ? il n'était point ainsi pendant le voyage ; il était calme , heureux , une douce satisfaction se peignait sur son visage. C'est ainsi que je prétends qu'il soit toujours , jamais autrement.

MAX.

Vous voilà dans les bras d'un père , au sein d'un monde nouveau , qui s'empresse autour de vous , et vos yeux seront éblouis , seulement par ce spectacle si nouveau pour vous.

THÉCLA.

Oui , dans ces lieux , tout ce que je vois m'enchanté , et , je l'avoue , j'aime à voir ce théâtre animé et belliqueux que souvent mon imagination se retraçait avec délice ; je vois maintenant en réalité et en action , ce que jusqu'ici je n'avais aperçu que dans de brillans rêves.

MAX.

Et moi , au contraire , je vois disparaître , comme un songe , une félicité qui était réelle. De cette région sublime et éthérée où j'ai plané pendant ces derniers jours , je suis descendu sur la terre ; et ce passage , qui me rend à mon existence première , m'a rejeté hors du ciel.

THÉCLA.

La vie apparaît plus heureuse quand on recèle dans son cœur un trésor assuré ; après avoir promené les regards autour de soi , on retrouve avec une félicité plus pure le bien précieux qui nous appartient. (*Elle s'arrête, puis continue avec tristesse.*) Que j'ai vu de choses nouvelles et extraordinaires en peu d'instans ! et cependant tout cela n'approche pas encore des prodiges que contient ce mystérieux château.

LA COMTESSE, *réfléchissant.*

Qu'est-ce donc ? Les plus secrets détours de cette maison me sont cependant bien connus.

THÉCLA, *avec un sourire.*

Ici nous n'avons rien à redouter des esprits ; j'ai vu deux vieillards qui faisaient la garde devant la porte.

LA COMTESSE, *en riant.*

Ah ! oui , la tour de l'astrologie. Et comment ce sanctuaire , dont l'abord était interdit autre fois si sévèrement , s'est-il sitôt ouvert devant vous dès votre arrivée ?

THÉCLA.

Un petit vieillard , aux cheveux blanchis , dont les traits peignaient la bonté , et qui de suite m'a témoigné de l'amitié , m'a ouvert la porte.

MAX.

C'est l'astrologue du duc Séni.

THÉCLA.

Il m'a pressé de questions ; il a voulu savoir l'époque de ma naissance , le jour , l'heure ; si c'était de jour ou de nuit.

LA COMTESSE.

C'est qu'il voulait tirer votre horoscope.

THÉCLA.

Il a aussi regardé dans ma main , et il secouait la tête d'un air significatif ; on eut dit que les lignes ne lui annonçaient rien de bon.

LA COMTESSE.

Comment étiez-vous arrivée dans cette salle ?
Je ne l'ai jamais vue qu'en passant.

THÉCLA.

J'ai d'abord éprouvé de l'étonnement et de la crainte en me trouvant , pour y parvenir , privée tout à coup de la lumière du jour. D'épaisses ténèbres qu'éclairaient à peine quelques lueurs faibles et fugitives m'environnaient. En cercle autour de moi étaient rangées six ou sept grandes figures de rois , le sceptre en main ; une étoile brillait au-dessus de la tête de chacun d'eux ; et toute la clarté répandue dans la tour paraissait descendre de ces seules étoiles. Ce sont les planètes , m'a dit mon guide ; et comme elles président au destin , on les représente comme des rois. Le dernier , ce vieillard triste et sombre dont l'étoile est d'un jaune obscur , c'est Saturne.

Celui dont la clarté est rougeâtre, et que vous voyez au-dessus de lui paré de ses armes, c'est Mars : et tous deux ne sont pas favorables aux hommes. Ici près est une femme, elle est belle ; une étoile brille d'un doux éclat au-dessus de sa tête : c'est Vénus, l'astre des plaisirs. A gauche est placé Mercure aux ailes légères ; au milieu brille d'un éclat argenté une figure au front calme, au royal maintien ; c'est Jupiter, le père des astres ; et le soleil et la lune se tiennent à ses côtés.

MAX.

Ah ! je ne condamne pas cette croyance aux étoiles et à l'influence des esprits. Ce n'est pas seulement par vanité que l'homme remplit l'espace de puissances mystérieuses, d'esprits inconnus ; la nature vulgaire est aussi trop rétrécie pour un cœur qui aime ; et les fables dont on amusa mon enfance ont un sens plus profond que les tristes réalités de la vie. Le monde et ses merveilles, voilà ce qui répond au besoin de mon cœur ; il m'offre les espaces éternels, il étend de toutes parts mille branches sur lesquelles se joue mon esprit enivré. Le merveilleux est la seule patrie de l'amour ; il lui faut des fées et des talismans ; il donne sa croyance aux divinités, parce que lui-même est divin. Mes dieux de l'antique fable ne sont plus, leur cortège brillant s'est évanoui ; cependant ils revivent dans le langage du cœur. Ces noms an-

tiques sont, comme jadis, à l'usage des hommes. Ces divinités, qui autrefois apparaissaient au sein de la vie humaine, reléguées désormais dans le ciel avec les étoiles, ont encore des adorateurs qui leur rendent hommage, et de nos jours encore Jupiter préside à la puissance, et Vénus à la beauté.

THÉCLA.

S'il en est ainsi de l'astrologie, je veux me pénétrer de cette douce croyance. C'est une pensée sublime et heureuse que de croire que dans l'immensité de l'espace, parmi les brillantes étoiles, les liens d'amour qui devaient nous unir étaient déjà tissés quand pour la première fois nous avons vu la lumière.

LA CONTESSÉ.

Ces nœuds, que le ciel a formés d'avance, ne sont pas toujours tissés de fleurs; il s'y rencontre aussi des épines: souhaitez qu'il n'y en ait pas pour vous. Ce que Vénus, l'astre du bonheur, a produit, peut être tout à coup anéanti par Mars et sa terrible influence.

MAX.

Son affreux règne est à sa fin. Que le zèle et la pitié du prince soient récompensés! Il unira l'olivier au laurier; il rendra la paix et le bonheur au monde. Son grand cœur n'a plus de souhaits à former, il en a fait assez pour la gloire; désormais il peut vivre pour lui et pour

sa famille; il rentrera au milieu de ses possessions. Gitschin est une brillante résidence; Reichenberg et le château de Friedland sont magnifiques aussi. Ses parcs et ses forêts s'étendent jusqu'au pied des monts Sudètes. Là il peut vivre en liberté au sein des honneurs; il peut, avec une munificence digne de lui, protéger royalement tous les arts, et encourager tout ce qui mérite l'attention d'un noble seigneur. Il peut construire, planter, lire dans les astres. Et, s'il ne pouvait maîtriser sa dévorante activité, ne peut-il pas lutter avec les élémens, détourner le cours des fleuves, aplanir les rochers, et ouvrir au commerce des routes commodes? Dans les longues veillées d'hiver, nous raconterons nos aventures de guerre.

LA COMTESSE.

Ecoutez cependant mon conseil, ne vous hâtez pas tant de déposer l'épée. Une épouse comme Thécia mérite bien qu'on l'obtienne à la pointe du glaive.

MAX.

Et quoi! serait-ce par les armes que je dois l'obtenir?

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il? N'entendez-vous rien? Je crois entendre du tumulte et de violens débats dans la salle du festin.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

THÉCLA et MAX PICCOLOMINI.

THÉCLA, *aussitôt que la comtesse s'est éloignée, dit précipitamment et à voix basse à Piccolomini.*

N'AYEZ pas de confiance en eux, ils ne sont pas sincères.

MAX.

Cela serait possible!

THÉCLA.

N'ayez de confiance qu'en moi. Ils ont un but, je les ai devinés de suite.

MAX.

Un but ! et lequel ? Et c'est pour y parvenir qu'ils auraient flatté nos espérances ?

THÉCLA.

Je l'ignore ; mais, croyez-moi. Ce n'est pas à notre félicité, ni à notre union qu'ils s'intéressent.

MAX.

Aussi pourquoi cette madame de Terzky ? N'avons-nous pas ta mère ? Elle est bonne, elle mérite de notre part une confiance filiale.

THÉCLA.

Qui, elle t'aime, elle t'estime au-dessus de

tous ; mais elle n'eut jamais osé dérober ce mystère aux yeux de mon père ; pour sa tranquillité il faut qu'il l'ignore.

MAX.

Mais, pourquoi du mystère ? Sais-tu ce que je vais faire ? Je vais me jeter aux pieds de ton père ; il prononcera sur mon bonheur ; il est loyal , incapable de feindre ; il déteste les routes qui ne sont pas droites.

THÉCLA.

C'est toi qui es noble et bon.

MAX.

Tu le connais depuis un jour seulement ; moi, j'ai déjà passé dix années à ses côtés. Serait-ce donc la première fois qu'il eût agi contre toute opinion, contre toute espérance ? Il est dans sa nature d'apparaître soudain comme une divinité ; toujours il provoque une surprise, un ravissement imprévu. Qui sait si dans cet instant même il n'attend pas mon aveu et le tien pour cimenter notre union ? Tu gardes le silence ? Tu fixes sur moi le regard de l'incertitude ? Qu'as-tu contre ton père ?

THÉCLA.

Moi, rien ; seulement je pense qu'il a trop à faire pour conserver le temps et le loisir de s'occuper de notre bonheur. (*Elle lui tend la main, et le regarde avec amour.*) Imite-moi ; ne vous

fions pas trop aux hommes. Ayons de la gratitude envers Terzky et la comtesse, pour chaque service qu'ils nous rendront ; mais ne mettons notre confiance en eux qu'autant qu'ils la méritent : pour le surplus rapportons-nous-en à notre cœur.

MAX.

Ne connaissons-nous donc jamais le bonheur ?

THÉCLA.

Et ne connaissons-nous donc pas le bonheur ? N'es-tu pas à moi ? ne suis-je pas à toi ? Ton âme est remplie d'une noble énergie, et l'amour me la donne aussi. Je devrais te parler moins sincèrement, mon cœur devrait se dérober à toi davantage, telle est la loi de l'usage. Mais où rencontrerais-tu la vérité en ces lieux, si tu ne l'apprenais pas de ma bouche ? Nous nous sommes rencontrés, tenons-nous désormais unis fermement et pour toujours. Crois-moi, c'est beaucoup plus qu'ils n'en désirent pour nous. Ensevelissons donc notre félicité au fond de notre âme comme un larcin pieux. Ce présent du ciel nous a été dévolu ; rendons-lui grâce de son bienfait, et peut-être en notre faveur il fera quelque prodige.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, la comtesse TERZKY.

LA COMTESSE *précipitamment.*

Mons mari m'envoie ici. Voici l'instant décisif. Il faut qu'il paraisse au festin. (Ils n'ont point entendu ce qu'elle a dit, elle s'avance entre eux.) Séparez-vous.

THÉCLA.

Non, pas encore : il n'y a qu'un moment qu'il est ici.

LA COMTESSE.

Le temps s'écoule pour vous avec rapidité, ma nièce.

MAX.

Il n'y a rien d'urgent, madame.

LA COMTESSE.

Partez, partez, on s'inquiète de votre absence; votre père vous a déjà fait appeler deux fois.

THÉCLA.

Eh bien, son père.

LA COMTESSE.

Vous comprenez, ma nièce.

THÉCLA.

Faut-il donc qu'il soit toujours auprès de ses

compagnons ? ce n'est pas là sa place. Ce sont des hommes de gravité et d'expérience, il est trop jeune pour rester au milieu d'eux ; cela ne sied pas.

LA COMTESSE.

Comment, voudriez-vous qu'il restât ici ?

THÉCLA, *avec vivacité.*

Oui, vous l'avez dit, c'est là ce que je pense. Je veux qu'il reste ici, qu'il laisse les généraux et leurs discours.

LA COMTESSE.

Êtes-vous donc en démence, ma nièce ? Comte, vous connaissez les conséquences.

MAX.

J'obéis, madame, adieu. (*Thécla se détourne de lui.*) Que dites-vous ?

THÉCLA, *sans le regarder.*

Rien ; vous le voyez.

MAX.

Puis-je, si vous êtes offensée...

(*Il s'approche d'elle. Leurs yeux se rencontrent. Elle garde un instant de silence, puis se précipite dans ses bras ; il la presse sur son cœur.*)

LA COMTESSE.

Partez ; si quelqu'un paraissait ! J'entends du bruit, des voix étrangères s'approchent.

(*Max s'arrache des bras de Thécla, et sort ;*

la comtesse le conduit. Thécia le suit d'abord des yeux ; elle se promène avec anxiété dans la salle, puis s'arrête égarée dans ses réflexions. Une guitare est sur la table ; elle la saisit , prélude avec mélancolie et chante.)

SCÈNE VII.

THÉCLA joue de la guitare et chante.

« Les forêts sont en proie aux vents ,
 » Et leur voix chasse les nuages ;
 » Les flots et leurs mugissemens
 » Se brisent contre les rivages ;
 » La nuit vient et le jour a fui ;
 » Quand regret d'amour la tourmente ,
 » La jeune fille à son ami
 » Consacre ses larmes , et chante.

» Le plaisir n'est plus pour mon cœur ;
 » Je reste seule sur la terre ;
 » Quand l'avenir est sans bonheur ,
 » Le monde peut-il encore plaire ?
 » Rappelle à toi , Dieu de bonté ;
 » Rappelle ta fille chérie ;
 » J'ai goûté la félicité ;
 » Je fus aimée ; adieu la vie !

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE revient, THÉCLA.

LA COMTESSE.

En quoi ! ma nièce , puis-je en croire mes yeux ? vous vous livrez à lui ! vous vous jetez à sa tête ! Vous devriez cependant , je crois , vous respecter plus vous-même.

THÉCLA se lève.

Que prétendez-vous dire , ma tante ?

LA COMTESSE.

Oui , vous devez vous rappeler qui vous êtes et qui il est. Vous l'avez tout-à-fait oublié , à ce qu'il me paraît.

THÉCLA.

Comment ?

LA COMTESSE.

Vous êtes la fille du prince de Friedland ?

THÉCLA.

Eh bien , qu'en concluez-vous ?

LA COMTESSE.

Ce que j'en conclus ? Pourquoi le demander ?

THÉCLA.

Le rang auquel nous sommes parvenus , sa naissance l'y élève. Il est d'une antique famille de Lombardie ; sa mère était une princesse.

LA COMTESSE.

Êtes-vous en démence ? Il serait bien, à votre avis, de l'implorer avec humilité pour qu'il concédât sa main à la plus riche héritière de l'Europe, et qu'il assurât ainsi son bonheur.

THÉCLA.

Cela serait inutile.

LA COMTESSE.

En effet, on pourrait se compromettre par un refus.

THÉCLA.

Son père le chérit ; le comte Octave ne s'y opposerait pas assurément.

LA COMTESSE.

Son père ! son père ! Et le vôtre, ma nièce ?

THÉCLA.

Eh bien ! Il me paraît que vous redoutez son père, puisque vous vous couvrez d'un voile mystérieux devant lui, devant son père.

LA COMTESSE *la regarde d'un œil scrutateur.*

Vous ne parlez point avec franchise, ma nièce.

THÉCLA.

Soyez sensible, ma tante ; soyez bonne.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez déjà au comble de vos vœux ; ne comptez pas tant sur le succès.

THÉCLA.

Soyez bonne.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas encore au but.

THÉCLA.

Je ne l'ignore pas.

LA COMTESSE.

Croyez-vous qu'il ait traversé une si noble carrière au milieu des fatigues de la guerre ; qu'il ait répudié les douceurs du repos ; qu'il ait banni le sommeil de sa couche ; qu'il ait chargé son auguste tête de soins et d'ennuis, et cela pour assurer le bonheur de deux amans ? Pensez-vous qu'il vous ait fait sortir du couvent pour presser une entrevue triomphale avec l'homme qui a séduit vos yeux ? Il n'eût pas fallu tant d'efforts pour parvenir à un tel résultat. Il n'a pas semé, pour que vous veniez, d'une main enfantine, cueillir des fleurs, et orner votre sein d'une parure frivole.

THÉCLA.

Bien qu'il n'ait pas semé pour moi, pourquoi ne recueillerais-je pas avec liberté les nobles fruits de ses travaux ? Et si le sort indulgent et propice consentait à ce que tant d'exploits prodigieux et terribles assurassent la félicité de mon avenir... !

LA COMTESSE.

Tu raisonnes comme une jeune fille que

l'amour a surprise. Promène les yeux sur ce qui t'environne ; sur les lieux que tu habites ; tu n'es point ici dans le sanctuaire des plaisirs. Dis-moi, les murs sont-ils parés pour les cérémonies de l'hymen ? les convives sont-ils couronnés de fleurs ? Rien ne brille ici que les armes. Crois-tu que l'on ait réuni ces milliers d'hommes pour servir de cortège à ta noce ? Contemple le front soucieux de ton père, les yeux de ta mère baignés de pleurs ; le destin de notre maison est en ce jour dans la balance. Loin de toi les pensées enfantines d'une jeune fille, oublie tous ces humbles souhaits ; prouve que tu te reconnais la fille du grand homme. La femme ne s'appartient pas à elle-même, elle appartient pour toujours à la destinée d'autrui ; elle a d'autant plus de prix, qu'elle sait mieux s'associer de choix et de cœur à cet intérêt étranger, pour le servir et le soigner avec zèle et tendresse.

THÉCLA.

Voilà ce qu'on me disait dans mon couvent. Je ne nourrissais aucun désir, je ne voyais en moi que sa fille. Ce renom du grand homme, le bruit de sa gloire me subjuguèrent aussi ; je n'envisageais d'autre gloire que celle de lui appartenir, et de lui consacrer mon existence quoiqu'il pût en advenir.

LA COMTESSE.

C'est là ta destinée ; remplis-la sans hésita-

tion ; ta mère et moi nous te donnerons l'exemple.

THÉCLA.

Le destin me l'a présenté, celui auquel je dois me consacrer, et je m'attache à lui avec joie.

LA COMTESSE.

Ton cœur te l'a présenté, ma chère enfant ; mais non pas le destin.

THÉCLA.

La voix du cœur est aussi la voix du destin. Je lui appartiens ; c'est lui seul qui m'a donné cette existence nouvelle ; il a des droits sur celle qu'il a créée. Qu'étais-je avant que son noble cœur m'eût donné une âme ? dois-je donc m'apprécier moins qu'il ne m'apprécie ? Non, celle qui possède un trésor inestimable doit avoir aussi quelque prix. Je sens que mon bonheur me donne une énergie qui m'était inconnue. La vie devient sérieuse pour les âmes sérieuses ; je m'appartiens à moi-même, je ne l'ignore pas. J'ai reconnu en mon sein une volonté forte et indomptable ; et tout en moi tient à cet intérêt suprême.

LA COMTESSE.

Saurais-tu fermer l'oreille à la voix de ton père, s'il avait autrement décidé de ton avenir ? Choisis-tu qu'il puisse céder à tes vœux ? Te rappelles-tu, jeune fille, que son nom est Friedland ?

THÉCLA.

Tel est aussi mon nom , et ne doit-il pas rencontrer en moi une fille digne de lui ?

LA COMTESSE.

Quoi ! un souverain , son empereur , ne le subjugué pas ; et toi , sa fille , tu engagerais une lutte avec lui ?

THÉCLA.

Ce que personne n'ose , sa fille peut l'oser.

LA COMTESSE.

Certes , il ne s'attend pas à un tel incident. Eh quoi ! il aurait dompté tous les obstacles , et il devrait entrer dans une lice nouvelle contre les vœux de sa fille ! Jeune fille , jeune fille , tu n'as encore vu que le sourire de ton père ; tu n'as pas encore vu ses yeux brillants de colère. Ta faible voix pourra-t-elle bien à ce spectacle aventurer un refus ? Tandis que tu es seule , tu peux au fond de ton âme rêver une énergique résistance , préluder à d'éloquentes paroles , et armer la colombe d'un cœur de lion. Essaie toutefois , quand son œil se fixera sur toi , essaie de dire : Non ; tu seras devant lui telle que la tendre fleur devant le rayon brûlant du soleil. Je ne veux pas t'épouvanter , ma chère fille ; j'aime à croire que nous n'arriverons pas à de telles extrémités. J'ignore ce qu'il décidera de ton sort. Peut-être ses projets sont-ils conformes à tes vœux ! Cependant , sa volonté ne sera pas

que sa fille, illustrée par une destinée aussi éclatante; s'abandonne telle qu'une amante en délire, et se jette devant un homme qui doit, si un tel prix lui est réservé, s'en rendre digne par sa tendresse et son dévouement.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

THÉCLA seule.

Je te rends grâce de tes conseils; ils confirment mes doutes sinistres. Est-il donc vrai que nous n'ayons point d'ami? que nous ne puissions trouver en ces lieux un cœur loyal? Nous n'avons rien que nous-mêmes; et de terribles épreuves nous attendent. Toi, Amour, céleste Amour, donne-nous des forces. Ah! elle dit la vérité; les astres ne se montrent pas propices à l'union de nos cœurs; l'espérance ne réside point ici; le lugubre tumulte de la guerre s'y fait seul entendre, et l'Amour lui-même, comme s'il était couvert d'acier, semble avoir à livrer un combat à mort. Un génie malfaisant plane sur notre famille, et le destin nous entraîne précipitamment au terme fatal. Il m'a fait sortir de ma douce retraite; il a séduit mon âme par une ravissante illusion; il m'a attirée par de célestes prestiges; et plus je me suis approchée, plus,



je les ai vus vaciller devant mes pas. Une puissance surnaturelle me pousse dans le précipice, et je ne puis m'arrêter. (*On entend dans le lointain la musique du festin.*) Ah ! quand une maison est dévouée au feu, le ciel amoncelle ses nuages au-dessus d'elle, la foudre s'élançe du firmament, les flammes s'échappent de la terre entr'ouverte, et les divinités mêmes du plaisir, dans leur aveugle transport, secouent les flammes de l'incendie.

(*Elle sort.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une grande salle pompeusement illuminée. Au milieu, dans le fond, une table richement ornée, autour de laquelle sont placés huit généraux, et parmi eux Octave Piccolomini, Terzky et Maradas. A droite et à gauche, et plus en arrière, sont deux tables : six convives sont assis à chacune. En avant est le buffet; le devant de la scène est vide; les pages et les domestiques sont occupés à servir. Les musiciens du régiment de Terzky sont sur le théâtre autour des tables. Ils s'éloignent; cependant Max Piccolomini paraît; Terzky tenant un papier, Isolani, une coupe à la main, viennent au-devant de lui.

ISOLANI.

EH! notre cher camarade, où donc étiez-vous caché? Vite, prenez place. Terzky a prodigué le plus vieux et le meilleur vin. C'est aujourd'hui

tout comme le jour d'Heidelberg. Vous avez déjà manqué le meilleur. Ils se sont distribués à table les principautés d' Eggenberg, de Slawata, de Lichtenstein ; on a adjugé les biens de Sternberg ; les plus riches fiefs de la Bohême sont donnés. Mais, hâtez-vous ; vous aurez aussi votre part. Allons, vite, asseyez-vous.

COSALTO et GÖTZ crient à la seconde table.

Comte Piccolomini !

TEREKY.

Il vous reviendra dans l'instant. Lis cette formule de serment ; vois si nous l'avons rédigée d'une manière qui te plaise. Tous l'ont lue l'un après l'autre, et chacun apposera sa signature au bas.

MAX lit.

« *Ingratis servire nefas.* »

ISOLANI.

C'est comme du latin. Camarade, comment dites-vous cela en allemand ?

TEREKY.

« Un honnête homme ne doit pas servir les » ingrats. »

MAX.

« Notre très-puissant général, le sérénissime » prince de Friedland, nous ayant informé que » des dégoûts cruels et fréquens le forçaient à » souhaiter de renoncer au service de l'empe-

» reur ; mais s'étant enfin laissé émouvoir par
 » nos instances unanimes, et ayant consenti à
 » rester à l'armée, et à ne pas s'éloigner de nous
 » sans notre aveu, nous nous engageons de
 » notre côté tous solidairement, et chacun en
 » particulier, par un serment solennel, à lui
 » demeurer obéissans et fidèles, à ne l'aban-
 » donner jamais, à lui consacrer tout ce qui
 » est à nous, et jusqu'à la dernière goutte de
 » notre sang, dans tout ce qui n'est pas con-
 » traire au serment qui nous lie à l'empereur.
 » (*Isolani répète ces dernières paroles.*) Et
 » aussi, si l'un ou l'autre de nous, violant cette
 » promesse, venait à s'isoler de la cause géné-
 » rale, nous nous engageons à le déclarer traître
 » et à le poursuivre soit dans sa personne, soit
 » dans ses biens ; en foi de quoi nous avons
 » apposé notre signature au présent écrit. »

TERZKY.

Veux-tu signer ce papier ?

ISOLANI.

Et pourquoi ne signerait-il pas ? Tout officier
 qui a de l'honneur, peut... doit... De l'encre
 et une plume.

TERZKY.

C'est bien ; après le repas.

ISOLANI, entraînant Max.

Venez, venez.

(*Tous deux s'en vont à la table.*)

SCÈNE II.

TERZKY, NEUMANN.

TERZKY fait signe à Neumann qui est auprès du buffet, et l'entraîne sur le devant du théâtre.

M'APPORTES-TU ce papier, Neumann ? donne. Est-il arrangé de manière à ce qu'on puisse aisément le substituer ?

NEUMANN.

Il est copié ligne pour ligne. On n'y a rien omis, si ce n'est le passage sur le serment, ainsi que votre excellence l'a prescrit.

TERZKY.

C'est bien ; laisse-le ici ; et celui-là, vite au feu ! Il a maintenant rempli son objet.

(Neumann laisse la copie sur la table, et revient vers le buffet.)

SCÈNE III.

ILLO a quitté la seconde table ; TERZKY.

ILLO.

Comment mènes-tu les affaires avec Piccolomini ?

TERZKY.

Bien, je crois ; il n'a fait aucune observation.

ILLO.

Il est le seul auquel je n'ai pas de confiance ,
lui et son père ; surveillons-les tous les deux.

TERZKY.

Comment cela va-t-il à votre table ? J'espère
que vous avez échauffé la tête de vos convives.

ILLO.

Ils sont tout cœur. Je crois qu'ils sont à nous.
La question n'est déjà plus de savoir si par hon-
neur l'on resté infidèle au duc : pourvu qu'il y
ait de l'union , dit Montécuculi , nous saurons
bien mettre à la raison l'empereur au milieu de
sa ville de Vienne. Soyez sûr , s'il n'y avait eu
ce Piccolomini , il eût été inutile d'employer ce
stratagème.

TERZKY.

Que veut Buttler ? Taisons-nous.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BUTTLER.

BUTTLER , *quittant la seconde table.*

Ne vous dérangez pas , feld-maréchal , je vous
ai compris ; heureuse chance à vos projets : et
quant à ce qui me concerne (*avec mystère*) , je
suis des vôtres.

ILLO , *vivement.*

Pouvons-nous y compter ?

BUTTLER.

~~Avec comme sans la clause ; que m'importe à moi, vous me comprenez. Le prince, en toute circonstance, peut s'en rapporter à moi ; dites-le lui. Je suis officier de l'empereur aussi longtemps qu'il sera général de l'empereur ; et je suis serviteur de Friedland, dès qu'il lui conviendra de ne plus reconnaître de maître.~~

TERZKY.

Vous feriez ainsi un troc excellent. Ce ne serait plus un maître avare, un Ferdinand que vous serviriez.

BUTTLER, *avec gravité.*

Ce n'est pas la foi d'un mercenaire que je vous présente, comte Terzky ; il y a six mois que rien n'eût arraché de moi ce que j'apporte aujourd'hui de plein gré. Je me livre au duc, moi et tout mon régiment ; et l'exemple que je donne aura, je crois, quelque influence.

ILLO.

Qui peut ignorer que le colonel Buttler a toujours été l'exemple de toute l'armée ?

BUTTLER.

Lepensez-vous ainsi, feld-maréchal ? Eh bien, je ne me repens pas d'une fidélité que j'ai observée pendant quarante années ; j'échange volontiers une réputation pure conservée jusqu'à soixante ans, pour une pleine vengeance. Mes

paroles ne doivent pas vous blesser, messieurs ; quel que soit le motif qui m'entraîne vers vous, cela vous importe peu ; vous n'espérez pas vous-même, j'ose m'en flatter, que vos desseins me détourneraient du droit chemin, et que la légèreté, un soudain ressentiment, ou tout autre frivole prétexte décideraient un vieillard à oublier l'honneur qui lui fut cher pendant si long-temps. Venez, ma résolution n'en est pas moins irrévocable, pour avoir été prise d'après un motif sur lequel je ne me fais pas illusion.

ILLO.

Expliquez-nous avec sincérité pour qui nous devons vous tenir.

BUTLER.

Pour un ami ! donnez-moi la main. Moi ; et tout ce qui est à moi ; je vous appartient. Les hommes sont nécessaires au prince et aussi l'argent. Tout ce que je possède est à sa disposition, je le lui prête ; s'il me survit, il sera mon héritier ; depuis long-temps cela est stipulé dans mon testament. Je suis seul ici-bas ; je suis étranger à ce sentiment qui lie l'homme à une épouse chérie, à des enfans aimés ; mon nom s'éteint avec moi. C'est là le terme de mon existence.

ILLO.

Votre argent est inutile ; un cœur comme le vôtre vaut des millions de tonnes d'or.

BUTTLER.

J'arrivai autrefois d'Irlande à Prague ; comme jeune valet d'année, avec un maître que j'enterrai. De l'humble service de l'écurie je suis parvenu, par les chances de la guerre, jusqu'à ce rang, jusqu'à cette hauteur où je suis, jouet de la capricieuse fortune. Wallenstein est aussi l'enfant du destin ; et j'aime une route qui ressemble à celle dans laquelle j'ai marché.

ELLO.

Toutes les âmes fortes sont de la même famille.

BUTTLER.

L'époque où nous sommes est solennelle ; elle favorise les hommes qui ont de la vaillance et de l'audace. Les villes et les châteaux passent de main en main comme la plus chétive monnaie ; ils sont au premier occupant. Les héritiers des antiques maisons sont déshérités ; à leur place on voit de nouveaux noms, des écussons nouveaux ; un peuple du nord prétend devenir par la force citoyen de la terre allemande. Le prince de Weimar espère, par le droit de conquête, s'assurer une puissante principauté sur le Mein. Il n'eût fallu à Mansfeld, à Halberstadt, qu'une plus longue vie pour se créer par le glaive et l'audace une seigneurie indépendante. Lequel d'entre eux peut se comparer à notre Friedland ? Il n'est rien de si élevé où le brave ne puisse placer l'échelle pour arriver.

TERZKY.

C'est là le langage d'un homme.

BUTTLER.

Assurez-vous des Espagnols et des Italiens. Moi, je vous réponds de Lessley l'Écossais. Rejoignons nos camarades, allons.

TERZKY.

Où est le sommelier ? Allons, distribue tout ce que tu as ! les meilleurs vins ! l'occasion est heureuse. Nos affaires sont en bon train.

(Chacun retourne à sa table.)

SCÈNE V.

LE SOMMELIER et NEUMANN viennent sur l'avant-scène ; des serviteurs vont et viennent.

LE SOMMELIER.

Le meilleur vin ! Ah ! si mon ancienne maîtresse, sa respectable mère, était témoin d'un tel scandale, elle aimerait mieux rentrer dans son tombeau. Oui, oui, monsieur l'officier, cela empire tous les jours dans cette auguste maison. Il n'y a ni limite, ni mesure, et cette illustre alliance avec ce duc ne nous rapporte rien de bon.

NEUMANN.

Dieu vous bénisse ! C'est aujourd'hui que nous prétendons à des temps plus heureux.

LE SOMMELIER.

Le pensez-vous ? Il y a beaucoup à dire à ce sujet.

UN DOMESTIQUE *vient*.

Du vin de Bourgogne pour la quatrième table.

LE SOMMELIER.

C'est la soixante et dixième bouteille, M. le lieutenant.

LE DOMESTIQUE.

C'est pour ce seigneur allemand, Tiefenbach, qui est assis là-bas.

(Il s'en va.)

LE SOMMELIER.

Ils veulent prendre un essor trop rapide ; ils prétendent rivaliser en magnificence avec les rois et les électeurs. Ce que le prince a fait, le comte veut le faire, et mon cher maître ne veut pas être en reste. *(Aux domestiques.)* Eh bien, pourquoi m'écoutez-vous là ? Allons, du mouvement. Veillez au service de la table, aux bouteilles ; tenez, le comte Palfy a son verre vide devant lui.

UN SECOND DOMESTIQUE *vient*.

Sommelier, on demande le grand gobelet, celui qui est d'or, aux armes de Bohême : le maître a dit que vous saviez bien lequel.

LE SOMMELIER.

Celui qui fut fait par maître Guillaume pour

le couronnement du roi Frédéric ; le plus riche morceau du butin de Prague ?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Oui, celui-là ; on veut boire dedans à la ronde.

LE SOMMELIER *secouant la tête, tandis qu'il prend le gobelet et l'essuie.*

Tout ceci retournera à Vienne.

NEUMANN.

Faites-le-moi voir ; combien ce vase est magnifique ! Il est d'or massif ; le travail en est admirable ; l'art y a figuré de fort belles choses. Permettez-moi un peu d'examiner ce premier écusson. Voici une fière amazone sur un cheval, qui foule aux pieds une mitre et une crosse épiscopales. Elle porte un chapeau sur une lance, et aussi un étendard sur lequel un calice est représenté. Pouvez-vous me dire ce que veut dire tout ceci ?

LE SOMMELIER.

Cette femme que vous voyez à cheval est l'emblème de la libre élection du royaume de Bohême ; elle est figurée par le chapeau et le cheval indompté qu'elle monte. Le chapeau est le signe de la liberté ; car tout homme qui n'a pas le droit de se couvrir devant les empereurs et les rois n'est point libre.

NEUMANN.

Mais quel est ce calice représenté sur l'étendard ?

LE SOMMELIER.

Le calice, c'est la liberté de l'église de Bohême, telle que nos pères en ont joui. Ils avaient, pendant la guerre des husites, conquis sur les papistes le noble privilège de se servir du calice pour la communion; rien, aux yeux des utraquistes, n'avait plus de prix que le calice : c'était le trésor que la Bohême avait gagné en versant, dans mille combats, son sang le plus pur.

NEUMANN.

Que veut dire ce papier à demi déroulé ?

LE SOMMELIER.

C'est la lettre de majesté de la Bohême que nous avons contraint l'empereur Rodolphe à nous donner, cette précieuse et inappréciable charte qui garantissait à la nouvelle croyance, comme à l'ancienne, le privilège de sonner les cloches et de chanter en public. Depuis que l'archiduc de Gratz nous gouverne, nous avons perdu tout cela. Après la bataille de Prague, où le palatin Frédéric perdit à la fois la couronne et l'empire, notre croyance, notre préche, nos autels nous furent enlevés. Nos frères se sont éloignés de leur patrie, et l'empereur a lui-même déchiré avec ses ciseaux la lettre de majesté.

NEUMANN.

Comme vous possédez bien tout cela. Vous

êtes instruit dans les chroniques de votre pays, sommelier.

LE SOMMELIER.

Mes aïeux étaient taborites, et servaient sous Ziska et sous Procope. Que leurs cendres reposent en paix ! Ils combattaient pour la bonne cause. Allons, emportez ce vase.

NEUMANN.

Permettez-moi d'examiner aussi le second écusson. Voyez, on dirait qu'il représente les conseillers de l'empereur, Martinitz, Slawata, précipités du haut du château de Prague. Ah ! je comprends ; et voici là le comte de Thurn qui donne l'ordre.

(*Un domestique emporte le gobelet.*)

LE SOMMELIER.

Ah ! qu'il ne soit plus question de ce jour. C'était le vingt-troisième du mois de mai, dans l'année seize cent dix-huit. Ce jour funeste, je le vois encore comme ce que je vois aujourd'hui. C'est de là que date le malheur de notre pays. Depuis ce jour, seize années se sont écoulées, et la paix n'a plus reparu sur la terre.

(*On crie à la seconde table.*)

Au prince de Weimar !

(*À la troisième et à la quatrième.*)

Vive le duc Bernard !

(*La musique cesse.*)

PREMIER DOMESTIQUE.

Entendez-vous tout ce bruit ?

SECOND DOMESTIQUE *arrivant précipitamment.*Avez-vous entendu ? Ils crient *vive Weimar !*

TROISIÈME DOMESTIQUE.

L'ennemi de l'Autriche !

PREMIER DOMESTIQUE.

Un luthérien !

SECOND DOMESTIQUE.

Tout à l'heure, Déodat a porté la santé de l'empereur, et chacun a gardé le silence.

LE SOMMELIER.

Il ne faut attribuer tout cela qu'à l'ivresse. Un serviteur fidèle ne doit pas prêter l'oreille à de telles choses.

TROISIÈME DOMESTIQUE, *au quatrième qui est auprès de lui.*

Examine bien tout, Jean ; nous en rendrons compte au père Quiroga, qui en retour nous donnera des indulgences.

QUATRIÈME DOMESTIQUE.

C'est bien avec cette intention que je suis resté le plus que j'ai pu derrière le fauteuil d'Ilo. Il s'exprime d'une étrange manière.

(Les domestiques retournent aux tables.)

LE SOMMELIER, à Neumann.

Quel est ce seigneur habillé de noir, avec

une croix , qui cause si mystérieusement avec le comte Palfy ?

NEUMANN.

Ils peuvent accorder toute confiance à celui-là. Son nom est Maradas ; c'est un Espagnol.

LE SOMMELIER.

Il ne faut pas se fier aux Espagnols, croyez-moi. Tous ces hommes du midi ne sont pas bons.

NEUMANN.

Il n'est pas bien de s'exprimer ainsi , sommelier ; ce sont précisément de tous les généraux ceux qui ont toute la confiance du duc.

(Terzky vient avec un papier à la main ; tous les convives se retirent.)

LE SOMMELIER , aux domestiques.

Le lieutenant général se lève. On sort de table ; faites votre service : allez , éloignez les sièges.

(Les domestiques se retirent vers le fond du théâtre ; une partie des convives s'avancent.)

SCÈNE VI.

Octave Piccolomini arrive s'entretenant avec Maradas; ils se placent tous deux sur un des côtés de l'avant-scène. De l'autre côté, Max Piccolomini s'avance tout seul pensif et comme étranger à ce qui se passe autour de lui. Au milieu, mais quelques pas en arrière, on voit groupés deux à deux Buttler, Isolani, Gotz, Tiefenbach, Colalto, et un moment après le comte Terzky.

ISOLANI, pendant que les généraux viennent en avant.

Bonne nuit, bonne nuit, Colalto. Lieutenant général, bonne nuit; ou, pour mieux dire, bonjour.

gotz, à Tiefenbach.

Camarade, eh bien, ce dîner?

TIEFENBACH.

C'était un royal festin.

GOTZ.

Ah! la comtesse s'y connaît; elle tient cela de sa belle-mère. Dieu veuille avoir son âme! C'était une excellente maîtresse de maison.

ISOLANI, voulant s'en aller.

De la lumière! éclairez-moi.

TERZKY vient à Isolani avec un papier.

Camarade, encore deux minutes; il faut encore signer ceci.

ISOLANI.

Signer, tant qu'il vous plaira, mais pour Dieu pas de seconde lecture.

TERZKY.

Oui, je veux vous en sauver le dégoût; c'est le serment que vous connaissez déjà; c'est un trait de plume à donner. (*A Isolani, qui présente le papier à Octave.*) Il n'y a plus de rang ici; chacun à son tour, comme ça nous arrivera.

(*Octave examine le papier avec une feinte indifférence. Terzky l'observe de loin.*)

corz à Terzky.

Monsieur le comte, souffrez que je vous présente mes complimens.

TERZKY.

Ne vous hâtez pas ainsi; buvons encore une fois, et ensuite nous irons dormir. Holà!

(*Il appelle ses gens.*)

GOTZ.

Je vous rends grâce, cela ne se peut pas.

TERZKY.

Un dernier verre.

GOTZ.

Veuillez m'excuser.

TIEFENBACH *s'assied.*

Pardon, messieurs ; mais je me fatigue à rester ainsi debout.

TERZKY.

Point de cérémonie, monsieur le grand-maitre.

TIEFENBACH.

La tête est libre , l'estomac est bon ; mais les jambes ne portent plus leur homme :

ISOLANI montrant sa corpulence.

C'est qu'aussi elles ont un fardeau trop pesant.
(*Octave a signé ; il remet le papier à Terzky, qui le donne à Isolani : celui-ci va signer sur la table.*)

TIEFENBACH.

C'est à la guerre de Poméranie que je dois cela ; il nous fallait dormir sur la glace et dans la neige ; je m'en sentirai toute ma vie.

GOTZ.

Ah ! oui , la saison est indifférente aux Suédois.

(*Terzky donne le papier à don Maradas qui va signer sur la table.*)

OCTAVE s'approche de Butler.

Vous ne vous livrez pas aux plaisirs de Bacchus , monsieur le colonel ; j'y ai fait attention , et j'aime à croire que vous vous trouveriez mieux au milieu d'une bataille que dans les festins.

BUTTLER.

Je dois avouer qu'ils ne me vont pas du tout.

OCTAVE s'approchant avec plus d'intimité.

Ni à moi non plus, je vous en donne l'assurance; et je me félicite, brave colonel Buttler, de sympathiser sous ce rapport avec vous. Une demi-douzaine, tout au plus, de bons amis, autour d'une petite table ronde, un verre de vin de Tokay, lorsque l'on peut causer avec abandon, et cependant avec sagesse, voilà ce qui est de mon goût.

BUTTLER.

Oui, s'il était possible de trouver cette jouissance, elle serait aussi du mien.

(Le papier vient à Buttler. Il va à la table pour le signer. L'avant-scène reste vide, de façon que les deux Piccolomini restent seuls, chacun de leur côté.)

OCTAVE, regarde long-temps son fils en silence.
et se rapproche un peu de lui.

Tu t'es fait bien attendre, mon ami.

MAX se tourne vers son père, et montre quelque embarras.

Moi? des affaires importantes m'ont retenu.

OCTAVE.

Et, si je ne me trompe, ta pensée n'est point ici?

MAX.

Vous savez que le tumulte me rend toujours taciturne.

OCTAVE s'approche de lui davantage.

Je crains de demander ce qui t'a retenu si long-temps. (*Avec finesse.*) Et cependant Terzky en est instruit.

MAX.

De quoi Terzky est-il instruit ?

OCTAVE, d'un air expressif.

Il était le seul ici qui ne parut pas inquiet de ton absence.

MOULANI, qui de loin les a observés, s'avance.

Bien, père ; renvoyez-le-moi aux bagages ; mettez-le aux arrêts, il ne se conduit pas bien.

TERZKY revient avec le papier.

Tous ont-ils signé ? n'en manque-t-il aucun ?

OCTAVE.

Ils y sont tous.

WANNY, à haute voix.

Quelqu'un n'a-t-il pas signé ?

BUTLER à Terzky.

Comptez, vous devez trouver trente noms.

TERZKY.

Voilà une croix.

TRIFENBACH.

La croix est pour moi.

ISOLANI à Terzky.

Il ne sait pas écrire ; mais en croix vaut bien une signature ; et il saura la faire craindre des juifs comme des chrétiens.

OCTAVE pressant Max.

Partons ensemble, colonel ; il se fait tard.

TERZKY.

Un seul Piccolomini a signé.

ISOLANI, montrant à Max.

Attention, c'est celui-là qui manque ; c'est ce convive de pierre, dont nous n'avons pu tirer aucun parti ce soir.

(Max prend le papier des mains de Terzky, et le lit d'un air distrait.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS ; ILLO sort de la chambre du fond ; il tient en main le gobelet d'or, et il est fort échauffé par le vin. Gotz et Buttler le suivent, et tentent de le retenir.

ILLO.

Que voulez-vous ? laissez-moi.

GOTZ et BUTTLER.

Illo, ne bois donc pas davantage.

ILLO va à Octave, et l'embrasse tout en buvant.

Octave, je t'apporte ce verre ; que tout res-

sentiment soit noyé dans ce gobelet que nous allons vider ensemble. Tu sais bien que tu ne m'as jamais aimé. Dieu me damne, si je n'en avais pas autant à ton service, mais oublions le passé; je t'aime du fond de l'âme. (*Il veut l'embrasser une autre fois.*) Je suis son meilleur ami; et, pour que vous ne l'ignoriez pas, celui qui le traitera de traître et d'hypocrite, celui-là m'en répondra sur sa tête.

TERZKY *le tirant à part.*

Êtes-vous en délire? Illo, voyez où vous êtes?

ILLO, *d'un air cordial.*

Que voulez-vous? ne sommes-nous pas ici tous bons amis? (*Il parcourt le cercle d'un œil satisfait.*) Ce qui me réjouit, c'est qu'il n'y a pas un faux frère parmi nous.

TERZKY *à Buttler avec instance.*

Emmenez-le avec vous, je vous en supplie, Buttler.

(*Buttler le conduit vers le buffet.*)

ISOLANI *à Max, qui toujours immobile et distrait regarde le papier.*

Avez-vous bientôt fini, camarade? l'avez-vous maintenant assez étudié?

MAX, *comme s'il se réveillait d'un songe.*

Que faut-il faire?

TERZKY et ISOLANI à la fois.

Mettre sa signature au bas.

(*Octave, avec une attention inquiète, fixe ses regards sur Max.*)

MAX rend le papier.

Laissons cela pour aujourd'hui. C'est une affaire à examiner, et je suis aujourd'hui en mauvaise disposition; envoyez-le-moi demain.

TERZKY.

Pensez cependant....

ISOLANI.

Vite, signez. Eh quoi! il est le plus jeune de la réunion, et il prétendrait à lui tout seul se montrer plus prudent que nous tous ensemble? Voyez donc. Votre père aussi a signé, et nous tous.

TERZKY à *Octave*.

Usez du crédit que vous avez sur lui; persuadez-le.

OCTAVE.

Mon fils est d'un âge à prendre un parti lui-même.

ILLO a posé le verre sur le buffet.

De quoi parle-t-on?

TERZKY.

Il se refuse à signer le serment.

MAX.

Je dis que cela peut être renvoyé à demain.

ILLO.

Cela ne peut pas se renvoyer. Nous avons tous signé; et toi aussi, toi, il faut que tu signes.

MAX.

Illo, bonne nuit.

ILLO.

Non, tu ne nous quitteras point ainsi. Le prince doit connaître aujourd'hui quels sont ses amis.

(Tous les convives se rassemblent autour d'eux.)

MAX.

Le prince connaît les sentimens que j'ai pour lui; personne n'en doute, et toutes ces niaiseries ne mènent à rien.

ILLO.

Voilà la reconnaissance qui était réservée au prince, pour avoir toujours donné la préférence aux Italiens.

TERZKY, dans le plus grand trouble, s'adresse aux généraux qui sont en tumulte.

C'est l'ivresse qui le fait parler, n'y faites pas attention, je vous prie.

ISQLANI, riant.

Le vin ne donne pas des idées, il fait seulement dire celles qu'on a.

ILLO.

Qui n'est pas pour moi est contre moi. Combien sa conscience est scrupuleuse! parce qu'on

ne lui laisse pas une porte de derrière, une clause.

TERZKY *l'interrompt vivement.*

Il est en démente; ne faites aucun cas de ses paroles.

ILLO, *criant plus fort.*

Une clause pour s'échapper. Quelle clause! Je la donne au diable, cette clause.

MAX *écoute attentivement, et regarde de nouveau le papier.*

Qu'y a-t-il donc là de si épineux? Je suis vraiment curieux d'examiner de plus près.

TERZKY, *à Illo, à part.*

Qu'avez-vous fait, Illo? Vous nous perdez.

TIEFENBACH *à Colalto.*

Je me suis bien rappelé qu'avant le repas on avait lu autrement.

GOTZ.

Je me le suis rappelé aussi.

ISOLANI.

Que m'importe? Puisque les autres noms s'y trouvent, le mien y est bien.

TIEFENBACH.

Avant le repas, il y avait une certaine restriction, une clause relative au service de l'empereur.

BUTLER, *à un des généraux.*

Et quoi! vous repentez-vous, messieurs? Son-

gez où nous en sommes. La question se réduit désormais à ceci : conserverons-nous le général, ou souffrirons-nous qu'on l'enlève ? Faut-il donc prendre les choses si fort à la lettre et si scrupuleusement !

ISOLANI, *à un des généraux.*

Le prince s'est-il arrêté à des clauses quand il vous a donné votre régiment ?

TERZKY, *à Gots.*

Et quand il vous a fait obtenir cette fourniture qui vous a rapporté mille pistoles en un an ?

ILLO.

Il n'y a qu'un scélérat qui puisse nous traiter de parjures ; celui qui n'est pas satisfait, qu'il parle ; je suis là pour lui répondre.

TIEFENBACH.

Eh ! on peut bien causer ensemble.

MAX, *après avoir lu le papier, le rend.*

A demain donc.

ILLO, *étouffant de colère et hors de lui, présente d'une main le papier à Max, et de l'autre tire son épée.*

Signe, Judas.

ISOLANI.

Fi ! Illo.

OCTAVE, TERZKY, BUTTLER, *à la fois.*

Ecartez l'épée.

MAX. *Il saisit le furieux dans ses bras et le désarme, puis s'adressant au comte de Tersky.*

Faites-le porter sur un lit.

(Il sort. Illo, jurant et furieux, est retenu par quelques-uns des généraux. Pendant ce tumulte la toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement de la maison de Piccolomini :
il fait nuit.

OCTAVE PICCOLOMINI ; un domestique
l'éclaire. Un instant après, MAX PICCOLO-
MINI.

OCTAVE.

Dès que mon fils sera rentré, vous lui direz
que je veux le voir. Quelle heure est-il ?

UN DOMESTIQUE.

Le jour n'est pas éloigné.

OCTAVE.

Laissez là votre lumière. Je ne me coucherai
pas ; vous pouvez aller dormir.

(Le domestique sort. Octave, pensif, se promène dans la chambre. Max Piccolomini entre. Il n'est pas d'abord aperçu par son père, et le regarde un instant en silence.)

MAX.

Me verriez-vous avec peine, Octave? Dieu est témoin si j'ai rien à me reprocher dans cette affreuse querelle. J'ai bien remarqué que vous aviez signé. Ce que vous aviez fait, je pouvais le faire sans inquiétude. Cependant, vous le savez, dans de telles affaires je ne puis m'en rapporter qu'à mes propres lumières et non à celles d'autrui.

OCTAVE *va à lui et l'embrasse:*

Persévère dans les mêmes voies; tes lumières, mon digne fils, t'ont aujourd'hui mieux guidé que l'exemple de ton père.

MAX.

Parlez-moi plus clairement.

OCTAVE.

J'y consens. Après l'événement de cette nuit, il ne doit plus y avoir rien de caché entre nous. (*Ils s'asseyent tous les deux.*) Max, dis-moi, quelle est ta pensée sur ce serment qu'on a présenté à notre signature?

MAX.

Je la regarde comme sans inconvénient, bien que la forme m'en déplaît.

OCTAVE.

Tu aurais, sans aucun autre motif, refusé la signature qu'on te demandait avec instance?

MAX.

L'affaire était importante. J'étais troublé. La chose ne me semblait pas d'une urgence si grande.

OCTAVE.

Explique-toi sincèrement, Max ; tu n'avais aucune défiance ?

MAX.

Sur quoi de la défiance ? pas la moindre.

OCTAVE.

Rends grâce à ton bon ange, Piccolomini. A ton insu, il t'a retenu au bord du précipice.

MAX.

J'en entends rien à ce que vous me dites.

OCTAVE.

Je vais me faire comprendre. Tu aurais associé ton nom à une trahison ; d'un trait de plume tu aurais renié tes devoirs, tes sermens.

MAX, se lève.

Octave !

OCTAVE.

Reste auprès de moi ; j'ai encore bien des choses à t'apprendre. Ami, depuis des années tes yeux sont couverts d'un voile épais. Le plus exécrable complot s'ourdissait en ta présence, et un pouvoir infernal déroba à ta vue la clarté et l'évidence. Je ne puis garder le silence plus long-temps ; il faut que je déchire le bandeau qui couvre tes yeux.

MAX.

Avant de parler réfléchissez bien. Si vous n'avez que des soupçons à mettre en avant ; et j'ai lieu de craindre qu'il n'en soit ainsi , faites-m'en grâce ; je ne suis pas en disposition de les écouter avec calme.

OCTAVE.

Tu as d'importantes raisons pour te soustraire à la lumière ; j'en ai d'importantes aussi pour la placer devant toi. Je pourrais avec confiance et sécurité m'en remettre à la pureté de ton cœur , à ta propre opinion ; mais j'aperçois un piège funeste dont on veut enlacer ce cœur.... Le secret (*il le regarde fixément*) que tu me caches me contraint à dévoiler le mien.

(*Max essaie de répondre. Il fixe à terre des regards troublés , après les avoir levés un instant.*)

OCTAVE , après un instant de silence.

Apprends donc que l'on t'abuse qu'on se joue impunément de toi et de nous tous. Le duc feint de vouloir quitter l'armée ; et dans cet instant même on intrigue pour enlever à l'empereur son armée , et la mener à l'ennemi.

MAX.

Les calomnies que débitent les prêtres me sont connues ; mais j'étais loin de croire que vous vous chargeriez de les répéter.

OCTAVE.

C'est parce que je me charge de les répéter que tu ne dois plus les prendre pour des calomnies de prêtres.

MAX.

Dans quel délire suppose-t-on le duc? Pourrait-il imaginer que trente mille braves éprouvés, que de vieux soldats, au milieu desquels se trouvent plus de mille gentilshommes, oublieront leur honneur, leur devoir, leurs sermens, et seront tous d'accord entre eux pour une perfidie?

OCTAVE.

Aussi n'est-ce pas une telle ignominie qu'il met en avant. Ce qu'il veut de nous est présenté sous des couleurs moins odieuses; son but unique est de donner la paix à l'empire; et comme cette paix déplaît à l'empereur, il veut... il veut l'y forcer; il veut réunir tous les partis, et pour récompense de ses soins conserver pour lui la Belgique dans il est déjà maître.

MAX.

Qu'a-t-il fait, Octave, pour que nous ayons de lui d'aussi odieuses pensées?

OCTAVE.

Il ne s'agit pas ici de notre pensée : la chose parle d'elle-même, les preuves sont évidentes. Mon fils, tu peux connaître quelles plaintes la cour forme contre nous. N'as-tu donc pas aperçu

les ruses, les calomnies, que l'on emploie pour propager l'esprit d'insubordination dans le camp? Tous les liens qui attachent l'officier à l'empereur, tous les liens qui attachent le soldat à l'intérêt de la patrie, sont brisés. Libre de tout devoir et de tout frein, il déploie ses forces contre l'état qu'il devrait défendre, et menace de tourner les armes contre lui. Cela en est au point, que l'empereur en cet instant tremble devant sa propre armée; que dans sa capitale, dans son château, il redoute le glaive des parjures. Oui, il pense à soustraire sa jeune famille, non pas aux Suédois; aux luthériens, mais à ses propres soldats.

MAX.

Arrêtez, vous me déchirez, vous m'effrayez. Je sais bien que l'on peut être tourmenté par de frivoles terrours; cependant ces vaines illusions enfantent des calamités réelles.

OCTAVE.

Il n'y a pas d'illusion. La guerre civile, la plus dénaturée de toutes, va s'allumer si nous ne la prévenons pas par un coup décisif. Les colonels sont séduits depuis long-temps; la fidélité des officiers est incertaine; déjà tous les régimens; toutes les garnisons s'agitent. Les forteresses ont des étrangers pour commandans. On a confié au suspect Schafgotsch les levées de la Silésie; à Terzky, cinq régimens de fantassins

et de cavaliers; à Illo, à Kinski, à Batter, à Isolani, les troupes les mieux organisées.

MAX.

Et à nous deux aussi.

OCTAVE.

Parce qu'on compte sur nous; parce qu'on croit nous avoir éblouis par de grandes promesses. Il me donne la principauté de Glatz et de Sagan, et j'aperçois l'appât qu'il te présente.

MAX.

Non, non, non, vous dis-je.

OCTAVE.

Oh! ouvre donc les yeux. Dans quel but crois-tu qu'on nous ait réunis à Pilsen? Pour y recueillir nos conseils? Quand Friedland n'a-t-il eu besoin de nos conseils? Nous sommes convoqués pour être achetés; et, si nous refusons, pour rester en otages. C'est pour cela que le comte de Galas n'est point venu. Et ton père ne serait point ici, si des devoirs plus graves ne l'y tenaient enchaîné.

MAX.

Nous avons été appelés ici pour lui; il ne s'en cache pas. Il avoue qu'il a besoin de notre bras pour rester à notre tête. Il a tant fait pour nous, que notre devoir est de nous dévouer maintenant pour lui.

OCTAVE.

Et sais-tu ce que nous devons faire pour lui? Illo, dans le trouble de son ivresse, a livré le secret. Rappelle-toi donc ce que tu as entendu, ce que tu as vu. Cet écrit falsifié, cette clause spéciale retranchée, ne prouvent-ils pas qu'on voulait nous entraîner dans un odieux complot?

MAX.

L'événement de la nuit, relatif à cet écrit, n'a semblé prouver à mes yeux qu'une pitoyable manœuvre de cette Ilo. Ces sortes d'hommes veulent toujours prendre l'initiative dans tout. Ils s'aperçoivent que le duc est mal avec la cour, et ils pensent se rendre utiles en augmentant la plaie, en la rendant incurable. Le duc, croyez-moi, ignore tout cela.

OCTAVE.

C'est avec douleur que je dois détruire cette confiance si profonde que tu as en lui. Cependant il n'est plus temps de ménager ton opinion. Il faut promptement régler ta conduite, diriger tes actions. Je te déclare donc que tout ce que je t'ai révélé, ce qui te paraît si difficile à croire, je le tiens de... de sa propre bouche, de la bouche du prince.

MAX, *vivement ému.*

Jamais!

OCTAVE.

Lui-même m'a confié, ce que j'avais déjà

appris par une autre voie, qu'il voulait passer du côté des Saxons, et, à la tête des armées réunies, contraindre l'empereur....

MAX.

Il est violent. La cour l'a blessé au cœur, Peut-être que, dans un moment de courroux, il aura pu errer une fois.

OCTAVE.

Il était calme lorsqu'il me fit cet aveu, et ma surprise lui parut de l'effroi; alors il me fit voir avec confiance des lettres de Suédois et de Saxons qui lui promettaient un secours assuré.

MAX.

Cela ne peut être, non cela ne peut être, cela ne peut être. Voyez-vous, cela est impossible; vous lui eussiez dit combien vous étiez indigné d'un pareil projet; vous l'en eussiez détourné, ou vous... vous ne seriez pas ainsi paisiblement auprès de moi.

OCTAVE.

J'en ai pas caché ma pensée. J'ai insisté; j'ai tenté des efforts pour le ramener: cependant je ne lui ai pas fait connaître mon horreur et le fond de ma pensée.

MAX.

Vous auriez eu tant de perfidie! Cela n'est pas de vous, mon père. Je n'ajoutais pas foi à vos discours, quand vous me disiez du mal de

lui ; il m'est encore plus impossible d'y ajouter foi, quand c'est vous même que vous calomniez.

OCTAVE.

Je n'avais pas demandé à connaître son secret.

MAX.

Sa confiance exigeait votre sincérité.

OCTAVE.

Il ne méritait plus ma franchise.

MAX.

La trahison était plus indigne encore de vous.

OCTAVE.

Mon noble fils, il n'est pas toujours permis dans ce monde de conserver cette ingénuité de l'enfance que nous dicte le cri de la conscience. Dans la lutte continuelle et inévitable contre la ruse et l'artifice, le cœur ne peut pas rester dans la voie de la loyauté : c'est un malheur inhérent à tout ce qui est le mal ; sans cesse il se multiplie et enfante le mal. Je n'examine point : j'ai fait mon devoir ; l'empereur m'avait tracé ma conduite. Sans doute il sied mieux d'écouter en tout l'inspiration de son âme ; cependant s'en désister pour arriver à un but utile est encore préférable. Il s'agit, mon fils, de bien servir l'empereur ; qu'importe la voix de mon cœur ?

MAX.

Je ne puis aujourd'hui saisir ni comprendre vos paroles. Le prince, dites-vous, vous a franchement ouvert son âme dans un dessein coupable ; et vous, par un noble dessein, vous l'avez trahi. Arrêtez, je vous en supplie ; vous ne pouvez m'enlever un ami, ne m'enlevez point un père.

OCTAVE, *attendri et cherchant à se contraindre.*

Tu ne sais pas tout encore, mon fils ; il me reste quelque chose à t'apprendre. (*Après un instant de silence.*) Le duc de Friedland s'est mis en mesure. Il se confie à son étoile : il croit nous trouver au dépourvu. Il croit que, d'une main assurée, il va s'emparer de la couronne ; il s'abuse. Nous avons agi de notre côté, et c'est à son funeste et mystérieux destin qu'il touche en ce moment.

MAX.

Ne hâtez rien, mon père. Au nom de Dieu, laissez-vous émuvoir. Ne précipitez rien.

OCTAVE.

Il marche silencieusement dans une coupable voie. Silencieuse aussi et cachée, la vengeance le suit pas à pas. Déjà elle veille à ses côtés dans les ténèbres. Encore un pas seulement, et elle va le frapper d'un coup terrible. Tu as vu chez moi Questemberg : tu ne connais encore que sa

mission ostensible ; il en a aussi une secrète ,
qui n'était que pour moi.

MAX.

Puis-je la connaître ?

OCTAVE.

Max , d'un seul mot , je vais déposer en tes
mains le salut de l'empire et la vie de ton père.
Wallenstein est cher à ton cœur ; un lien d'a-
mour , de vénération , t'attache fortement à lui
depuis ta tendre enfance ; tu nourris le désir ,
laisse-moi devancer l'aveu que ta confiance a
retardé ; tu nourris l'espoir de lui appartenir de
beaucoup plus près encore.

MAX.

Mon père !

OCTAVE.

Je m'en remets à ton cœur. Mais puis-je
compter aussi sur ta résolution ? Pourras-tu d'un
visage calme paraître en sa présence , quand
son destin te sera connu ?

MAX.

Vous m'avez déjà révélé son crime. (*Octave
prend un papier et le lui présente.*) Qu'est-ce ?
Quoi ! une lettre ouverte de l'empereur.

OCTAVE.

Lis. (*Max, après avoir jeté les yeux dessus.*)
Le prince condamné et proscrit !

OCTAVE.

Il en est ainsi.

MAX.

Oh! que les choses sont avancées! ô déplorable erreur!

OCTAVE.

Continue de lire? Calme-toi?

MAX, après avoir lu, regarde son père avec étonnement.

Comment? Quoi? Vous? Vous êtes...

OCTAVE.

Par quelques jours seulement, et jusqu'à ce que le roi de Hongrie arrive à l'armée, le commandement m'est donné.

MAX.

Et croyez-vous le lui enlever? Ne le pensez pas. Mon père, mon père, on vous a chargé d'un funeste mandat. Cet ordre, prétendez-vous l'exécuter, et désarmer le redoutable chef au milieu de son armée, environné de ses milliers de braves? Vous êtes perdu, vous et nous tous.

OCTAVE.

Je connais le danger que je cours. Je suis dans la main de la Providence, elle couvrira de son bouclier la pieuse maison impériale, et renversera l'œuvre de l'enfer : l'empereur conserve de fidèles serviteurs. Il y a encore dans le camp assez de braves qui sauront se dévouer pour la bonne cause. Les sujets fidèles sont pré-

venus ; les autres sont observés ; j'attends seulement le premier pas , et soudain...

MAX.

Sur un simple soupçon , voulez-vous donc agir sur-le-champ , en toute hâte ?

OCTAVE.

Loin , loin de l'empereur tout acte despotique ! Ce n'est pas la volonté , ce sont les actions seules qu'il veut punir. Le prince tient encore son destin dans sa main. Qu'il renonce au complot , il pourra tranquillement abdiquer le commandement ; il cédera la place au fils de son empereur. Un honorable exil dans ses terres sera plutôt un bienfait qu'un châtement ; mais aussi , au premier acte apparent...

MAX.

De quel acte parlez-vous ? Il ne fera rien qui soit criminel ; mais vous pourrez , et déjà vous l'avez fait , donner une odieuse couleur à ce qui est innocent.

OCTAVE.

Quelque coupable qu'ait été la pensée du prince , ses actes publics peuvent encore se justifier , et je ne penserai point à user de cet écrit avant qu'il soit prouvé , par un fait incontestable , qu'il est coupable de haute trahison , et qu'il doit être condamné.

MAX.

Et quel en sera le juge ?

OCTAVE.

Toi-même,

MAX.

Oh ! s'il en est ainsi, cet ordre n'a plus de danger pour lui. J'ai votre parole, vous n'agirez pas avant que moi, moi-même, je sois convaincu.

OCTAVE.

Est-il possible... , après tout ce que je t'ai dit, que tu puisses encore croire à son innocence ?

MAX, avec feu.

Votre jugement peut s'abuser, et non pas mon cœur. (*Il continue avec calme.*) Le génie ne s'explique pas aussi aisément que les esprits vulgaires. De même que les astres guident son destin, de même il s'avance comme eux dans des routes escarpées, mystérieuses, et que l'on n'avait point aperçues. Croyez-moi, on l'accuse injustement. Tout sera mis au jour, et nous le verrons sortir pur et brillant de tous ces odieux soupçons.

OCTAVE.

J'attendrai.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE ; un instant
après un COURRIER.

OCTAVE.

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Un courrier attend là à la porte.

OCTAVE.

"Si matin, à la pointe du jour ! Qui - il ?
d'où vient-il ?

LE DOMESTIQUE.

Il a refusé de me le dire ?

OCTAVE.

Amenez-le ici, et ne parlez de rien. (*Le do-
mestique sort. Une cornette entre*) C'est vous,
cornette ; c'est le comte Galas qui vous envoie ?
Remettez-moi sa lettre.

LE CORNETTE.

Je n'ai qu'une communication verbale. Le
général s'excuse.

OCTAVE.

Qu'est-ce ?

LE CORNETTE.

Il vous fait dire... Puis-je parler ici librement ?

OCTAVE.

Mon fils sait tout.

LE CORNETTE.

Il est en nos mains.

OCTAVE.

De qui parlez-vous ?

LE CORNETTE.

De l'intermédiaire, de Sesina.

OCTAVE *promptement*.

Vous le tenez ?

LE CORNETTE.

Le capitaine Mohrbrand l'a arrêté hier matin dans une forêt de la Bohême; il était sur la route de Ratisbonne, chargé de dépêches pour les Suédois.

OCTAVE.

Et les dépêches ?

LE CORNETTE.

Le général les a de suite envoyées à Vienne avec le prisonnier.

OCTAVE.

Enfin, enfin, c'est une importante nouvelle. Cet homme est pour nous une précieuse capture, qui peut avoir les plus grandes conséquences. Qu'a-t-on trouvé sur lui ?

LE CORNETTE.

Six lettres sous le sceau du comte Tersky.

OCTAVE.

Aucune de la main du prince ?

LE CORNETTE.

Pas que je sache.

OCTAVE.

Et ce Sesina ?

LE CORNETTE.

Il a montré beaucoup d'effroi lorsqu'en lui a dit qu'on le conduirait à Vienne. Mais le comte Altringer lui a fait de grandes promesses s'il voulait tout révéler.

OCTAVE.

Altringer est-il auprès de votre général ? On m'avait dit qu'il était malade à Lintz.

LE CORNETTE.

Depuis trois jours il est à Fraüemberg chez le général. Ils ont déjà réuni soixante drapeaux, des gens d'élite, et je suis chargé de vous dire qu'ils n'attendent que vos ordres.

OCTAVE.

En peu de jours il peut arriver bien des événemens. Quand devez-vous partir ?

LE CORNETTE.

Je suis à votre disposition.

OCTAVE.

Attendez jusqu'à ce soir.

LE CORNETTE.

Bien.

(Il veut sortir.)

OCTAVE.

Personne ne vous a-t-il vu ?

LE CORNETTE.

Personne ; les capucins m'ont fait entrer par leur couvent , comme d'habitude.

OCTAVE.

Allez , reposez-vous , et restez caché ; je crois que je pourrai vous faire partir avant ce soir. Les affaires touchent au dénoûment ; et même avant que ce jour fatal qui brille déjà au ciel soit terminé , une question décisive sera résolue.

(*Le cornette sort.*)

SCÈNE III.

Les deux PICCOLOMINI.

OCTAVE.

En bien , mon fils , maintenant nous allons connaître notre position ; car tout , je le savais , se conduisait par Sesina.

MAX, *qui pendant toute la scène précédente , a paru agité par un combat intérieur , avec fermeté.*

Je veux apprendre la vérité par la voie la plus courte. Adieu.

OCTAVE.

Où vas-tu ? Arrête.

MAX.

Près du prince.

OCTAVE, *effrayé.*

Quoi !

MAX, revenant.

Si vous vous êtes imaginé que j'étais homme à figurer dans vos intrigues , vous vous êtes abusé sur mon compte ; ma route ne doit pas être oblique ; il m'est impossible de conserver la vérité dans mes discours avec un cœur qui dissimule. Il m'est impossible de voir un homme se confier à moi comme à son ami , et cependant de faire taire ma conscience en me disant qu'il agit à ses risques et périls , et que ma bouche ne l'abuse point. Tel il me suppose , tel je dois rester jusqu'au bout. Je vais trouver le duc : dès aujourd'hui je vais lui demander qu'il veuille bien justifier sa gloire ternie aux yeux du monde , et briser par un acte énergique et loyal vos trames et vos artifices.

OCTAVE.

Quoi ! tu veux ?

MAX.

N'en doutez pas , je le veux ainsi.

OCTAVE.

Oui , je me suis mépris sur toi ; je t'ai pris pour un fils prudent qui bénirait la main bienfaisante qui t'arrache à l'abîme ; et je ne trouve qu'un insensé , que le pouvoir de deux beaux yeux éblouit , que la passion aveugle , que la lumière du jour ne saurait éclairer : eh bien , va , interroge-le ; livre-lui sans ménagement le secret de ton père et de ton empereur. Contrains-moi d'en venir , avant le temps , à quelque éclat

public. Et maintenant, après que, par un prodige du ciel, mon secret a été jusqu'ici conservé, que les regards clairvoyans du soupçon ont été endormis, donne-moi la douleur de voir mon propre fils anéantir dans son odieux aveuglement l'œuvre pénible de la politique.

MAX.

Oh ! cette politique, combien je la maudis. C'est avec votre politique que vous le pousserez à quelque démarche irréparable. Oui, puisque vous voulez qu'il soit coupable, vous pouvez le rendre coupable. Oh ! tout ceci aura un affreux dénouement. Et, de quelque façon que le destin se prononce, je lis dans un prochain avenir une épouvantable catastrophe. Car, si cette âme royale succombe, elle entraînera tout un univers dans sa chute ; tel qu'un vaisseau au milieu de la pleine mer, s'embrasant tout à coup, éclatant de toutes parts, est lancé entre le ciel et la mer, et disperse au loin l'équipage, tel il entraînera dans sa ruine nous tous qui étions liés à sa fortune. — Attendez cependant, comme vous en avez le désir ; pardonnez-moi, si j'agis suivant mon cœur. Il ne sera question de rien entre lui et moi ; et, avant la fin du jour, je saurai si c'est d'un ami ou d'un père que je dois être privé.

(Il sort, la toile tombe²).

VIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

**LA MORT
DE WALLENSTEIN ,**

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

DEUXIÈME PARTIE.

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN.

OCTAVE PICCOLOMINI.

MAX PICCOLOMINI.

TERZKY.

ILLO.

ISOLANI.

BUTTLER.

LE CAPITAINE NEUMANN.

UN ADJUDANT.

LE COLONEL WRANGEL, envoyé des Suédois.

GORDON, commandant d'Égra.

LE MAJOR GERALDIN.

DEVEROUX, } capitaines dans l'armée de
MACDONALD, } Wallenstein.

UN CAPITAINE SUÉDOIS.

LE BOURGUEMESTRE D'ÉGRA.

SENI.

LA DUCHESSE DE FRIEDLAND.

LA COMTESSE TERZKY.

THÉCLA.

MADAME DE NEUBRUNN, dame de la princesse.

ROSENBERG, écuyer de la princesse.

Une députation des cuirassiers. Dragons, domestiques, pages, peuple.

La scène est à Pilsen durant les deux premiers actes, à Égra durant les deux derniers.

LA MORT DE WALLENSTEIN.

ACTE PREMIER.

On voit un appartement préparé pour des opérations astrologiques ; il est garni de sphères, de cartes, de cadrans, et autres instrumens d'astronomie. Un rideau tiré laisse apercevoir une salle circulaire, et les figures des sept planètes sont placées dans des niches éclairées obscurément. Seni observe les étoiles. Wallenstein est devant une grande table noire sur laquelle est dessiné l'aspect des planètes.

SCÈNE PREMIÈRE.

WALLENSTEIN, SENI.

WALLENSTEIN.

C'est bien, Seni. Descendez. Le jour parait ; cette heure est sous l'influence de Mars. Le

228 LA MORT DE WALLENSTEIN.

moment d'opérer est passé. Venez, nous en savons assez.

SENI.

Que votre excellence me permette d'observer encore Vénus, Elle se lève à l'instant, et apparaît resplendissante comme un soleil dans l'orient.

WALLENSTEIN.

Oui. Elle s'est approchée de la terre, et elle agit dans toute sa puissance. (*Examinant les figures dessinées sur la table.*) Heureux aspect! ainsi s'accomplit enfin le grand triangle fatal, et les deux astres bienfaisans, Jupiter et Vénus contiennent entre eux le malfaisant, le terrible Mars; ils contraignent cet artisan de maux à m'être utile; car long-temps il fut mon ennemi, et dans une direction perpendiculaire ou oblique, tantôt par l'aspect cadrat, tantôt par l'opposition, il dardait ses rayons sanglans sur mes astres, dont il paralysait la salutaire influence. Maintenant, ils ont dompté mon ancien ennemi, et là haut dans le ciel ils le tiennent sous ma puissance.

SENI.

Et ces deux grands astres ne craignent aucune force malfaisante. Saturne, sans aucun pouvoir de nuire, penche vers son déclin.

WALLENSTEIN.

Le signe de Saturne est passé. C'est lui qui a présidé à la création des choses que recèlent les

entrailles de la terre, ou les profondeurs de l'âme : il règne sur tout ce qui craint la lumière. Il n'est plus temps aujourd'hui de réfléchir et de méditer, car l'éclatant Jupiter l'emporte, et sa puissance attire dans l'empire de la lumière les œuvres préparées dans les ténèbres. Maintenant, il faut agir avec célérité avant que ces signes de bonheur aient cessé de planer sur ma tête, car tout subit sa révolution dans la voûte céleste. (*On frappe à la porte.*) On frappe. Voyez qui est là.

TERZKY, de dehors.

Ouvrez.

WALLENSTEIN.

C'est Terzky. Qu'y a-t-il de si pressant? nous sommes en affaire.

TERZKY, de dehors.

Je vous supplie de suspendre toute autre affaire. Celle-ci ne souffre aucun retard.

WALLENSTEIN.

Ouvrez, Seni.

(*Pendant qu'on ouvre à Terzky, Wallenstein tire le rideau devant les figures.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, TEREKY.

TEREKY *entré.*

L'avez-vous appris? Il a été saisi, il a été livré à l'empereur par Galas.

WALLENSTEIN, *à Terzky.*

Qui a été saisi? Qui a été livré?

TEREKY.

Celui qui possède tout notre secret, toutes nos négociations avec les Suédois et les Saxons, celui par l'intermédiaire duquel tout a passé.

WALLENSTEIN, *se reculant.*

Ce n'est pas Sesina? Puisse-tu me dire que ce n'est pas lui.

TEREKY.

C'est lui. Comme il se rendait de Ratisbonne chez les Suédois, des gens envoyés par Galas, qui le suivaient depuis long-temps, l'ont arrêté. Il était porteur de toutes mes dépêches à Kinsky, à Mathias de Thourn, à Oxenstiern, à Arnheim. Tout est entre leurs mains, ils connaissent tout ce qui a été fait.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ILLO.

ILLO, à Terzky.

LE sait-il?

TERZKY.

Oui, il le sait.

ILLO, à Wallenstein.

Eh bien ! songez-vous encore à vous arranger avec l'empereur, à recouvrer sa confiance ? Voudriez-vous désormais suspendre tous les projets ? On sait quelle a été votre intention. Vous devez maintenant marcher en avant ; vous ne pouvez plus revenir sur vos pas.

TERZKY.

Ils ont dans les mains des preuves authentiques contre nous.

WALLENSTEIN.

Cela est faux, rien de ma main.

ILLO.

Eh quoi ! imaginez-vous que, lorsque lui, votre beau-frère, a négocié en votre nom, on ne vous l'imputera pas ? Les Suédois vous ont cru sur sa parole ; vos ennemis à Vienne n'en feraient pas tant.

TERZKY.

Vous n'avez rien écrit. Mais avez-vous réfléchi jusqu'à quel point vous vous êtes avancé dans vos entrevues avec Sesina ? Et restera-t-il muet ? Et, s'il peut sauver ses jours en dévoilant votre secret, le gardera-t-il ?

ILLO.

Vous-même pouvez-vous voir les choses sous un autre aspect ? Et, s'ils savent jusqu'à quel point vous vous êtes avancé, parlez, qu'espérez-vous ? Pour rester plus long-temps à notre tête, il faut vous rendre indépendant. Si vous vous abandonnez, vous êtes perdu.

WALLENSTEIN.

L'armée est ma sauvegarde, l'armée ne m'abandonnera pas. Ils savent que c'est moi qui ai la force, il faut bien qu'ils s'arrangent en conséquence ; et, si je leur proteste de ma fidélité, il faudra bien qu'ils soient contents et qu'ils gardent le silence.

ILLO.

L'armée est à vous. Maintenant, en ce moment elle est à vous. Cependant craignez l'effet lent et assuré du temps. La bienveillance du soldat vous défend aujourd'hui, demain encore, contre une attaque ouverte ; mais, si vous leur laissez des délais, ils mineront sourdement cette faveur de l'opinion sur laquelle vous comptez ; ils vous enlèveront chaque soldat l'un après

l'autre, jusqu'à ce qu'enfin la terre tremble tout à coup, et renverse l'édifice fragile et sans appui.

WALLENSTEIN.

C'est une chance malheureuse !

ILLO.

Ah ! je la croirais heureuse, si elle vous déterminait à prendre parti sans retard. Le colonel suédois...

WALLENSTEIN.

Serait-il arrivé ? Savez-vous de quoi il est chargé ?

ILLO.

Il ne veut le révéler qu'à vous seul.

WALLENSTEIN.

Déplorable, déplorable incident ! Oui, certes, Sesina en sait trop, et il ne gardera pas le silence.

TERZKY.

C'est un Bohémien rebelle, un déserteur ; sa tête est déjà condamnée. Si son salut ne dépend que de votre perte, sera-t-il scrupuleux à votre égard ? Si on le soumet à la question, ne montrera-t-il pas de la faiblesse et de l'inconstance ?

WALLENSTEIN, *égaré dans ses pensées.*

Je ne dois plus leur inspirer de confiance ; et, quoi que je fasse, je serai toujours un traître à leurs yeux. J'essaierais en vain de rentrer avec honneur dans le devoir, cela ne me mènerait à rien.

ILLO.

Cela serait votre perte. Vous prouveriez par là, non votre fidélité, mais votre peu de force.

WALLENSTEIN, *vivement agité et marchant à grands pas.*

Eh quoi ! me faut-il donc remplir d'un pas ~~accablé~~ la carrière que mes libres pensées n'avaient entrevues qu'en se jouant. Ah ! jouer avec l'enfer, c'est se damner.

ILLO.

Si cela n'a été qu'un jeu pour vous, croyez-moi, il faut l'expier par des soins sérieux et difficiles.

WALLENSTEIN.

Et faut-il aujourd'hui mener les choses jusqu'à leur entière exécution ? Aujourd'hui que j'ai encore la puissance, faut-il en venir là ?

ILLO.

Oui, pendant que vous le pouvez encore, avant qu'à Vienne ils soient revenus de ce coup, et qu'ils aient cherché à vous prévenir.

WALLENSTEIN, *regardant les signatures.*

J'ai par écrit l'engagement des généraux. Le nom de Max Piccolemini n'est pas là, pourquoi ?

TERZKY.

C'est que ... il a cru....

ILLO.

Pure singularité ! cela est inutile entre vous et lui.

WALLENSTEIN.

Cela est inutile, il a raison. Les régimens ne veulent pas marcher en Flandres. Ils m'ont fait présenter une requête, et se prononcent ouvertement contre les ordres de la cour. Le premier pas vers la révolte est fait.

ILLO.

Croyez-moi, il vous serait plus facile de les mener à l'ennemi que sous l'étendard de l'Espagnol.

WALLENSTEIN.

Je veux cependant connaître quelle est la mission du Suédois.

ILLO, avec empressement.

Appelez-le, Terzky ; il est là, auprès.

WALLENSTEIN.

Attendez encore un instant. Tout cela me saisit. Les choses marchent avec trop de rapidité ; je ne suis pas dans l'usage de me laisser subjugué et entraîner aveuglément par le hasard des circonstances.

ILLO.

Écoutez-le d'abord, puis vous réfléchirez.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, se parlant à lui-même.

EST-IL possible? ne puis-je plus agir selon ma volonté? revenir sur mes pas, si cela me plaît ainsi? Il faut que j'accomplisse les choses, parce que mon cœur s'est bercé de ce songe, parce que ma pensée les a conçues, parce que je n'ai pas rejeté loin de moi la tentation, parce que je me suis ménagé les moyens d'exécuter un projet qui n'était point encore arrêté, parce que j'ai voulu que la route fût ouverte devant moi. Par le Dieu tout-puissant, ce n'était pas une idée positive, ce ne fut jamais un dessein bien réel; il était seulement entre dans ma pensée. L'indépendance et le pouvoir avaient du charme pour moi; ai-je donc été coupable de récréer mon imagination par les douces espérances du rang suprême? Ma volonté ne demeurerait-elle pas libre en mon âme? n'avais-je pas devant les yeux la bonne foi qui me laissait toujours un libre retour? Où donc me trouvé-je tout à coup conduit? Il ne reste plus aucune route derrière moi; ce que j'ai fait a élevé un rempart dont l'enceinte ne me permet plus de retraite. (*Il s'arrête enseveli dans ses pensées.*) Je parais coupable, et je puis tenter le crime, mais non l'éloigner de moi.

De quelque côté qu'on l'envisage, ma conduite m'accuse ; et même des actions pures, dont la source serait irréprochable, déposeraient contre moi ; elles seraient empoisonnées par le soupçon. Si j'étais, comme je le parais, un traître, n'aurais-je pas du moins sauvé les apparences ; ne me serais-je pas couvert des ténèbres les plus épaisses ; aurais-je montré dans mes discours le ressentiment qui m'anime ? Non, j'avais la conscience intérieure de mon innocence, de la loyauté de mes intentions, et je donnais un libre cours à mon courroux, à mes passions. La parole était audacieuse, parce que l'action n'était pas arrêtée : maintenant tout ce qui a été fait sans projet s'unit et se rattache comme des fils qu'on aurait tissés avec dessein et adresse. Ce que la colère, ce qu'un courage téméraire me dictait dans l'abandon de mon cœur, forme une trame tissée avec art ; une accusation terrible s'élève contre moi, et je suis forcé à me taire devant elle. Ainsi me voilà, pour ma ruine, surpris dans mes propres filets, et la force seule peut les briser. (*Il se tait encore un moment.*) Et comment faire autrement ? l'inspiration d'un libre courage me montre des actions hardies ; la nécessité les commande d'une voix impérieuse ; mon salut m'en fait une loi : l'aspect de la nécessité est sévère. La main de l'homme ne descend pas sans trembler dans l'urne mystérieuse du destin. Dans mon âme,

mes actions étaient encore à moi ; une fois arrachées à ce tranquille refuge de mon cœur, de ce berceau qui les vit naître ; une fois livrées à la réalité, elles rentrent dans le domaine du hasard, qui n'est plus soumis à la puissance de l'homme. (*Il fait quelques pas avec agitation, puis s'arrête encore, pensif.*) Et quel est ton dessein ? le connais-tu bien toi-même ? Tu prétends attaquer un pouvoir paisiblement établi sur un trône, vieilli dans une possession que le temps a consacrée, qui s'assied sur les solides fondemens de l'habitude, qui a jeté mille racines profondes dans la pieuse et filiale vénération des peuples. Ce n'est plus là une lutte de la force contre la force : celle-là je ne la redoute pas. Je suis prêt à combattre tout ennemi qu'il me sera permis de regarder en face, et qui, plein de courage, enflammera aussi mon courage. Mais, ce que je redoute, c'est un invisible ennemi, qui, contre mes coups, trouve un rempart dans le cœur des hommes. C'est celui-là seul qui est effrayant, et qui me trouve faible et timide. Ce n'est pas le péril qui s'annonce à moi, violent et impétueux, que je dois craindre, c'est le cours accoutumé, éternel des choses de ce monde, ce qui a été et qui renaît toujours, ce qui subsistera demain, parce qu'il subsiste aujourd'hui. Car l'homme est façonné par la coutume ; l'habitude a servi de nourrice à son enfance.

Malheur à celui qui vient le déranger dans le respect des antiques choses qu'il a reçues comme l'héritage chéri de ses aïeux ! Le temps exerce un pouvoir de consécration. Ce qui était vénérable pour les pères devient divin pour les enfans. Si tu possèdes, le droit est pour toi, et l'adoration populaire sera ta sauvegarde. (*A un page qui entre.*) Le colonel suédois ! Est-ce lui ? qu'il entre. (*Le page sort. Wallenstein fixe un regard pensif sur la porte.*) Elle n'est point encore souillée, pas encore ; le crime n'en a pas encore franchi le seuil. Combien est étroite la limite qui sépare les deux portions d'une vie !

SCÈNE V.

WALLENSTEIN ET WRANGEL.

WALLENSTEIN, *après avoir fixé sur lui un regard pénétrant.*

Vous vous nommez Wrangel ?

WRANGEL.

Gustave Wrangel, colonel du régiment bleu de Sudermans.

WALLENSTEIN.

C'était un Wrangel, qui, par son héroïque défense, me causa tant de dommage devant Stralsund, et qui me força de m'éloigner de cette place.

WRANGEL.

Ce n'est pas à mon talent qu'il faut en faire honneur, monsieur le duc, mais à la violence des élémens : ils combattaient contre vous ; la ville fut sauvée par les tempêtes du Belt. La mer et la terre ne pouvaient être aux ordres d'un seul homme.

WALLENSTEIN.

Vous fites tomber de ma tête le chapeau d'amiral.

WRANGEL.

Je viens pour y mettre une couronne.

WALLENSTEIN *lui fait signe de prendre place ,
et s'assied.*

Vos lettres de créance ? Arrivez-vous avec de pleins pouvoirs ?

WRANGEL, *d'un ton expressif.*

Il faut encore nous entendre sur certains points.

WALLENSTEIN, *après avoir lu.*

La lettre est fort en règle. Seigneur Wrangel, vous avez pour maître un homme sage et habile. Le chancelier m'écrit qu'il prétend exécuter en leur entier les plans du roi que vous avez perdu ; il voulait prêter la main à mes vues sur la couronne de Bohême.

WRANGEL.

Il le disait, cela est vrai. Le roi, de glorieuse

mémoire, a toujours apprécié dignement le génie et les talens militaires de votre excellence. Il disait souvent avec complaisance que celui qui savait si bien commander devait être dominateur et roi.

WALLENSTEIN.

Il lui appartenait de parler ainsi. (*Il lui tend la main avec confiance.*) Parlons sans arrière-pensée, colonel Wrangel : j'ai toujours été au fond du cœur bon Suédois ; et je vous l'ai bien prouvé, en Silésie et devant Nuremberg. Souvent je vous ai tenu en mes mains , et toujours je vous ai fait un pont pour passer. C'est cela qu'on ne me pardonne point à Vienne, c'est cela qui m'amène à cette grande résolution ; et , puisque nos intérêts sont désormais d'accord, ayons les uns, à l'égard des autres une égale confiance.

WRANGEL.

La confiance viendra ; il faut que chacun d'abord stipule ses garanties.

WALLENSTEIN.

Le chancelier, à ce que je vois, ne se confie pas encore bien à moi. Oui, je le confesse, je ne suis pas ici sous un jour favorable. Son Excellence pense que, si j'ai pu tromper l'empereur, mon maître, je pourrai tromper aussi les ennemis ; et que l'un pourrait plutôt se pardonner que l'autre. N'est-ce pas là ce que vous pensez aussi, seigneur Wrangel ?

WRANGEL.

Je suis chargé d'un mandat ; je n'ai pas d'opinion à énoncer.

WALLENSTEIN.

L'empereur m'a poussé dans mes derniers retranchemens ; je ne puis plus le servir avec honneur. C'est pour ma sûreté personnelle , pour ma légitime défense que je hasarde ce coup téméraire , malgré le vœu de ma conscience.

WRANGEL.

Je le crois ; personne ne prend ce parti qu'après y avoir été forcé. (*Après un moment de silence.*) Ce que votre seigneurie peut avoir à démêler avec l'empereur, votre maître, ne nous intéresse pas ; nous n'avons ni à le juger, ni à l'examiner. Le Suédois combat pour sa bonne cause avec sa bonne épée et sa conscience ; une circonstance, une occasion heureuse s'offre à nous ; à la guerre on tire parti de toutes les chances ; nous nous emparons indistinctement de celles qui se présentent à nous. Et si tout s'arrange bien....

WALLENSTEIN.

Sur quoi peut-on conserver des doutes ? sur mes intentions , sur mon pouvoir ? J'ai promis au chancelier que s'il me confiait seize mille hommes, je les réduirais à dix-huit mille hommes de l'armée de l'empereur , et qu'alors....

WRANGEL.

Votre excellence a mérité le nom d'un sublime guerrier, d'un second Attila, d'un Pyrrhus. On raconte encore avec admiration comment, il y a peu d'années, contre l'opinion générale, vous avez fait sortir une armée pour ainsi dire du néant. Cependant...

WALLENSTEIN.

Cependant....

WRANGEL.

Son excellence le chancelier pense que ordier et réunir soixante mille combattans, est peut-être une chose plus facile que de décider la soixantième partie....

(Il s'arrête.)

WALLENSTEIN.

Eh bien ! parlez franchement :

WRANGEL.

A se rendre parjures.

WALLENSTEIN.

Le croit-il ainsi ? Il en parle comme un Suédois, comme un protestant. Vous autres luthériens, vous combattez pour votre Bible ; c'est votre cause que vous défendez. Vous chérissez vos drapeaux ; et celui de vous qui passerait à l'ennemi aurait à la fois brisé les liens qui l'enchaînent à un double devoir. Chez nous il ne s'agit pas de tout cela.

WRANGEL.

Dieu tout puissant ! n'a-t-on dans ce pays ni patrie, ni famille, ni église ?

WALLENSTEIN.

Je vais vous expliquer ce qui en est. Oui, l'Autrichien a une patrie ; il l'aime, il a des raisons pour l'aimer : mais cette armée, qui s'intitule l'armée de l'empereur, et qui est ici campée en Bohême, n'en a aucune. C'est le rebut des nations étrangères, l'écume des peuples ; leur part à la lumière du jour, voilà tout ce qui leur appartient. Quant à la Bohême, où nous combattons, elle n'a rien qui l'attache à son souverain ; c'est le sort des combats qui le lui a imposé, et non son propre choix. La croyance qui n'est pas la sienne est un joug contre lequel elle s'indigne. La force l'a accablée, mais ne l'a point subjuguée ? Le souvenir de ce qui s'est passé dans ce pays vit encore, et perpétue un ardent esprit de vengeance. Le fils oublierait-il que son père a été livré en proie à des chiens qui le poussaient vers la messe ? Un peuple qui peut opter entre une pareille barbarie et sa vengeance, est terrible.

WRANGEL.

Mais la noblesse et les officiers ? Une telle félonie, une telle résolution, prince, n'a point d'exemple dans les annales des nations.

WALLENSTEIN.

Ils m'appartiennent entièrement. Rapportez-vous-en, non à moi, mais à vos propres yeux. (*Il lui donne la formule du serment; Wrangel lui lit, et après la place silencieusement sur la table.*) Eh bien! comprenez-vous enfin?

WRANGEL.

Qui pourrait le comprendre? Prince, je laisse tomber le masque: oui, j'ai tout pouvoir pour traiter avec vous. Le Rheingrave attend à quatre journées de marche d'ici, avec quinze mille hommes, il ne lui faut plus qu'un ordre pour le réunir à votre armée; et cet ordre, je le montrerai, dès que nous nous serons entendus.

WALLENSTEIN.

Et qu'exige le chancelier?

WRANGEL, *d'un ton expressif.*

Ce sont douze régimens, de bons Suédois, j'en répons sur ma tête; et, comme cependant tout ceci pourrait n'être qu'une feinte....

WALLENSTEIN.

Seigneur Suédois!

WRANGEL, *continuant avec calme.*

Il faut en conséquence que, d'abord le duc de Friedland rompe formellement, sans aucun moyen de revenir sur ses pas avec l'empereur; jusque-là il ne lui sera confié pas un seul soldat suédois.

WALLENSTEIN.

Que m'impose-t-on ? Parlez sans délai et franchement.

WRANGEL.

Que les régimens espagnols qui sont dévoués à l'empereur soient désarmés ; que l'on s'empare de Prague ; et que cette ville , ainsi que la forteresse d'Égra , soient remises aux Suédois.

WALLENSTEIN.

C'est exiger beaucoup. Prague ! bon pour Égra ; mais Prague , n'y comptez pas. Je vous accorderai toutes les garanties que vous pouvez réclamer avec raison ; mais Prague , mais la Bohême , je suis seul à sa défense.

WRANGEL.

On ne l'ignore pas : aussi ne s'agit-il pas seulement de leur défense ; mais nous ne voulons point avoir prodigué pour rien des hommes et de l'argent.

WALLENSTEIN.

Cela est juste.

WRANGEL.

Et tant que nous ne serons pas indemnisés , Prague restera en gage.

WALLENSTEIN.

Avez-vous si peu de confiance en nous ?

WRANGEL se lève.

Les Suédois doivent prendre leurs sûretés

contre les Allemands. On nous a attirés de l'autre rive de la Baltique; nous avons soustrait l'empire au despotisme; nous avons scellé de notre sang la liberté des consciences, la sainte confession de l'Évangile, cependant, aujourd'hui on ne ressent déjà plus le bien qu'a fait notre présence; nous sommes à charge, et la malveillance poursuit ces étrangers au milieu de l'empire. L'on voudrait nous faire un pont d'or pour retourner dans nos forêts. Non, ce n'est pas pour le salaire de Judas, ce n'est pas pour des bourses d'or et d'argent que nous avons perdu notre roi sur le champ du combat. Le noble sang de tant de Suédois, ce n'est pas pour de l'or et de l'argent qu'il a été versé. Nous ne ramènerons pas dans la patrie nos étendards parés seulement d'un stérile laurier; nous prétendons rester comme citoyens sur cette terre dont notre roi a pris possession en y tombant.

WALLENSTEIN.

Faites que l'ennemi commun ne m'anéantisse pas, et alors vous pouvez compter sur un partage avantageux.

WRANGEL.

Et l'ennemi commun enfin dompté, quel sera le lien et le garant de la nouvelle alliance? Nous savons, prince, que vous êtes en négociation secrète avec les Saxons, comme si les Suédois n'avaient aucun droit d'y regarder, Qui

nous assuré que nous ne serons pas les victimes de ce traité qu'on cherche à dérober à nos regards.

WALLENSTEIN.

Le chancelier connaît bien les hommes auxquels il confie ses négociations. Il ne pouvait m'en envoyer un plus opiniâtre. (*Il se lève.*)
 Trouvez une condition plus douce, Gustave Wrangel, et ne me parlez plus de Prague.

WRANGEL.

Mon plein pouvoir n'est pas plus étendu.

WALLENSTEIN.

Occuper ma ville capitale... je préférerais revenir à l'empereur.

WRANGEL.

S'il en était temps encore.

WALLENSTEIN.

Cela m'est possible encore aujourd'hui, à cette heure.

WRANGEL.

Oui, il y a peu de jours; plus aujourd'hui; depuis que Scsina est pris, cela n'est plus possible. (*Wallenstein se tait et paraît frappé.*)
 Prince, nous croyons à votre sincérité depuis hier; nous en avons l'assurance, et puisque cet écrit engage l'armée, rien ne doit plus s'opposer à une mutuelle confiance. Prague ne doit pas être un prétexte de discorde: il suffirait à monseigneur le chancelier d'occuper Altstadt; il

laisse Ratschin à votre excellence; mais d'abord, Égra doit nous être livré. Jusque-là, il est inutile de penser à notre jonction.

WALLENSTEIN.

Ainsi, je dois m'en rapporter à vous, et vous point à moi. J'examinerai ce que vous me proposez.

WRANGEL.

Je dois vous supplier de ne pas perdre de temps dans cet examen. Cette négociation dure depuis deux ans. Si cette fois elle n'amène aucun résultat, le chancelier la considérera comme rompue pour toujours.

WALLENSTEIN.

Vous êtes bien pressant. Une telle détermination demande à être méditée.

WRANGEL.

Il faut y songer avant de la prendre. Mais, prince, une prompt exécution peut seule en assurer le succès.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

WALLENSTEIN; ILLO ET TERZKY
reviennent.

ILLO.

EST-CE FINI?

TERZKY.

Vous êtes-vous entendus ?

ILLO.

Ce Suédois est parti avec un visage content.
Oui, vous vous êtes entendus.

WALLENSTEIN.

Écoutez-moi. Il n'y a encore rien de fait ; et,
tout bien pesé, je préfère ne pas agir.

TERZKY.

Quoi ! Qu'y a-t-il ?

WALLENSTEIN.

Vivre par la grâce de ces Suédois, de ces su-
perbes ! Je ne le puis endurer.

ILLO.

Voulez-vous donc, comme un fugitif, men-
dier leur assistance ? vous leur donnez plus que
vous ne recevez d'eux.

WALLENSTEIN.

Dois-je marcher sur les traces de ce connétable
de Bourbon qui se vendit aux ennemis de sa na-
tion, qui porta ses armes contre sa patrie ? La
malédiction fut sa récompense, et l'indignation
des hommes a vengé le crime de sa conduite
dénaturée.

ILLO.

Votre situation est-elle donc la même ?

WALLENSTRIN.

Soyez-en convaincus, tous les mortels rendent hommage à la bonne foi comme aux liens les plus sacrés du sang, et chacun se croit appelé à servir contre ceux qui la blessent. La haine des sectes, la fureur des partis, les rivalités, la jalousie envenimée s'éteignent, tous ceux qui conspirent leur perte mutuelle, s'accordent contre l'ennemi de l'humanité entière, le monstre féroce qui viole le sanctuaire à l'abri duquel vivent les hommes. Car toute la sagesse d'un individu ne saurait le mettre entièrement en garde. La nature a placé sur son front l'œil comme une sentinelle ; mais en arrière, c'est la pieuse bonne foi qui sert de sauvegarde et de défense.

TERZKY.

Ne vous jugez pas avec plus de rigueur que ne le font vos ennemis, qui vous présentent, au moment d'agir, la main de l'amitié. Il n'avait pas tant de scrupule, ce Charles-Quint, l'oncle et l'aïeul de cette maison impériale : il ouvrit les bras à Bourbon : c'est le calcul qui régit l'univers.

SCÈNE VII.

Les précédens ; la comtesse TERZKY.

WALLENSTEIN.

Qui vous a appelée ? les femmes n'ont rien à voir en ces lieux.

LA COMTESSE.

Je voulais vous présenter mes hommages ; serais-je arrivée trop tôt ? j'espère que non.

WALLENSTEIN.

Servez-vous de votre pouvoir, Terzky ; dites-lui de se retirer.

LA COMTESSE.

Je voulais saluer le roi de Bohême.

WALLENSTEIN.

C'est encore une affaire indécise.

LA COMTESSE *aux autres*

Hé bien , où en est-on ? parlez.

TERZKY.

Le duc ne veut pas.

LA COMTESSE.

Il ne veut pas ? que lui faut-il ?

ILLO.

C'est à vous maintenant de parler ; pour moi je n'ai plus rien à dire : il est question de fidélité et de conscience.

LA COMTESSE.

Eh quoi ! n'aurez-vous d'énergie et de détermination que lorsque tout est dans le lointain , lorsqu'une longue carrière à parcourir se présente encore devant vous ? Et maintenant , quand le songe va se réaliser , quand le dénouement approche , quand la chance n'est plus incertaine , c'est alors que vous préledez à vos terreurs. Avez-vous de la hardiesse pour les projets seulement et de la faiblesse pour l'exécution. Eh bien ! faites que vos ennemis aient tout-à-fait raison , c'est sur cela même qu'ils comptent. Ils ne peuvent révoquer en doute un dessein que vos lettres et votre seing peuvent prouver ; cependant ils ne croient pas que l'exécution soit possible , car ils n'ont pour vous ni crainte , ni ménagement. Est-il possible ? Quand vous êtes avancé si loin , quand on a découvert ce qui est le plus criminel , quand on peut faire retomber sur votre tête une entreprise déjà commencée , voulez-vous rétrograder sans en avoir recueilli le fruit ? En concevoir le projet n'est qu'un crime vulgaire , l'accomplir est un acte digne de l'immortalité : si elle réussit , elle sera justifiée , car le succès est le jugement de Dieu.

UN DOMESTIQUE *entre.*

Le colonel Piccolomini.

LA COMTESSE *promptement.*

Qu'il attende.

WALLENSTEIN.

Je ne puis le voir maintenant ; dans un autre instant.

UN DOMESTIQUE.

Il désire vous entretenir seulement un moment ; il a une affaire urgente.

WALLENSTEIN.

Qui sait ce qu'il a à nous dire ? je veux le voir.

LA COMTESSE, *souriant.*

Cela peut être urgent pour lui. Mais vous, vous pouvez différer.

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce ?

LA COMTESSE.

Vous l'apprendrez plus tard. Maintenant, songez à faire partir Wrangel

(*Le domestique sort.*)

WALLENSTEIN.

Si l'on pouvait encore opter ; si un dénouement moins terrible pouvait encore... je préférerais m'y soumettre et différer les moyens extrêmes.

LA COMTESSE.

Ne formez-vous pas d'autre vœu ? cette voie vous reste encore. Faites partir Wrangel. Laissez de côté vos premières espérances ; rejetez loin de vous votre vie passée ; décidez-vous à entrer dans une vie nouvelle. La vertu a aussi ses héros

comme la gloire et la fortune. Allez à Vienne vous prosterner devant l'empereur ; portez-y vos trésors et jurez que vous n'aviez agi que pour tenter la foi de ses serviteurs et amener les Suédois à un arrangement.

ILLO.

Il n'est plus temps même pour cela. On en sait trop. Il porterait seulement sa tête sur un échafaud.

LA COMTESSE.

Je ne redoute pas cela. On n'a point assez de preuves pour le condamner suivant les lois, et on n'osera point tenter l'arbitraire. On permettra au duc de se retirer en paix : je vois comme tout s'arrangera. Le roi de Hongrie arrivera , et on peut croire que , le duc partant , aucune explication ne sera nécessaire. Le roi recevra le serment des troupes , et tout reprendra son cours ordinaire. Un matin , le duc se retirera. Dorénavant il vivra dans ses châteaux : là , il ira à la chasse , il bâtira , il établira de beaux haras ; il s'environnera d'une cour , il accordera des clefs de chambellan ; déploiera le luxe de la table ; en un mot sera , en petit , un fort grand roi. Et comme il sera soumis aux conseils de la prudence et n'aura plus conservé ni pouvoir , ni distinction réelle , on lui permettra de briller selon son bon plaisir ; jusqu'à son dernier jour , il jouera le rôle d'un prince ; le duc pourra même prendre rang parmi ceux qui doivent leur grau-

deur aux chances de la guerre, parmi les créatures récentes de la faveur de la cour; il pourra avec un faste égal, être seigneur et prince.

WALLENSTEIN *se lève, vivement agité.*

Dieu tout-puissant! indiquez-moi une route pour me tirer de ces angoisses; mais indiquez-moi une route qui soit praticable pour moi. Je ne puis pas, comme un héros en parole, comme un parleur de vertu, m'électriser à mon gré sur mes pensées; je ne puis, quand la fortune me délaisse, lui dire comme un fanfaron: Va, je n'ai pas besoin de toi. Si je n'agis pas, je suis perdu. Ce n'est pas le sacrifice, ce n'est pas le péril que je redoute et qui m'arrête au dernier moment, au moment décisif; mais plutôt tomber dans le néant, plutôt devenir si petit après avoir voulu être si grand, plutôt être rejeté par le monde avec ces misérables qu'un jour élève et qu'un jour abaisse, plutôt tout cela que d'entendre mon nom répété d'un pôle à l'autre avec indignation, que de voir le nom de Friedland s'allier à l'horreur de toutes les trahisons, de tous les parjures.

LA COMTESSE.

Et qu'y a-t-il donc là qui blesse tant la nature? Je ne puis le comprendre, daignez me l'expliquer. Ah! ne souffrez pas que ces fantômes d'une noire superstition éteignent les flammes de votre génie. Vous êtes accusé de haute trahison. Que

ce soit à tort ou à raison, c'est ce qui vous importe peu aujourd'hui. Vous êtes perdu, si vous ne profitez pas de la force qui est encore entre vos mains. Eh bien ! quelle est l'humble créature qui ne se sert pas de toutes les forces de la vie pour défendre la vie ? L'audace n'est-elle pas suffisamment excusée par la nécessité ?

WALLENSTEIN.

Autrefois Ferdinand m'a montré tant de bienveillance ! Il m'aimait, il m'estimait ; nul n'était plus que moi près de son cœur : quel prince a-t-il honoré autant que moi ? Et finir ainsi !

LA COMTESSE.

Si vous conservez un si tendre souvenir des moindres faveurs, n'avez-vous donc aucun souvenir des offenses ? Je vais vous retracer ici quel prix de vos fidèles services vous recûtes à Ratisbonne. Vous aviez offensé tous les princes de l'empire ; pour son intérêt unique, vous aviez bravé la haine, la malédiction de l'univers entier ; dans toute l'Allemagne, il ne vous restait pas un seul ami, parce que vous seul aviez du dévouement pour votre empereur. Au milieu de cette tempête qui se déclara contre vous à l'assemblée de Ratisbonne, vous ne deviez avoir que lui pour soutien : il vous a laissé abattre, il vous a laissé succomber, il vous a sacrifié à l'orgueil du Bavarois. Et ne me dites pas qu'en vous rendant votre dignité pre-

mière, il a réparé un affront si sanglant ! Ce n'est pas sa volonté qui vous a reporté où vous êtes ; c'est l'inévitable loi de la nécessité qui vous a rendu le rang qu'on veut encore vous enlever.

WALLENSTEIN.

Il est vrai : ce n'est pas sa volonté qui m'a fait remonter au pouvoir ; j'en suis redevable à son attachement pour moi : j'abuserais de cet attachement bien plus que de sa confiance.

LA COMTESSE.

La confiance, l'attachement ! l'on avait besoin de vous. La nécessité, ce despote superbe qui n'a pas besoin de vains noms, et de personnages de théâtre, qui veut la réalité et non l'illusion, qui sait trouver partout le plus grand et le meilleur pour lui confier le gouvernail, et qui le surprendrait au milieu même de la foule ; la nécessité vous a mis où vous êtes, et vous a tracé votre vocation : pendant long-temps, tant que cela a été possible, cette race n'a appelé à son aide que des hommes au cœur d'esclave, et s'est conservée en mettant en jeu les faibles ressorts de son art. Mais au jour des circonstances extraordinaires, le vain fantôme n'a plus de prestiges, tout rentre alors dans les puissantes mains de la nature, et de ces génies gigantesques qui ne prennent conseil que d'eux-mêmes, qui ignorent tout ce qui n'est que de convention, qui se dirigent d'après leur propre inspiration, non d'après celle qu'on veut leur imposer.

WALLENSTEIN.

Il est vrai qu'ils m'ont toujours vu tel que je suis ; je ne les ai point déçus dans notre marché ; jamais j'en n'ai daigné dissimuler la hardiesse et la fougue de mon caractère.

LA COMTESSE.

Bien plus ; si toujours vous vous êtes montré terrible, si vous êtes toujours resté d'accord avec vous-même, la faute est à ceux qui tremblaient devant vous, et qui cependant ont déposé le pouvoir en vos mains. Chaque caractère n'a point de reproche à subir, tant qu'il ne se dément jamais lui-même ; il n'aurait de tort que s'il tombait dans la contradiction. N'êtes-vous pas le même, qui, il y a huit ans, parcourait avec le fer et la flamme les cercles de l'Allemagne, qui était le fléau de tous les états, qui brayait tous les commandemens de l'empire, qui ne reconnaissait que le terrible droit de la force, et mettait à ses pieds toutes les souverainetés pour fonder la domination de votre despote ? C'était alors qu'il eût été prudent de briser vos superbes volontés et de vous faire rentrer dans l'ordre ; mais cela était avantageux à l'empereur, et lui souriait ; il apposait silencieusement, sur tous ces scandales, son sceau impérial. Ce qui était équitable alors, parce que vous agissiez dans son intérêt, est-il honteux aujourd'hui parce que vous agirez contre ses intérêts ?

WALLENSTEIN *se levant.*

Je n'avais jamais envisagé la chose sous ce point de vue. Oui, vous dites vrai ; tout ce que mon bras a exécuté au nom de l'empereur dans l'empire, était contre le bon ordre ; et même ce manteau de prince que je porte, est le prix de services qui sont des crimes.

LA COMTESSE.

Convenez donc qu'entre vous et lui il ne s'agit pas de la justice et du devoir, mais bien de la force et de la circonstance. Le moment est venu de balancer les grands calculs de votre vie, et d'en extraire le résultat : au-dessus de vous, les signes célestes se montrent favorables ; les planètes vous annoncent le succès, et proclament dans leur révolution que le temps est arrivé. Auriez-vous donc inutilement, pendant toute votre vie, mesuré le cours des étoiles, tracé des cercles et des cadrans, dessiné sur ces murs des zodiaques et des sphères, placé autour de vous les figures muettes et mystérieuses des sept dominateurs du destin ? Tout ceci n'aurait-il donc été qu'un jouet d'enfant ? Tous ces travaux n'auraient point de résultat, cette science ne serait que vide, si elle vous était superflue, si elle n'avait aucune influence sur vous au moment de vous déterminer.

WALLENSTEIN, pendant ces derniers mots, s'est promené avec agitation, comme dans le travail de la réflexion; il s'arrête tout à coup et interrompant la comtesse.

Qu'on rappelle Wrangel, et que trois courriers se tiennent prêts sur-le-champ.

ILLO.

Ah! Dieu soit loué!

(Il sort promptement.)

WALLENSTEIN.

C'est l'œuvre de son mauvais génie et du mien. Il m'appelle à son aide; je suis l'instrument de son ambition, pour le punir; et, quant à moi, je vois déjà le fer vengeur qui va me percer le sein. Celui qui a semé les dents du dragon ne doit pas compter sur de riches moissons; le crime porte avec lui dans son cœur un ange de vengeance, le mauvais espoir. Ce n'est plus maintenant un songe; il n'est plus possible de rétrograder; advienne désormais que pourra. C'est le destin qui décide tout pour celui qui a soumis son cœur à lui obéir aveuglément. (*A Terzky.*) Faites entrer Wrangel dans mon cabinet. Je veux parler moi-même aux courriers; qu'on fasse chercher Octave. (*A la comtesse qui montre un air triomphant.*) Ne vous félicitez pas tant, car le destin porte envie à sa propre puissance et défend les joies prématurées. Nous avons confié

la semence à ses mains; si elle croit pour notre félicité ou pour notre ruine, c'est ce que l'issue nous fera connaître.

(*Il sort et la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un appartement.

WALLENSTEIN, OCTAVE PICCOLOMINI,
ensuite **MAX.**

WALLENSTEIN.

SA lettre est de Lintz, où il annonce qu'il est malade ; quoi qu'il en dise, je sais qu'il est caché à Frauenberg chez le comte Gallas ; tu les feras prendre tous deux, et tu les enverras ici. Je te charge du commandement des régimens espagnols. Tu auras toujours l'air de te préparer et tu ne seras jamais prêt. Peut-être voudra-t-on te forcer à agir contre moi, tu entreras dans leurs vues et tu ne feras rien. — Je connais ton goût, tu veux un poste paisible, ton désir serait aussi de paraître fidèle jusqu'après l'événement : les actions trop franches ne te conviennent pas. — Eh bien ! je t'ai choisi un

rôle tout-à-fait dans tes moyens. Ton impassibilité doit beaucoup nous servir; pendant ce temps mon sort se décidera, et alors tu sais tout ce qu'il faudra faire. (*Max Piccolomini entre.*) Marche à présent, mon vieil ami; cette nuit tu partiras. J'ai mon cheval ici, prends-le. — Notre séparation ne peut long-temps durer; nous nous reverrons, je l'espère, tous contents et joyeux.

• OCTAVE, à son fils.

Nous avons encore à nous parler.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, MAX PICCOLOMINI.

MAX, s'approchant.

MON général ...

WALLENSTEIN.

Je cesse de l'être, si tu prends la qualité d'officier de l'empereur.

MAX.

C'est donc un projet arrêté: vous voulez quitter l'armée.

WALLENSTEIN.

J'ai renoncé au service de l'empereur.

MAX.

Et vous voulez quitter l'armée?

WALLENSTEIN.

Au contraire ; j'espère m'attacher à elle par des nœuds plus étroits et plus forts. (*Il s'assied.*)
Oui, Max ; je n'ai pas voulu m'ouvrir à toi avant que l'heure d'agir eût sonné. — L'heureux instinct de la jeunesse saisit aisément ce qui est juste. Il est doux de juger par soi-même lorsqu'on peut se décider d'après des exemples qui ne laissent point d'incertitude. Mais lorsqu'il faut choisir entre deux malheurs inévitables, et que dans la lutte des devoirs le cœur n'est pas tout-à-fait désintéressé, c'est un bonheur de ne pouvoir choisir, et la nécessité devient une faveur du sort. La nécessité nous presse ; ne regarde pas derrière toi, tu n'y verras luire aucun rayon d'espoir. Regarde devant. N'hésite pas : prépare-toi à agir. La cour a résolu ma perte ; et moi je veux la prévenir. Nous ferons alliance avec les Suédois ; ce sont de braves gens et de bons amis. (*Il s'arrête pour attendre la réponse de Max.*) Je t'ai surpris. Ne me réponds pas. Je te donne le temps de te reconnaître. (*Il se lève et se retire dans le fond du théâtre. Max demeure long-temps immobile, plongé dans la douleur la plus profonde. Au premier mouvement qu'il fait, Wallenstein revient sur ses pas et se place devant lui.*)

MAX.

Mon général, vous me mettez hors de tutelle.

Jusqu'à ce jour on m'avait épargné le soin de tracer moi-même la route que je devais choisir. Je vous suivais aveuglément. Je n'avais besoin que de vous voir, et j'étais sûr de marcher dans la bonne route. Aujourd'hui pour la première fois vous me renvoyez à moi-même et vous me forcez de choisir entre vous et mon cœur.

WALLENSTEIN.

Jusqu'à ce jour ton cœur t'a bercé mollement; tu pouvais, en te jouant, accomplir tes devoirs, te livrer à tous les nobles mouvemens de ton âme, agir sans que ton cœur fût partagé. Les choses ne peuvent plus demeurer ainsi; les routes se divisent devant toi pour ne plus se réunir, les devoirs combattent les devoirs : il faut que tu prennes parti dans la guerre qui s'allume entre ton ami et ton empereur.

MAX.

La guerre ! est-ce là le nom que tu as proféré ? La guerre est épouvantable comme les fléaux du ciel, cependant elle peut être comme eux salutaire, lorsqu'elle ne blesse pas les conventions établies. — Est-ce une guerre convenable que celle que vous préparez à votre empereur avec sa propre armée ? — Dieu du ciel ! quel changement ! me convient-il de vous parler ainsi, à vous qui m'apparaissiez comme l'astre de la terre qui devait me servir de guide ? — Oh ! quel déchirement vous faites éprouver à mon cœur !

Faut-il que je renonce à l'ancienne habitude du respect, au devoir si saint de l'obéissance? Non, ne détournez pas de moi votre visage; ce visage fut toujours pour moi comme celui du Dieu vivant; il ne saurait perdre tout d'un coup son empire. Mes sens sont encore dans vos liens; pensez-vous que mon âme déchirée ait pu s'en affranchir de suite?

WALLENSTEIN.

Max, écoute-moi.

MAX.

Oh! n'exécute pas ton projet! ne l'exécute pas! Vois, tes traits nobles et purs ne savent rien encore de cette action désastreuse; ton imagination seule en est souillée. L'innocence ne veut pas se laisser bannir de ton extérieur imposant et sublime. Repousse cette tache odieuse, cette pensée ennemie. Ce ne sera qu'un mauvais génie qui sera venu éprouver ta vertu. L'humanité peut avoir de pareils momens; mais un noble sentiment doit l'emporter. Non, tu ne finiras pas ainsi. Ce serait décrier parmi les hommes tous les grands caractères, toutes les facultés supérieures. Ce serait réaliser l'opinion commune qui ne croit à rien de noble dans un grand génie indépendant, et qui ne peut se fier qu'à l'impuissance.

WALLENSTEIN.

Le monde me blâmera avec rigueur; c'est à

quoi je m'attends. Je me suis déjà dit à moi-même ce que tu peux me dire. Quel homme, quand il peut faire un détour, n'évite pas les résolutions extrêmes? Mais ici, il n'y a point de choix; il faut ou que j'emploie la force, ou que j'en sois la victime. Tel est mon sort; je n'ai plus d'autre ressource.

MAX.

Eh bien, soit. Maintenez-vous dans votre poste par des moyens violens. Résistez à l'empereur; et, s'il le faut, allez ouvertement jusqu'à la rébellion. Ce parti n'aura pas mes éloges; mais je puis le pardonner; je partagerai avec vous des démarches que je n'approuve pas. Seulement, ne soyez pas un traître. Le mot est lâché; ne soyez pas un traître; car ce n'est pas là une mesure précipitée, une erreur du courage, plein du sentiment de sa force. Ah! c'est tout autre chose; c'est une action noire, noire comme l'enfer.

WALLENSTEIN.

(Il fronce le sourcil d'un air sévère, mais il conserve un ton modéré.)

La jeunesse est prompte à laisser échapper des paroles semblables au tranchant d'une épée. Sa tête ardente mesure hardiment des circonstances qui ne peuvent être jugées que d'après elles-mêmes; en un moment tout lui paraît infâme ou louable, coupable ou vertueux, et ce que l'imagination fantastique attache à ces mots so-

lennels, elle en accable les acteurs et les individus. Le cerveau est large, mais le monde est étroit; les pensées habitent à l'aise les unes à côté des autres; mais les faits se heurtent rudement dans l'espace. La place où l'un s'établit est abandonnée par l'autre. Quiconque ne veut pas être expulsé, doit en expulser un autre. Là règne la discorde, et la victoire appartient au plus fort. — Il est vrai que celui qui traverse la vie sans former de souhaits, qui ne se propose aucun but, peut vivre intact comme la salamandre dans les flammes, et se conserver pur dans un élément pur. La nature me forma d'une substance moins aérienne; mes désirs m'entraînent vers la terre. Cette terre appartient au génie du mal, et non au génie du bien. De leur sublime séjour, les dieux ne nous envoient que des faveurs communes à tous les hommes; leur lumière réjouit, mais n'enrichit personne; la possession est exclue de leurs domaines. Pour obtenir les pierres et l'or dont tout le monde fait cas, il faut les ravir aux pouvoirs imposteurs qui se cachent loin du jour. On ne peut se les rendre favorables qu'à force de sacrifices, et il n'existe pas un être vivant qui se soit retiré de leur service avec une âme pure.

MARK, avec expression.

Ah! redoute, redoute ces pouvoirs imposteurs! ils ne tiennent pas leurs promesses: ce sont des esprits de mensonge qui t'entraînent dans l'abîme

par leurs artifices. Ne te fie pas à eux ! crois-en mes avertissemens. Ah ! retourne à ton devoir ! Sans doute tu le peux encore. Charge-moi d'aller à Vienne ; oui , que je parte. Laissez-moi vous reconcilier avec l'empereur ; il ne vous connaît pas , mais moi je vous connais : il vous verra avec mes yeux et je vous rapporterai sa confiance.

WALLENSTEIN.

Il est trop tard. Tu ne sais pas ce qui est arrivé.

MAX.

Et quand il serait trop tard ; quand les choses en seraient au point qu'un crime seul pourrait prévenir votre chute ; il faut tomber noblement comme vous vous êtes soutenu. Perdez le commandement , descendez du théâtre ; vous pouvez en sortir avec éclat, sortez-en aussi avec votre innocence, vous avez beaucoup vécu pour les autres, vivez aussi pour vous-même. Je vous accompagnerai ; jamais je ne séparerai ma destinée de la vôtre.

WALLENSTEIN.

Il est trop tard. Tandis que tu perds tes paroles, les courriers qui portent mes ordres à Prague et à Egra voient fuir derrière eux le chemin qui les en sépare. Ne résiste plus. Nous agissons suivant la nécessité ; marchons d'un pas noble et ferme dans la carrière où elle nous force d'entrer. — En quoi suis-je plus cou-

pable que ce César dont le nom occupe encore le premier rang dans les fastes du monde : il guida contre Rome les légions que Rome lui avait confiées pour la défendre : s'il eût jeté le glaive, c'en était fait de lui, comme c'en serait fait de moi si je posais les armes. Je sens en moi quelque chose de son génie. Souhaite - moi son bonheur, je supporterai le reste.

(Max, qui jusqu'alors a paru soutenir une lutte douloureuse, s'éloigne rapidement. Wallenstein le suit des yeux avec surprise et embarras, puis il demeure plongé dans une méditation profonde.)

SCÈNE III.

WALLENSTEIN, TERSKY ; un instant après
ILLO.

TERSKY.

En bien ! Max Piccolomini vous quitte-il ?

WALLENSTEIN.

Où est Wrangel ?

TERSKY.

Il est parti.

WALLENSTEIN.

Si précipitamment ?

TERZKY.

Comme s'il eût disparu sous terre. Il venait de vous quitter quand je suis allé pour le chercher. Je voulais lui parler, il était déjà parti, et personne n'a su me dire comment. Je crois vraiment que c'est un démon qui est venu; un homme ne peut pas disparaître aussi rapidement.

ILLO *arrive.*

Est-il vrai que vous confiez une mission au père?

TERZKY.

Comment, à Octave! Quelle idée avez-vous!

WALLENSTEIN.

Il va à Prauenberg, conduire les régimens espagnols et italiens.

TERZKY.

Plaise au ciel! que vous ne persistiez pas dans ce dessein!

ILLO.

Voulez-vous mettre des troupes à la disposition de ce traître, et le reléguer loin de vos regards, précisément dans le moment fatal?

TERZKY.

Ne faites pas cela; surtout ne le faites pas.

WALLENSTEIN.

Vous êtes des hommes inconcevables.

ILLO.

Pour cette fois seulement, rendez-vous à nos avis: qu'il ne parte pas.

WALLENSTEIN.

Et pourquoi n'aurai-je pas en lui cette même confiance que je lui ai toujours montrée? Qu'a-t-il fait qui puisse m'ôter la bonne opinion que j'avais conçue de lui? Dois-je, suivant votre caprice, réformer l'ancienne idée que j'ai de lui? N' imaginez pas que vous rencontrerez en moi l'inconstance d'une femme. Puisque je me suis confié à lui jusqu'à ce jour, je m'y confierai encore aujourd'hui.

TERZKY.

Mais pourquoi faut-il que ce soit lui? envoyez-en un autre.

WALLENSTEIN.

Ce sera lui, parce que je l'ai choisi. Il convient à cet emploi, voilà pourquoi je le lui ai confié.

ILLO.

C'est un Italien, voilà pourquoi il vous convient.

WALLENSTEIN.

Je sais bien que vous les avez toujours mal jugés. Parce que je les estime, que je les aime l'un et l'autre, que je leur accorde quelque préférence, ainsi qu'ils en sont dignes, ils blessent vos regards. Mais qu'importe votre jalousie au succès de mes intérêts? Vous les haïssez, cela ne leur ôte rien devant moi. Aimez-vous, haïssez-vous les uns les autres, suivant qu'il vous

plaira ; je ne fais violence aux opinions ni au penchant de personne , mais je connais au juste de quelle valeur chacun de vous peut être pour moi.

ILLO.

Il n'ira pas , je briserai plutôt les roues de sa voiture.

WALLENSTEIN.

Calmez-vous , Illo.

TERZKY.

Lorsque Questenberg était ici , il était toujours auprès de lui , ils ne se quittaient point.

WALLENSTEIN.

Je le savais , et c'était avec mon agrément.

TERZKY.

Et les messages secrets qu'il a reçus de Galas , j'en suis informé aussi.

WALLENSTEIN.

Cela n'est pas.

ILLO.

Ah ! vous êtes aveugle ; vous avez des yeux pour ne pas voir.

WALLENSTEIN.

Vous ne pourriez détruire la confiance que je nourris au fond de mon âme. S'il me trompe , c'est que toute la science des astres est illusoire. Apprenez que j'ai un témoignage du destin même , qui me répond qu'Octave est le plus dévoué de mes amis.

ILLO.

Et qui vous prouve que ce témoignage ne vous abuse point ?

WALLENSTEIN.

Il est des instans dans la vie où l'homme semble arriver jusqu'à l'esprit qui gouverne cet univers, où il peut librement interroger le sort. Dans un de ces momens, durant la nuit qui précéda la journée de Lutzen, j'étais perdu dans mes pensées, appuyé contre un arbre ; mes yeux s'étendaient au loin dans la plaine ; les feux du camp brillaient d'un sombre éclat au travers des ténèbres ; le bruit sourd des armes ; les cris monotones des sentinelles interrompaient seuls le silence. Alors mon existence entière concentrée dans les idées du destin et d'avenir, s'était rejetée dans une contemplation intérieure ; et mon esprit, s'abandonnant à la méditation, unissait à la pensée de l'issue prochaine du combat qui s'annonçait, la pensée du plus lointain avenir. Je me disais à moi-même : « Que d'hommes sont là pour t'obéir ! Ils se soumettent aux chances de ton étoile ; ils ont placé tous leurs intérêts sur ta tête, comme sur une chance du sort ; ils naviguent avec toi sur le vaisseau de ta fortune. Cependant si jamais le destin envieux dispersait tout ceci, il en est bien peu sur la fidélité desquels tu puisses compter. Ne pourrais-je apprendre quel est celui de tous



» ceux qui sont dans mon camp, qui m'est le
 » plus dévoué? Témoigne-le-moi par un signe,
 » ô destin! Que celui-là soit le premier qui ce
 » matin paraisse auprès de moi, et me prouve
 » son affection. » Le sommeil me surprit au mi-
 lieu de cette pensée. Et je vis en esprit le
 champ du carnage : la mêlée était grande ; une
 balle frappa mon cheval, je tombai, cavaliers et
 chevaux me foulèrent aux pieds sans nulle-at-
 tention ; j'étais étendu presque inanimé ; alors
 un bras secourable me saisit tout à coup, c'é-
 tait Octave ; et je m'éveillai ; il était jour, et Oc-
 tave se tenait devant moi. « Frère, dit-il, ne
 » monte pas aujourd'hui la Pie, suivant ton
 » usage ; sers-toi plutôt de ce cheval, que j'ai
 » choisi pour toi : fais cela par amitié pour moi ;
 » c'est en songe que m'est venue cette pensée. »
 Et, grâce à la légèreté de son coursier, je me
 dérobai à la poursuite des dragons de Bannier.
 Le jour même mon neveu se servit de la Pie, et
 le cheval ni le cavalier n'ont plus reparu.

ILLO.

C'est un hasard.

WALLENSTEIN, avec feu.

Non, ce n'est pas le hasard ; et ce qui ne
 semble être qu'un coup du sort vient directe-
 ment d'une source profonde et cachée. J'ai l'as-
 surance sacrée et solennelle qu'Octave est mon
 bon génie ; n'en parlons plus.

(Il se retire.)

TERZKY.

Ce qui me console , c'est que Max nous reste
comme otage.

ILLO.

Et celui-là ne quittera pas ces lieux vivant,
WALLENSTEIN s'arrête et revient à eux.

Vous ressemblez aux femmes qui reviennent
incessamment à leur idée première, quand
on leur a parlé raison pendant des heures en-
tières. Apprenez que les pensées et les actions
des hommes ne sont pas comme les vagues de la
mer qui se succèdent aveuglément; elles ont,
comme dans une caverne profonde, leur source
dans le cœur de l'homme, dans cette image
abrégée de l'univers. Telles que les fruits des
arbres, elles croissent nécessairement; les jeux
du hasard ne peuvent les dénaturer; j'ai sondé
l'âme humaine dans toute sa profondeur, et
j'apprécie et les volontés et les actions.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison Piccolomini.

OCTAVE PICCOLOMINI prêt à partir; un

ADJUDANT.

OCTAVE.

LA garde est-elle là ?

L'ADJUDANT.

Elle attend en bas.

OCTAVE.

Ce sont des hommes dévoués, adjudant ? Dans quel régiment les avez-vous pris ?

L'ADJUDANT.

Dans le régiment de Tiefenbach.

OCTAVE.

C'est un régiment fidèle. Qu'ils restent en paix dans la seconde cour. Qu'aucun d'eux ne paraisse à moins que je sonne. La maison sera fermée et rigoureusement surveillée, et tout individu que l'on surprendra demeurera arrêté. (*L'adjudant sort.*) J'espère que leurs services me seront inutiles ; je considère mes combinaisons comme bien sûres ; mais il s'agit ici des intérêts de l'empereur. La partie en vaut la peine, et j'aime mieux avoir pris trop de précautions que d'en avoir manqué.

SCÈNE V.

OCTAVE PICCOLOMINI, ISOLANI entre.

ISOLANI.

Me voici. Attendez-vous encore quelqu'un des autres ?

OCTAVE, *mystérieusement.*

Avant tout, j'ai une confiance à vous faire, comte Isolani.

ISOLANI, *aussi mystérieusement.*

S'agit-il de ce que le prince veut tenter? Vous pouvez avoir confiance en moi : mettez-moi à l'essai.

OCTAVE.

Cela pourra bien être.

ISOLANI.

Camarade, je ne suis pas de ceux qui n'ont d'audace qu'en parlant, et qui, quand on arrive au fait, s'éloignent lâchement du bord. Le duc s'est conduit avec moi en ami : Dieu sait ce qui en est. Je lui dois tout, et il peut compter sur mon dévouement.

OCTAVE.

C'est ce qu'il faudra prouver.

ISOLANI.

Mais, prenez garde, tous n'ont pas la même opinion. Il y en a beaucoup qui sont fidèles à la cour, et qui s'imaginent que ces signatures qu'on a surprises dernièrement ne les lient pas.

OCTAVE.

Ah, ah! nommez-moi ceux qui ont cette opinion.

ISOLANI.

Par le diable, tous les Allemands le disent

comme cela. Esterhazy, Kaunitz, Deodat, répètent tout haut maintenant qu'on doit obéissance à la cour.

OCTAVE.

Je m'en félicite.

ISOLANI.

Vous vous en félicitez ?

OCTAVE.

Oui, de ce que l'empereur conserve de si fidèles amis, des serviteurs si dévoués.

ISOLANI.

Ne vous moquez pas ; ce sont là les plus braves gens de l'armée.

OCTAVE.

Assurément. Dieu me garde de me moquer. Très-sérieusement, je me félicite de ce que la bonne cause a de si bons soutiens.

ISOLANI.

Que diable, qu'est-ce donc ? Ne seriez-vous pas.. Pourquoi suis-je donc ici ?

OCTAVE, *avec gravité.*

Pour dire sérieusement et sans hésitation, si vous voulez être ami ou ennemi de l'empereur.

ISOLANI *fièrement.*

Je ne ferai cette réponse qu'à celui qui aura le droit de m'adresser cette question.

OCTAVE.

Ce papier vous fera connaître si j'en ai le droit.

ISOLANI,

Quoi? Mais... c'est la main et le sceau de l'empereur. (Il lit.) « Tous les commandans de » notre armée obéiront aux ordres de notre » aimé lieutenant général Piccolomini, comme » aux nôtres propres. » Ah! oui, assurément, oui, oui; je vous fais mon compliment, monsieur le lieutenant général.

OCTAVE.

Obéissez-vous à cet ordre?

ISOLANI.

Moi? Mais aussi vous m'attaquez à l'improviste, vous me donnerez le temps de réfléchir, j'aime à le croire.

OCTAVE.

Deux minutes.

ISOLANI.

Mon Dieu, la question est cependant...

OCTAVE.

Claire et simple. Vous devez déclarer si vous voulez trahir votre souverain, ou lui rester fidèle.

ISOLANI.

Trahir! Mon Dieu, qui parle de trahir?

OCTAVE.

Oui, c'est là toute l'affaire. Le prince est un traître: il veut livrer l'armée aux ennemis. Prononcez-vous positivement et sans retard. Voulez-

vous être parjure envers l'empereur ? Voulez-vous vous vendre aux ennemis ? Le voulez-vous ?

ISOLANI.

Le croyez-vous ? Moi, être parjure envers la majesté impériale ? Ai-je parlé de cela ? Quand ai-je dit une tel chose ?

OCTAVE.

Vous ne l'avez point dite encore ; j'écoute pour savoir si vous la direz.

ISOLANI.

Observez bien que vous-même vous pouvez témoigner que je ne l'ai pas dit ; cela est heureux pour moi.

OCTAVE.

Vous dites donc que vous n'êtes point lié au prince ?

ISOLANI.

S'il a médité une trahison, la trahison brise tous les liens.

OCTAVE.

Et êtes-vous décidé à combattre contre lui ?

ISOLANI.

Je lui dois tout. Cependants'il est un traître, que Dieu le punisse, je ne lui suis plus obligé.

OCTAVE.

Je me félicite de vous voir dans la bonne cause ; aujourd'hui, cette nuit même, vous partirez en silence avec toutes les troupes légères ;

vous ferez comme si le duc lui-même vous l'avait ordonné : Frauenberg est le lieu du rendez-vous ; là Gallas vous donnera des ordres ultérieurs.

ISOLANI.

Cela sera exécuté ; mais vous ne m'oublierez pas auprès de l'empereur , vous vous souviendrez dans quelles bonnes dispositions vous m'avez trouvé.

OCTAVE.

Je ne manquerai pas de vous faire valoir. (*Isolani se retire ; un domestique entre.*) Le colonel Buttler ? bon.

ISOLANI *revenant.*

Vous me pardonnez aussi la rudesse de mes manières ? Potivais-je savoir , mon Dieu , avec quel homme important je me trouvais ?

OCTAVE.

C'est bien.

ISOLANI.

Je suis un vieux soldat sans façons ; quelque mot un peu gai sur la cour aurait bien pu m'échapper parfois dans la gaité du vin , mais vous savez bien que cela était sans conséquence.

(*Il sort.*)

OCTAVE.

N'ayez là-dessus aucune inquiétude. Voilà qui est fini ; puissions-nous avoir aussi bonne chance avec l'autre !

SCÈNE VI.

OCTAVE PICCOLOMINI, BUTTLER.

BUTTLER.

Je me rends à vos ordres, général.

OCTAVE.

Soyez le bienvenu comme bon camarade et comme ami.

BUTTLER.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

OCTAVE, après qu'ils se sont assis tous deux.

Vous n'avez pas apprécié l'intérêt que je vous ai témoigné hier; vous l'avez méconnu et regardé comme de simple forme; mes souhaits pour vous étaient ceux du cœur, car voici le moment où les braves gens doivent s'enchaîner par des liens étroits.

BUTTLER.

Pour cela il faudrait penser de même.

OCTAVE.

Et tous les braves gens ne pensent-ils pas de même? Je ne juge les hommes que par les actions où ils sont librement entraînés par leur caractère. Car souvent un ressentiment irréféchi et la colère rejettent les meilleurs hors du droit chemin. Vous avez passé par Frauenberg;

le comte Galas ne vous a-t-il rien confié? dites-le-moi; il est mon ami.

BUTLER.

Il ne m'a dit que des paroles vagues.

OCTAVE.

J'en suis fâché; ses avis étaient prudents et j'en aurais de semblables à vous donner.

BUTLER.

Ne vous donnez pas tant de peine, et ne me contraignez pas à démentir la bonne opinion que vous avez de moi.

OCTAVE.

Les momens sont chers, expliquons-nous franchement; vous savez où en sont les choses. Le duc médite une trahison, et je puis ajouter, elle est accomplie; depuis peu d'heures il a traité avec les ennemis; déjà des courriers sont partis pour Egra et pour Prague; demain on prétend nous livrer aux ennemis. Cependant il s'abuse, la prudence veille, l'empereur conserve ici des amis dévoués, et un parti puissant et invincible va se déclarer pour lui. Cet ordre de l'empereur proscrit le duc, défie l'armée de tout devoir d'obéissance envers lui, et ordonne à tous les hommes fidèles de se soumettre à mon commandement; maintenant choisissez; voulez-vous défendre la bonne cause avec nous, ou partager avec lui la funeste destinée des coupables?

BUTTLER *se lève.*

Sa destinée sera la mienne.

OCTAVE.

Est-ce là votre dernier mot ?

BUTTLER.

Oui.

OCTAVE.

Pensez à vous, colonel Buttler, il en est temps encore ; les paroles que la réflexion n'avoue pas demeureront ensevelies dans le sein d'un ami. Revenez sur vos pas ; prenez un meilleur parti, celui que vous avez embrassé n'est pas bon.

BUTTLER.

Général, n'avez-vous pas d'autre ordre à me donner ?

OCTAVE.

Pensez à vos cheveux blancs ; revenez sur vos pas.

BUTTLER.

Adieu.

OCTAVE.

Eh quoi ! voulez-vous donc, pour une telle guerre, tirer votre bonne et redoutable épée ? Voulez-vous donc que des malédictions remplacent la reconnaissance que l'Autriche avait envers vous, pour une fidélité gardée pendant quarante ans ?

BUTTLER *souriant avec amertume.*

La reconnaissance de la maison d'Autriche ?

(*Il veut sortir.*)

OCTAVE *le laisse aller jusqu'à la porte, puis le rappelle.*

Buttler !

BUTTLER.

Qu'y a-t-il encore ?

OCTAVE.

Où en êtes-vous pour le comté ?

BUTTLER.

Le comté ! Quoi ?

OCTAVE.

Oui, le titre de comte, c'est ce que je veux dire.

BUTTLER *avec empressement.*

Mort et damnation !

OCTAVE *froidement.*

Vous le demandez, on vous le refuse.

BUTTLER.

Vous ne m'insulterez pas impunément : l'épée à la main.

OCTAVE.

Remettez votre épée, racontez-moi tranquillement comment la chose s'est passée, après quoi je vous donnerai satisfaction.

BUTTLER.

Eh bien ! soit, que tout le monde connaisse

une erreur que je me reprocherai toujours à moi-même! Qui, général, j'ai l'ambition des honneurs, et l'abaissement m'est insupportable. Je ne puis voir sans douleur qu'à l'armée la naissance et les titres ont plus de prix que les services; je ne veux pas être au-dessous de mon égal. Un malheureux moment m'a inspiré cette démarche; c'était une extravagance, mais pourquoi m'en a-t-on puni d'une manière si odieuse? On pouvait refuser; pourquoi rendre le refus plus humiliant par l'outrage et le mépris? pourquoi fonder aux pieds, avec un cruel dédain, un vieillard, un fidèle et loyal serviteur? pourquoi lui appeler si durement la bassesse de son origine, parce qu'il l'avait un moment reconnue? Mais la nature a donné un dard au reptile; il se venge de celui qui l'écrase d'un pied superbe.

OCTAVE.

Vous avez été calomnié; connaissez-vous l'ennemi qui vous sert si bien en cette occasion?

BUTLER.

Que m'importe? sans doute quelque courtisan, quelque odieux libertin, quelque Espagnol, peut-être l'héritier d'une antique famille dont j'ai blessé la vanité, un sot jaloux qui s'indigne d'un rang que m'ont valu mes services.

OCTAVE.

Répondez-moi; le duc approuva votre demande?

BUTTLER.

Lui-même m'y avait engagé; il me témoigna dans cette circonstance toute l'ardeur de son amitié.

OCTAVE.

Ah! cela vous est bien démontré?

BUTTLER.

J'ai lu la lettre.

OCTAVE, *d'un air significatif.*

Et moi aussi. Mais elle contenait tout autre chose. (*Buttler montre de l'étonnement.*) Le hasard veut que cette lettre soit entre mes mains: vous pouvez en juger par vos propres yeux.

(*Il lui donne la lettre.*)

BUTTLER.

Qu'est-ce donc?

OCTAVE.

Je crains, colonel Buttler, qu'on ne vous ait joué d'une manière infâme. Le duc, dites-vous, vous a engagé à cette demande. Dans cette lettre il vous traite dédaigneusement, et conseille au ministre d'humilier ce qu'il appelle votre ambitieuse vanité. (*Buttler a lu la lettre; ses genoux tremblent; il prend un siège et s'assied.*) Aucun ennemi ne vous poursuit, personne n'a de haine contre vous: vous ne devez imputer qu'au duc l'outrage qui vous a été fait; et son intention est évidente; il cherchait à vous dé-

tacher de votre empereur ; il espère que votre ressentiment lui vaudrait ce qu'il n'eût jamais obtenu, dans une tranquille situation d'esprit, de votre longue fidélité ; il voulait que vous fussiez entre ses mains l'aveugle instrument de ses horribles desseins. C'est à quoi il a réussi ; il doit se féliciter d'avoir pu vous détourner du droit chemin où vous avez marché pendant quarante années.

BUTTLER *d'une voix émue.*

Sa majesté l'empereur pourra-t-il me pardonner ?

OCTAVE.

Il fera mieux ; il réparera l'injuste affront qu'a reçu un vaillant guerrier. Il confirme, de son plein gré, la faveur que le prince vous avait accordée dans un but criminel : le régiment que vous commandez est à vous. (*Buttler veut se lever, et semble de nouveau défaillir : son âme est vivement agitée ; il veut parler, et ne le peut pas : enfin il prend son épée, et la présente à Piccolomini.*) Que voulez-vous ? Calmez-vous.

BUTTLER,

Prenez-la.

OCTAVE.

Pourquoi ? Revenez à vous.

BUTTLER.

Prenez-la. Je ne suis plus digne de cette épée.

OCTAVE.

Recevez-la de nouveau de ma main, et servez-vous-en avec honneur pour le triomphe de la bonne cause.

BUTTLER.

J'ai pu manquer de fidélité pour un si généreux empereur !

OCTAVE.

Votre erreur est oubliée ; hâtez-vous de quitter le duc.

BUTTLER.

Moi le quitter !

OCTAVE.

Comment ! Que voulez-vous dire ?

BUTTLER avec un emportement terrible.

Seulement le quitter ! Il doit périr !

OCTAVE.

Suivez-moi à Franenberg, où tous les sujets fidèles se réunissent auprès de Galas et d'Attringer. J'en ai ramené beaucoup d'autres à leur devoir ; et cette nuit ils quittent Pilsen.

BUTTLER vivement agité, se promène çà et là ; puis vient à Octave avec un regard assuré.

Comte Piccolomini ! l'homme qui a violé sa foi peut-il encore parler d'honneur ?

OCTAVE.

Il le peut quand son repentir est aussi sincère.

BUTTLER.

Laissez-moi ici sur ma parole d'honneur.

OCTAVE.

Que prétendez-vous ?

BUTTLER.

Laissez-moi ici avec mon régiment.

OCTAVE.

Je m'en repose sur vous. Cependant, dites-moi quel est votre projet.

BUTTLER.

L'avenir vous en instruira : ne m'en demandez pas davantage. Reposez-vous-en sur moi ; vous le pouvez. Par le ciel, ce n'est pas son bon génie qui veillera près de lui. Adieu.

*(Il sort.)*UN DOMESTIQUE *apporte un billet.*

Un inconnu a remis ceci et il est reparti sur-le-champ. Les chevaux du prince sont déjà en bas.

OCTAVE *lit.*« Hâtez votre départ, Votre fidèle Isolapi. »
Allons, quittons cette ville. Si près du port faudrait-il échouer ? Partons, partons, je ne suis plus en sûreté ici. Mais...

SCÈNE VII.

Les deux PICCLOMINI.

Max entre ; il est violemment agité ; ses regards ont une expression sombre ; sa démarche est mal assurée ; il ne parvient à apercevoir son père , qui se tient à l'écart et le regarde avec inquiétude. Il se promène à grands pas , puis s'arrête tout à coup , et se jette sur un siège qui se trouve près de lui.

OCTAVE s'approche de lui.

Je pars , mon fils. (*Il n'obtient aucune réponse , il saisit la main de Max.*) Adieu , mon fils , adieu.

MAX.

Adieu.

OCTAVE.

Tu ne tarderas point à me suivre ?

MAX sans le regarder.

Moi , vous suivre ! votre route n'est pas droite ; elle n'est pas la mienne. (*Octave laisse sa main et se recule.*) Ah ! si vous aviez montré de la franchise et de la loyauté , nous n'en serions pas à une telle extrémité ; tout aurait tourné autrement. Il n'eût pas embrassé ce terrible parti. Les bons auraient conservé leur crédit auprès de lui , et il n'eût pas été la proie des méchants.

Pourquoi, comme si vous étiez un coupable ou son complice, l'avez-vous, en vous glissant près de lui, épié avec adresse et silencieusement? Odiense duplicité, mère de tout ce qui est mal, tu nous as perdus, tu nous as réduits au désespoir. Généreuse loyauté, sauveur de l'homme, tu nous eusses tout pardonnés. Mon père, je ne puis vous excuser, ce qui est impossible. Le duc m'a jeté dans une étonnante surprise, mais vous, vous êtes presque aussi coupable.

OCTAVE.

Mon fils, hélas, je pardonne à ta douleur.
 MAX se lève, et le regarde d'un œil de doute.

Serait-il possible? Mon père, mon père! tout ceci serait-il le résultat de vos combinaisons? vous vous élevez sur ses ruines. Octave, cette idée m'accable.

OCTAVE.

Dieu tout puissant!

MAX.

Malheureux que je suis! la nature n'est plus la même pour moi; et la noire défiance a envahi mon âme. Fidélité, confiance, espoir, tout est perdu pour moi! j'ai été trompé par tout ce que je respectais le plus. Non, non, tout ne m'a pas trahi. Elle vit encore pour moi, elle, sincère et pure comme le ciel; partout on ne trouve que ruse, hypocrisie, meurtre, poison, parjure et perfidie; notre amour seul, parmi les hommes, reste pur et non profané.

OCTAVE.

Max, marche sur mes pas, cela est préférable.

MAX.

Eh, quoi! ayant de lui avoir dit adieu; un dernier adieu. Jamais.

OCTAVE.

Ne t'expose pas aux angoisses d'une inévitable séparation; marche sur mes pas, viens, mon fils.

(*Il veut l'entraîner.*)

MAX.

Non, j'en jure par le ciel.

OCTAVE *insistant.*

Suis-moi, je t'en supplie, moi, ton père.

MAX.

Demandez-moi ce qui est possible à un mortel; je reste.

OCTAVE.

Max, au nom de l'empereur, suivez-moi.

MAX.

L'empereur n'a rien à prétendre sur mon cœur. Et prétendez-vous me priver encore du seul bien qui me reste dans mon infortune, sa compassion? Faut-il donc accomplir cruellement une telle cruauté? Dois-je donc prendre honteusement une irréparable résolution? me dérober à elle furtivement par une fuite lâche et

indigne? Non; elle connaîtra mon agitation, mon désespoir; elle entendra les soupirs déchirans de mon âme; elle pleurera sur moi. Ah! les hommes sont cruels; mais elle, c'est un ange; elle préservera mon cœur de l'horreur, de la rage du désespoir? elle versera un baume consolateur sur les angoisses de la mort.

OCTAVE.

Tu ne pourras plus la quitter, cela te sera impossible. Viens, mon fils, sauve ton honneur.

MAX.

Ne prodiguez pas des paroles superflues, j'obéis au cri du cœur, c'est lui seul qui saura me guider.

OCTAVE *avec trouble et tremblant.*

Max! Max! si une douleur aussi poignante était ma récompense; si tu.... O mon fils; mon propre sang, je frémis d'y penser; si tu ne reculais pas devant un pareil opprobre, si tu flétrissais de cette honte l'honneur de notre famille, alors le monde épouvanté contemplerait le glaive du fils s'abreuvant, dans un affreux combat, du sang de son père.

MAX.

Ah! si vous aviez eu meilleure opinion des hommes, vous n'eussiez pas agi de cette manière; déplorable défiance, soupçons dignes de l'enfer! rien ne semble ni solide, ni certain, tout est

chancelant au regard de celui qui ne connaît pas l'abandon du cœur.

OCTAVE.

Et si je me fie à ton cœur, crois-tu pouvoir toujours maîtriser ses mouvemens ?

MAX.

Vous n'avez pu les dompter ces mouvemens de mon cœur, le duc n'y pourra rien de plus.

OCTAVE.

Ah ! Max, je ne te verrai jamais !

MAX.

Vous ne me verrez jamais indigne de vous.

OCTAVE.

Je pars pour Frauenberg, je te laisse ici les régimens de Pappenheim, de Lorraine, de Toscane et de Tiefenbach pour te défendre ; ils te chérissent, ils tiennent à leur serment et ils préféreront succomber avec courage en combattant que d'abandonner leur chef et l'honneur.

MAX.

Comptez que je perdrai la vie en combattant ou que je les conduirai hors de Pilsen.

OCTAVE, *prêt à s'éloigner.*

Adieu.

MAX.

Adieu.

OCTAVE.

Quoi ! pas un regard d'amitié, pas un serre-

ment de main en nous séparant; nous partons pour une guerre sanglante, incertaine, dont l'issue est douteuse. Ce n'est pas ainsi que nous nous quittions autrefois; il est donc vrai, je n'ai plus de fils.

(*Max se jette dans ses bras; ils restent longtemps embrassés en silence, puis s'éloignent chacun d'un côté différent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

L'appartement de la duchesse de Frieland.

SCÈNE PREMIÈRE.

La comtesse de TERZKY; THÉCLA, madame de NEUBRUNN travaillant à des ouvrages de femme.

LA COMTESSE.

N'AVEZ-VOUS rien à me dire, Thécla? rien du tout? depuis long-temps j'attends une parole de vous. Est-il possible que, vous restiez si long-temps sans entendre prononcer son nom? quoi, regarderiez-vous désormais mon appui comme inutile? auriez-vous un autre moyen de communiquer ensemble? confessez-le-moi, ma nièce, l'avez-vous vu?

THÉCLA.

Je ne l'ai vu ni hier, ni aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Avez-vous appris quelque chose de lui? ne me déguisez rien.

THÉCLA.

Pas un mot.

LA COMTESSE.

Et vous pouvez montrer tant de sang-froid !

THÉCLA.

Je suis calme.

LA COMTESSE.

Neubrunn, laissez-nous.

(Madame de Neubrunn s'éloigne.)

SCÈNE II.

La comtesse TERZKI, THÉCLA.

LA COMTESSE.

UN tel silence me déplaît dans un pareil moment.

THÉCLA.

Dans un pareil moment ?

LA COMTESSE.

Maintenant qu'il sait tout ; voici l'heure de se prononcer.

THÉCLA.

Parlez-moi plus clairement, si vous voulez que je vous entende ?

LA COMTESSE.

C'est pour cela que j'ai désiré rester seule avec

vous. Vous n'êtes plus un enfant, Thécia, votre cœur s'est affranchi de la tutelle; vous aimez, et l'amour donne plus de force et d'énergie. Vous l'avez bien prouvé. Votre caractère ressemble plus à celui de votre père qu'à celui de votre mère : aussi peut-on vous dévoiler un mystère devant lequel elle reculerait épouventée.

THÉCLA.

Je vous en prie; abrégez ce préambule. De quoi s'agit-il? dites-le-moi; j'en serai moins effrayée que d'un tel exorde. Qu'avez-vous à me dire? expliquez-vous de suite.

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas lieu de vous effrayer.

THÉCLA.

Parlez, je vous en supplie.

LA COMTESSE.

Votre père attend de vous un immense service.

THÉCLA.

Il l'attend de moi; que puis-je faire?

LA COMTESSE.

Max Piccolomini vous aime, vous pouvez l'attacher étroitement à votre père.

THÉCLA.

Qu'est-il besoin de moi? ne l'est-il pas déjà?

LA COMTESSE.

Il l'était.

THÉCLA.

Et pourquoi ne le serait-il plus, pourquoi ne serait-ce pas pour toujours ?

LA COMTESSE.

Il est aussi attaché à l'empereur.

THÉCLA.

Pas plus que le devoir et l'honneur ne le commandent.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas son honneur, mais son amour dont il doit donner la preuve. Le devoir et l'honneur, ce sont des mots qui peuvent s'expliquer dans bien des sens. Il faut que vous lui fassiez entendre que ce n'est qu'en consultant son amour qu'il apprendra quel est son devoir.

THÉCLA.

Comment ?

LA COMTESSE.

Et qu'il doit renoncer ou à vous ou à l'empereur.

THÉCLA.

Il n'hésitera point à accompagner mon père dans une paisible retraite ; il a dit en votre présence qu'il quitterait sans regret la carrière des armes.

LA COMTESSE. ••

Il ne faut pas qu'il la quitte ; je veux dire qu'il doit ressaisir ses armes pour le service de votre père.

THÉCLA.

Il serait heureux de sacrifier son sang et sa vie pour mon père, si l'on osait employer la violence contre lui.

LA COMTESSE.

Vous vous refusez à m'entendre. Écoutez-moi. Votre père abandonne l'empereur ; il va s'unir aux ennemis et l'armée doit le suivre.

THÉCLA. ••

O ma mère !

LA COMTESSE.

Il lui faut un grand exemple pour décider l'armée. Les Piccolomini jouissent d'une grande faveur dans l'armée, ils maîtrisent l'opinion, et le parti qu'ils embrasseront doit décider de tout. Nous serons plus sûrs du père si le fils se déclare pour nous. Vous avez donc dans votre main...

THÉCLA.

O mère infortunée, quel coup affreux plane sur toi ! Elle n'y survivra pas.

LA COMTESSE.

Elle obéira à la nécessité, je la connais. L'avenir et son incertitude accablent son cœur

tremblant; mais ce qui est arrêté, ce qui est irrévocable, elle s'y soumet avec résignation.

THÉCLA.

Ah! terrible pressentiment de mon cœur! maintenant, maintenant la froide et funeste main du destin anéantit mes plus douces espérances. Je le savais bien. A mon arrivée dans ces lieux, une voix intérieure m'a crié que les astres du malheur étaient sur ma tête. Mais pourquoi penser à moi d'abord? O ma mère! ma mère!

LA COMTESSE.

Calmez-vous; ne faites point entendre de frivoles gémissemens : conservez à votre père un ami, à vous un amant; c'est ainsi que vous ramènerez la paix et le bonheur.

THÉCLA.

Le bonheur? Eh quoi! nous sommes séparés pour toujours; hélas! il ne faut plus en parler.

LA COMTESSE.

Il s'éloignerait de vous! Il pourrait s'en éloigner!

THÉCLA.

Ah! l'infortuné!

LA COMTESSE.

S'il vous aime, il saura bien prendre son parti.

THÉCLA.

Son parti sera bientôt pris, n'en doutez pas. Son parti... Y a-t-il même un parti à prendre?

LA COMTESSE.

Calmez-vous : j'entends votre mère qui s'approche.

THÉCLA.

Comment pourrai-je soutenir sa présence ?

LA COMTESSE.

Calmez-vous.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, la DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à la comtesse.*

Qui était avec vous, ma sœur ? il m'a semblé que l'on parlait avec vivacité.

LA COMTESSE.

Il n'y avait personne.

LA DUCHESSE.

Je suis si facile à m'effrayer : à chaque bruit que j'entends, je crois que l'on m'apporte une nouvelle sinistre. Pouvez-vous me dire, ma sœur, où en sont les affaires ? se soumettra-t-il aux ordres de l'empereur ? enverra-t-il la cavalerie au cardinal ? a-t-il renvoyé Questenberg avec une réponse favorable ?

LA COMTESSE.

Non, il a pris une autre résolution.

LA DUCHESSE.

Eh! quand cette crise sera-t-elle passée? Je crains un funeste dénouement. Il sera disgracié : tout se déclarera contre lui, comme à Ratisbonne.

LA COMTESSE.

Non, il n'en sera pas ainsi cette fois; il en sera tout autrement; rassurez-vous à cet égard.

(Thécla, violemment agitée, se précipite dans les bras de sa mère, et la tient embrassée, en pleurant.)

LA DUCHESSE.

Homme inflexible et indomptable! ah! que n'ai-je pas supporté et souffert depuis le ~~tout~~ jour où nous fûmes unis? Mon existence auprès de lui a été enchaînée à un char de feu roulant sans cesse avec une rapidité que rien ne modère: il m'a placée sur le bord escarpé d'un abîme, en proie à la frayeur et au vertige. Non, ne répands pas des larmes, mon enfant; ne regarde pas mes souffrances comme le présage d'un sinistre avenir qui t'attend. Il n'y a pas au monde un second Friedland; et toi, mon enfant, tu ne dois pas craindre un destin pareil à celui de ta mère.

THÉCLA.

Ah! éloignons-nous d'ici, ma mère, hâtons-nous de fuir: ces lieux nous sont funestes; chaque moment offre à nos regards quelque image nouvelle, plus lugubre et plus épouvantable.

LA DUCHESSE.

Le sort te sera plus propice. Et nous aussi, ton père et moi, nous avons eu des jours heureux ! Je me reporte encore avec délice aux premières années de notre union. Alors, son esprit était en même temps actif et calme, son cœur ambitieux était modéré par le frein de la prudence ; ce n'était point encore un feu dévorant, l'empereur l'aimait, se reposait sur lui, n'agissait jamais sans avoir pris ses conseils. Mais depuis cette déplorable journée de Ratisbonne, où il fut renversé du char de sa fortune, son âme est devenue inégale, insociable, mélancolique ; le calme s'est éloigné de lui : abdi quant sa félicité première, privé de la douce confiance qu'il avait en ses propres forces, il livre son cœur à des pratiques occultes qui toujours ont été funestes à tous ceux qui ont osé les employer.

LA COMTESSE.

Vous voyez avec vos yeux ; mais sont-ce là les discours qui nous conviennent, à nous qui l'attendons ? Il paraîtra bientôt, vous le savez ; devrait-il vous trouver ainsi disposée ?

LA DUCHESSE.

Viens, mon enfant, essuie tes larmes, montre à ton père un visage serein ; regarde : tes cheveux flottent en désordre, resserres-en les nœuds ; viens, sèche tes pleurs, ils éteignent l'éclat si doux de

tes yeux. Que voulais-je dire? Oui, Piccolomini est un jeune homme noble et distingué.

LA COMTESSE.

Il est vrai, ma sœur.

THÉCLA, *à la comtesse, d'un air douloureux.*

Ma tante, voulez-vous bien m'excuser?

(Elle veut se retirer.)

LA COMTESSE.

Où allez-vous? votre père vient.

THÉCLA.

Je ne puis le voir en ce moment.

LA COMTESSE.

Il s'apercevra de votre absence et vous demandera.

LA DUCHESSE.

Pourquoi vous éloigner?

THÉCLA.

Il m'est impossible de le voir.

LA COMTESSE, *à la duchesse.*

Elle n'est pas bien.

LA DUCHESSE, *inquiète.*

Que peut avoir ma chère enfant?

(Elles suivent toutes deux Thécla, et semblent inquiètes; elles la rejoignent. Wallenstein entre; il s'entretient avec elle.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, WALLENSTEIN, ILLO.

WALLENSTEIN.

Est-on tranquille dans le camp ?

ILLO.

Tout est tranquille.

WALLENSTEIN.

Dans peu d'heures on nous fera savoir de Prague la nouvelle que cette ville est devenue notre capitale ; alors nous jetterons le masque, nous annoncerons aux troupes qui sont ici, la démarche qui a été faite et son résultat ; dans un pareil moment c'est l'exemple qui décide. L'homme, de sa nature, aime à imiter, et celui qui marche le premier entraîne le troupeau. Les régimens de Prague savent seulement que les régimens de Pilsen nous ont rendu hommage, et ceux de Pilsen vont nous prêter serment, parce que ceux de Prague leur auront donné l'exemple. Buttler, dites-vous, s'est déjà déclaré ?

ILLO.

Dé son propre gré, sans aucune influence, il est venu vous offrir et sa personne et son régiment.

WALLENSTEIN.

Il ne faut pas toujours s'en rapporter, je m'en

aperçois, à ce cri qui du fond de notre cœur semble nous adresser de secrets avertissemens ; souvent l'esprit d'erreur, pour nous abuser, emprunte le masque de la vérité, et rend des oracles mensongers. Ainsi je demande pardon à ce brave et loyal Buttler de l'injure que je lui fais, mais un sentiment que je ne puis vaincre et qui ressemble à l'effroi s'insinue dans mon cœur lorsqu'il paraît devant moi, étouffe l'élan de mon amitié ; et c'est ce digne officier qui, malgré les pressentimens de mon esprit, donne le premier signal de ma félicité.

ILLO.

Et son exemple puissant entrainera vers vous, soyez-en sûr, les plus influens de l'armée.

WALLENSTEIN.

Maintenant, allez, et envoyez-moi Isolani, je lui ai rendu service encore tout récemment, je veux débiter par lui, allez. (*Il sort ; pendant ce temps-là les femmes se sont approchées.*) Voici ma fille bien-aimée et sa mère ; j'ai voulu me distraire de mes projets, venez ; j'ai désiré passer une heure plus douce au sein de ma famille et de l'amitié.

LA COMTESSE.

Nous n'avons pas été souvent réunis, mon frère.

WALLENSTEIN, à part à la comtesse.

Pourra-t-elle m'entendre ? l'avez-vous préparée ?

LA COMTESSE.

Pas encore.

WALLENSTEIN.

Approchez-vous , ma fille , prenez place près de moi. Votre voix a un charme tout-puissant. Votre mère m'a fait un grand éloge de vos talens ; vous savez, par les doux sons de l'harmonie, soumettre les âmes à un heureux enchantement. J'ai besoin , en ce moment , d'entendre cette voix touchante , elle bannira l'influence des esprits malfaisans , dont les sombres ailes s'agitent au-dessus de ma tête..

LA DUCHESSE.

Où est votre luth , Thécla ? Venez , donnez à votre père une preuve de vos talens.

THÉCLA.

O ma mère ; Dieu !

LA DUCHESSE.

Allons , Thécla , donnez cette satisfaction à votre père.

THÉCLA.

Je ne le puis , ma mère.

LA COMTESSE.

Comment ! qu'est-ce donc , ma nièce !

THÉCLA , à la comtesse.

Ménagez-moi. Chanter en cet instant , malgré mon anxiété , malgré les terribles agitations de

mon âme! chanter en sa présence, quand, à cause de lui, ma mère est prête d'expirer de douleur!

LA DUCHESSE.

Comment! Thécia, vous êtes capricieuse! Votre tendre père vous aurait-il fait une prière superflue?

LA COMTESSE.

Votre luth est ici.

THÉCLA.

O mon Dieu! comment pourrai-je?...

(Elle prend le luth d'une main tremblante; elle montre une grande agitation, et au moment où elle prélude, elle tressaille, rejette l'instrument et s'éloigne avec précipitation.)

LA DUCHESSE.

Ah! ma fille, elle souffre...

WALLENSTEIN.

Qu'a votre fille? est-elle souvent ainsi?

LA COMTESSE.

Puisqu'elle s'est ainsi trahie elle-même, je ne me tairai pas plus long-temps.

WALLENSTEIN.

Et quoi?

LA COMTESSE.

Elle l'aime.

WALLENSTEIN.

Aimer; qui?

LA COMTESSE.

Elle aime Piccolomini, ne vous en êtes-vous pas aperçu? et ma sœur non plus?

LA DUCHESSE.

Voilà donc ce qui troublait son cœur? Dieu te protège, mon enfant, tu n'as pas à rougir d'un tel choix.

LA COMTESSE.

Ce voyage... Si telle n'était pas votre intention; si vous ne l'approuvez pas, il eût fallu prendre un autre guide.

WALLENSTEIN.

Le sait-il?

LA COMTESSE.

Il espère l'obtenir.

WALLENSTEIN.

Il espère l'obtenir! Ce jeune homme est-il en démençe?

LA COMTESSE.

Pouvait-elle le...

WALLENSTEIN.

Pense-t-il donc que Friedland lui donnera sa fille? Vraiment j'applaudis à son audace; cette pensée le relève à mes yeux.

LA COMTESSE.

Comme vous l'avez toujours accueilli avec bonté.

WALLENSTEIN.

Il aspire à mon héritage ! Oui, assurément je l'aime, je sais l'apprécier ; mais quel rapport a cette estime avec ma fille ? Ne m'est-il pas possible de lui accorder d'autre grâce que la main de ma fille, de mon unique enfant ?

LA DUCHESSE.

Son grand caractère, ses manières...

WALLENSTEIN.

Lui assurent des droits sur mon cœur, mais non sur ma fille.

LA DUCHESSE.

Son rang, la faveur publique qu'il a su mériter...

WALLENSTEIN.

La faveur publique ! Il est sujet : c'est sur un trône de l'Europe que j'irai prendre l'époux de ma fille.

LA DUCHESSE.

Ah ! cher duc, ne cherchons point à monter si haut, tremblons de descendre ensuite trop bas.

WALLENSTEIN.

J'aurais, après tant de fatigues, atteint un rang si élevé, j'aurais dépassé de si loin le vulgaire des hommes, et un si noble rôle se terminerait par une alliance avec une famille ordinaire ! Ce serait pour cela que..... ? (*Il s'arrête tout à coup,*

puis continue d'une voix assurée.) Elle est la seule chose qui me survivra sur la terre, je veux voir une couronne sur sa tête, ou je renoncerai à la vie? Dans tout ce que je fais, n'ai-je pas pour but d'ennoblir sa destinée? Qui, dans l'instant même où nous parlons... (*Il s'arrête pensif.*) Et maintenant je consentirais, comme un père sans énergie, à la voir s'allier à celui qui lui a plu, qu'elle a aimé, à un simple citoyen? et ce serait aujourd'hui même que cela aurait lieu, aujourd'hui que je touche au dénouement? Non, elle est pour moi un trésor que j'ai enfoui depuis long-temps; elle est tout ce que je possède de plus précieux, et certes, je me garderai de l'échanger contre un moindre prix que le sceptre d'un monarque.

LA DUCHESSE.

Oh! mon cher époux, vous fondez votre édifice, vous prétendez l'élever jusqu'au ciel, vous l'accroissez sans cesse, et vous ne pensez pas qu'une base si resserrée ne saurait asseoir cette construction si fragile et qui déjà chancelle.

WALLENSTEIN, à la comtesse,

Lui avez-vous appris quel séjour je lui destine?

LA DUCHESSE.

Quoi! ne retournerons-nous pas en Carinthie?

WALLENSTEIN.

Non.

316° LA MORT DE WALLENSTEIN.

LA DUCHESSE.

Où dans quelqu'autre de vos terres ?

WALLENSTEIN.

Il n'y aurait pas de sûreté pour vous.

LA DUCHESSE.

Pas de sûreté dans les états de l'empereur !
sous la protection de l'empereur !

WALLENSTEIN.

L'épouse de Friedland n'a rien à attendre de
l'empereur.

LA DUCHESSE.

O Dieu ! les choses en seraient à cette extré-
mité ?

WALLENSTEIN.

La Hollande vous offre un refuge.

LA DUCHESSE.

Quei ! vous nous reléguez dans un pays luthé-
rien ?

WALLENSTEIN.

Le duc François de Lauenbourg vous accom-
pagnera.

LA DUCHESSE.

Le duc de Lauenbourg, l'allié des Suédois,
l'ennemi de l'empereur.

WALLENSTEIN.

Les ennemis de l'empereur ne sont plus les
miens.

LA DUCHESSE *regarde avec effroi le duc et la comtesse.*

C'est donc la vérité; il n'y a plus à douter!
Vous êtes disgracié, on vous enlève le commandement, Dieu du ciel!

LA COMTESSE, *à part, au duc.*

Laissez-la dans cette idée. Vous le voyez, elle ne pourrait envisager la réalité.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, le comte TERZKY.

LA COMTESSE.

TERZKY, qu'avez-vous? quel effroi se peint sur votre front? quel spectre vous est apparu?

TERZKY, *tirant Wallenstein à part.*

Avez-vous donné l'ordre de faire partir les Croates?

WALLENSTEIN.

Je ne sais rien de cela.

TERZKY.

Nous sommes trahis!

WALLENSTEIN.

Quoi?

TERZKY.

Cette nuit ils sont partis ainsi que les chasseurs et ont abandonné les villages où ils étaient cantonnés.

WALLENSTEIN.

Et Isolani?

TERZKY.

Vous l'avez fait partir?

WALLENSTEIN.

Moi?

TERZKY.

Comment vous ne l'avez pas fait partir? ni
Deodat non plus? tous deux ils ont disparu.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ILLO.

ILLO.

TERZKY vous a-t-il...?

TERZKY.

Il sait tout.

ILLO.

Sait-il aussi que Maradas, Esterhazy, Gotz,
Colalto et Kaunitz l'ont abandonné?

TERZKY.

Diable!

WALLENSTEIN, *leur faisant signe.*

Du calme.

LA COMTESSE, *qui les a examinés avec inquié-
tude, s'approche.*

Terzky, ah mon Dieu! qu'y a-t-il? qu'est-il
arrivé?

WALLENSTEIN veut sortir.

Ce n'est rien, sortons.

TERZKY, le suit.

Ce n'est rien, Thérèse.

LA COMTESSE l'arrêtant.

Rien! et ne vois-je pas sur votre visage la froide pâleur de la mort? ne vois-je pas mon frère qui s'efforce de composer son maintien?

UN PAGE entre.

Un adjudant veut parler au comte de Terzky.

(Terzky suit le page.)

WALLENSTEIN.

Voyez ce qu'il nous veut. (*A Illo*) on n'a point agi si mystérieusement, s'il n'y avait point un complot. Qui a la garde des portes?

ILLO.

Tiefenbach.

WALLENSTEIN.

Que Tiefenbach soit sur-le-champ remplacé par les grenadiers de Terzky. Écoutez, n'avez-vous rien appris de Buttler?

ILLO.

Je viens de rencontrer Buttler; il viendra tout à l'heure, il persiste dans son dévouement.

(Il sort. Wallenstein veut le suivre.)

LA COMTESSE.

Ma sœur, ne souffrez pas qu'il s'éloigne de vous, retenez-le dans ce terrible instant.

LA DUCHESSE.

Grand Dieu, qu'y a-t-il ?

*(Elle le revient, et s'attache à lui.)*WALLENSTEIN, *se retournant vers elle.*

Soyez sans crainte, ma sœur, chère épouse ; nous sommes au milieu d'un camp. C'est ainsi que les affaires y marchent, le calme et la tempête s'y succèdent comme l'éclair ; ce n'est qu'avec peine qu'on impose un frein à ces caractères inquiets ; jamais le général ne peut s'abandonner au repos. Restez ici : je sors ; les pleurs des femmes s'accordent mal avec l'énergie qui convient aux hommes.

(Il veut sortir ; Tersky revient.)

TÉRZKY.

Restez ici ; on aperçoit tout de cette fenêtre.

WALLENSTEIN.

Allez, ma sœur.

LA COMTESSE.

Jamais.

WALLENSTEIN,

Je le veux.

TÉRZKY, *le prend à part, et lui fait un signe en lui montrant la duchesse.*

Thérèse...

LA DUCHESSE.

Allons, ma sœur, puisqu'on le veut.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

WALLENSTEIN, le comte TERZKY.

WALLENSTEIN, *s'avançant vers la fenêtre.*

QU'EST-CE DONC?

TERZKY.

Toutes les troupes sont en mouvement et en tumulte ; on en ignore la cause : chaque régiment, dans un lugubre et mystérieux silence, se range en bataille et déploie ses drapeaux. Le régiment de Tiefenbach manifeste un mauvais esprit ; les Wallons seuls restent isolés dans leur cantonnement, n'y laissent entrer qui que ce soit, et montrent leur calme accoutumé.

WALLENSTEIN.

Piccolomini est-il au milieu d'eux ?

TERZKY.

On le cherche ; il n'a paru nulle part.

WALLENSTEIN.

Que vous a appris cet adjudant ?

TERZKY.

Ce sont mes régimens qui l'ont envoyé ; ils viennent de vous jurer encore une fois fidélité, et ils attendent, remplis d'une ardeur belliqueuse, le signal du combat.

WALLENSTEIN.

Mais par qui ce trouble a-t-il été provoqué

dans le camp ? Je ne devais rien annoncer à l'armée que lorsque la fortune se serait déclarée pour nous à Prague.

TERZKY.

Ah ! pourquoi n'avez-vous pas suivi mes conseils ? Encore hier nous vous avons supplié de ne pas laisser partir ce serpent d'Octave, et vous-même lui avez prêté vos chevaux pour..... pour assurer son départ.

WALLENSTEIN.

Toujours la même défiance ! Pour la dernière fois, ne me parlez plus de ces odieux soupçons.

TERZKY.

Vous avez compté sur Isolani, et cependant le premier il vous délaisse.

WALLENSTEIN.

Je l'ai arraché à sa misère ; eh bien ! je n'ai jamais rien espéré de sa reconnaissance.

TERZKY.

Ils lui ressemblent tous : les autres sont tels que lui.

WALLENSTEIN.

Eh bien, s'il m'abandonne, fait-il mal ? Il sacrifie au dieu du hasard ; la passion du jeu l'a toujours entraîné au pied de ses autels. C'est à ma fortune qu'il était attaché ; c'est elle qu'il délaisse et non pas moi. Qu'étais-je pour lui et qu'était-il pour moi ? J'étais le navire sur lequel naviguaient toutes ses espérances. Tant que nous

avons été en pleine mer, il s'est livré à moi; mais aujourd'hui le vaisseau est jeté au milieu des écueils menaçans, et il se hâte de mettre ses trésors à l'abri. Aucun lien personnel ne nous unissait; il me quitte comme l'oiseau quitte la branche où il avait élevé son nid. Celui qui compte sur le cœur des hommes frivoles a mérité la trahison : la vie ne laisse, sur de telles surfaces, que des empreintes légères et faciles à effacer; rien n'arrive jusqu'au fond du cœur; des sensations vives agitent le sang pour quelques momens, mais il n'y a point d'âme pour échauffer les entrailles.

TERZKY.

Cependant, je me confierais plutôt à cette surface fragile qu'à la profondeur qui m'épouvante.

SCÈNE VIII.

WALLENSTEIN, TERZKY; ILLO arrive
furieux.

ILLO.

COMLOT et trahison!

TERZKY.

Ah! qu'y a-t-il de nouveau?

ILLO.

Quand j'ai donné au régiment de Tiefenbach

l'ordre de s'éloigner... ah ! perfidie et oubli du devoir !

TERZKY.

Hé bien ?

WALLENSTEIN.

Quoi donc ?

ILLO.

Ils ont refusé d'obéir.

TERSKY.

Faites tirer dessus ; ah ! donnez-en l'ordre.

WALLENSTEIN.

Modérez-vous. Et quel prétexte allèguent-ils ?

ILLO.

Qu'ils ne doivent obéissance qu'au lieutenant général Piccolomini.

WALLENSTEIN.

Comment ? quoi donc ?

ILLO.

Qu'il leur a laissé cet ordre, et le leur a montré écrit de la propre main de l'empereur.

TERSKY.

De la main de l'empereur ! vous l'entendez, prince !

ILLO.

C'est aussi par son ordre que les colonels sont partis hier.

TERZKY.

L'entendez-vous ?

ILLO.

Montécubuli , Caraffa , et six autres généraux sont absens , il les a décidés à le suivre. Il avait depuis long-temps entre ses mains cet ordre de l'empereur ; et dernièrement encore , tout a été combiné avec Questenberg.

(*Wallenstein tombe dans un fauteuil , et se cache le visage dans ses mains.*)

TERZKY

Si-ependant vous m'aviez cru !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS ; LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je ne puis , je ne puis plus long-temps maîtriser mes craintes. Au nom de Dieu , dites-moi ce qui se passe.

ILLO.

Les régimens nous abandonnent ; le comte Piccolomini est un traître.

LA COMTESSE.

Oh ! mes pressentimens !

(*Elle sort précipitamment.*)

TERZKY.

Si l'on m'eût cru. Eh bien ! vous le voyez , si les étoiles vous ont abusé !

WALLENSTEIN se lève.

Non, les astres ne m'en ont point imposé ; mais ceci s'écarte du cours des astres et du destin. La science a dit vrai, mais un cœur perfide a fait mentir le ciel. La divination ne marche qu'avec la vérité ; mais lorsque la nature abandonne ses voies accoutumées, la science est sans pouvoir. Non, jamais je ne regretterai cette erreur ; ce qui eût été l'effet de la superstition, c'eût été d'avoir rabaissé la nature humaine par des soupçons aussi odieux. Il y a même, dans la poursuite des bêtes féroces, une sorte de religion qu'il faut respecter ; le sauvage ne partage pas son repas avec la victime dont il va déchirer le flanc. Tu n'as rien fait là de grand, Octave. Ta prudence ne l'a point emporté sur la mienne, mais ton coupable cœur a remporté une hideuse victoire sur mon cœur loyal. Aucun bouclier ne pouvait me défendre contre ton poignard ; tu l'as lâchement dirigé vers mon sein découvert. Contre de telles armes je n'ai plus de défense qu'un enfant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; BUTTLER.

TERZKY.

AH ! voici Buttler ! Il nous reste un ami !

WALLENSTEIN *s'avance vers lui, et l'embrasse avec abandon.*

Je veux te serrer sur mon sein, mon vieux frère d'armes; Les doux rayons du soleil ne m'ont jamais autant réanimé que le visage d'un ami dans un pareil instant.

BUTTLER.

Mon général, je venais...

WALLENSTEIN, *s'appuyant sur son épaule.*

As-tu déjà appris que le vieux Piccolomini m'a trahi? Qu'en dis-tu? Pendant trente années nous avons vécu inséparables. Nous avons dans les camps reposé sur la même couche, bu dans la même coupe, partagé le même pain; je me confiais en lui avec le même abandon que maintenant je me confie en toi; et dans l'instant même où plein d'une tendre sécurité je déposais mes secrets dans son sein; il étudie sa position, tire son poignard, saisit habilement le moment propice, et le plonge lentement dans mon cœur.

(*Il repose sa tête sur l'épaule de Butler.*)

BUTTLER.

Oubliez ce perfide; dites, que voulez-vous faire?

WALLENSTEIN.

C'est bien, oui, tu as raison; marchons dans la voie qui nous est tracée. Ne me reste-t-il pas

de nombreux amis ? Le destin ne me prouve-t-il pas encore toute sa faveur, puisqu'au moment même où il dévoile la fourberie d'un traître, il m'envoie un ami si dévoué ? Qu'il n'en soit plus question ; n'imagine pas que je regrette son appui ; c'est sa perfidie qui me désespère : je les chérissais, je les estimais tous les deux. Mais Max m'avait voué une loyale affection, il ne m'a pas trahi, lui. Assez, assez, sur cette affaire ; il faut enfin recourir à de promptes mesures. Le courrier que le comte Kinski m'envoie de Prague peut arriver à chaque instant ; évitons que ces dépêches ne tombent entre les mains des rebelles. Faites partir en toute hâte un messenger fidèle qui puisse le guider sûrement jusqu'en ces lieux par des sentiers détournés.

(*Illo veut sortir pour exécuter cet ordre.*)

BUTTLER, le retenant.

Mon général qui attendez-vous ?

WALLENSTEIN.

Le courrier qui doit m'apporter la nouvelle de ce qui s'est passé à Prague.

BUTTLER.

Ah !

WALLENSTEIN.

Qu'avez-vous ?

BUTTLER.

Ainsi vous ne savez pas ?...

WALLENSTEIN.

Quoi donc ?

BUTTLER.

Ce qui a provoqué le trouble et l'agitation de l'armée ?

WALLENSTEIN.

Non.

BUTTLER.

Ce courrier...

WALLENSTEIN *avec impatience.*

Hé bien !...

BUTTLER.

Il est ici.

TERZKY et ILLO.

Il est ici ?

WALLENSTEIN.

Mon courrier ?

BUTTLER.

Depuis quelques heures.

WALLENSTEIN.

Et je ne le sais pas ?

BUTTLER.

La garde l'a arrêté.

ILLO *frappant du pied.*

Malédiction !

BUTTLER.

La lettre dont il était porteur, a été ouverte, et circule de main en main dans le camp.

WALLENSTEIN *impatiemment.*

Savez-vous ce qu'elle renferme ?

5.

29

BUTTLER, *hésitant.*

Ne m'interrogez pas.

TERZKY.

Ah ! malheur à nous, Illo ; toutes nos espérances s'anéantissent à la fois.

WALLENSTEIN.

Ne dissimulez rien , je suis préparé contre ce qu'il y a de plus funeste. Prague est-il perdu ? l'est-il ? dites-le sans hésitation.

BUTTLER.

Il est perdu. Tous les régimens cantonnés à Budweiss, à Tabor, à Braunau, à Künigingratz, à Brünn, à Znaym vous ont abandonné et ont renouvelé leurs sermens à l'empereur. Kinsky, Illo, Terzky et vous-même êtes proscrits.

(Tresky et Illo témoignent leur effroi et leur désespoir. Wallenstein reste ferme et calme.)

WALLENSTEIN, *après quelque silence.*

Tout est terminé, voilà qui est bien. J'ai été rapidement délivré des anxiétés de l'incertitude. Maintenant je respire en liberté, mon âme recouvre son calme, c'est au sein des ténèbres que brille l'astre de Friedland. C'est avec une résolution tremblante, avec une énergie inquiète, que j'ai tiré le glaive du fourreau ; tant qu'il m'a été permis d'opter, une lutte intérieure a déchiré mon sein. Aujourd'hui la voix de la né-

cessité se fait entendre, tous les doutes s'évanouissent; je combats pour ma vie et pour ma tête.

(*Il sort; les autres le suivent.*)

SCÈNE XI.

La comtesse TERSKY arrive par une porte latérale.

Non, je ne puis endurer plus long-temps..... Où sont-ils? personne en ces lieux..! ils me laissent seule, seule dans cette affreuse anxiété. Il faut me contraindre devant ma sœur, paraître calme, et concentrer mon désespoir dans mon cœur accablé... Cette pensée m'est insupportable... Si la fortune se prononçait contre nous, s'il nous fallait chercher un asile chez les Suédois non comme d'honorables alliés, escortés d'une armée puissante et nombreuse, mais comme de vils fugitifs qui n'ont plus rien au monde. S'il nous fallait errer, de provinces en provinces, comme le Palatin, et promener au loin le honteux souvenir de notre grandeur première..... Non, je ne puis me reporter à un pareil moment; et s'il osait subir une telle chute, moi, je ne supporterais pas de le voir ainsi tombé.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, THÉCLA.

THÉCLA, *voulant retenir la duchesse.*

O MA MÈRE, arrêtez.

LA DUCHESSE.

Non, il y a encore ici quelque affreux mystère dont on s'efforce de m'envelopper. Pourquoi ma sœur me fuit-elle? pourquoi semble-t-elle en proie à tant d'anxiétés? pourquoi es-tu remplie d'effroi? que m'annoncent ces signes muets que vous vous faites l'une à l'autre en évitant mes regards?

THÉCLA.

Rien, ma mère.

LA DUCHESSE.

Ma sœur, je veux le savoir.

LA COMTESSE.

Et pourquoi tant de mystère? si l'on y persistait, ne devrions nous pas lui annoncer tôt ou tard la triste réalité, pour qu'elle s'y soumit? Ce n'est pas le moment de montrer de la faiblesse. Le courage et l'énergie de l'âme nous sont nécessaires, seuls ils peuvent nous soutenir. Il vaut donc mieux lui dévoiler son destin d'une seule parole... On vous abuse, ma

bour, vous croyez le duc en disgrâce, le duc n'est point en disgrâce, il est...

THÉCLA, *s'avançant vers la comtesse.*

Voulez-vous donc lui donner la mort?

LA COMTESSE.

Le duc est...

THÉCLA, *pressant sa mère dans ses bras.*

De l'énergie, ma mère.

LA COMTESSE.

Le duc est en révolte, il a voulu s'unir aux ennemis avec son armée; l'armée l'a abandonné; il est trahi.

(*A ces derniers mots, la duchesse s'évanouit et tombe presque inanimée dans les bras de sa fille.*)

SCÈNE XIII.

Une grande salle chez le duc de Friedland.

WALLENSTEIN, *couvert de ses armes.*

Tu as réussi, Octave, me voici maintenant presque aussi délaissé qu'autrefois dans l'assemblée des princes de Ratisbonne. Je n'ai plus d'autre bras que le mien. Mais ce que peut valoir un homme, je vous l'ai déjà prouvé; vous avez dépouillé l'arbre des branches qui le paraient, mais sa tige, veuve de ses ornemens, reste encore debout; mais au dedans de lui vit

encore cette sève vigoureuse, cette puissance créatrice qui peut enfanter un monde nouveau. Déjà, une fois, je vous ai donné une armée, moi seul. Vos armes avaient succombé sous les efforts des Suédois; Tilly, votre dernière espérance, était vaincu sur le Lech; Gustave, comme un torrent furieux, s'était précipité dans la Bohême, et l'empereur tremblait dans son palais à Vienne. Votre bannière ne comptait plus de soldats, car la foule suit le cours de la fortune... On jeta les yeux sur moi, moi le réparateur des désastres. La vanité de l'empereur s'inclina devant celui qu'avait éloigné une cruelle injure. Je parus : à ma première parole, une armée fut créée, les soldats accoururent en foule dans mon camp. La trompette sonna, mon nom, comme celui du dieu de la guerre, retentit partout l'univers. Soudain la charrue et les ateliers furent délaissés, et l'on vint se ranger sous les étendards que la victoire avait toujours protégés. Et ne suis-je pas encore ce que j'étais? Ne suis-je pas encore cette âme qui a su se créer un corps? Friedland ne pourra-t-il plus faire affluer les soldats dans son camp? Amenez pour me combattre des milliers de guerriers; ne sont-ils pas accoutumés à marcher à la voix de Wallenstein et non contre lui? L'on a séparé les membres de la tête; hé bien ! l'on connaîtra où était le siège de l'âme. (*Illo et Tersky entrent.*) Courage, amis, courage, nous ne sommes pas encore

abattus. Cinq régimens de Terzky et les terribles soldats de Buttler sont encore à nous... Demain une armée de seize mille Suédois vient à nous; je n'avais pas plus de forces, lorsqu'il y a neuf ans, je sus reconquérir toute l'Allemagne pour l'empereur.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS; NEUMANN, qui prend à part le comte Terzky pour lui parler.

TERZKY à *Neumann*.

Que veulent-ils?

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce?

TERZKY.

Dix cuirassiers de Pappenheim veulent vous parler au nom de leur régiment.

WALLENSTEIN, *sur-le-champ à Neumann*.

Faites-les entrer. (*Neumann sort.*) J'augure bien de ceci. Remarquez qu'ils sont encore incertains; on peut encore les ramener.

SCÈNE XV.

WALLENSTEIN, TERZKY, ILLO, dix CUIRASSIERS conduits par un SOUS-OFFICIER ; ils se mettent en ligne devant le duc, et lui font le salut militaire.

WALLENSTEIN, *après les avoir examinés un moment, au sous-officier.*

Je te connais bien, tu es de Bruges en Flandre ; tu t'appelles Mercy.

LE SOUS-OFFICIER.

Je m'appelle Henri Mercy.

WALLENSTEIN.

Tu fus coupé dans une marche, et entouré par les Hessois, et tu t'ouvris un passage avec cent quatre-vingts hommes à travers des milliers d'ennemis.

LE SOUS-OFFICIER.

Oui, mon général.

WALLENSTEIN.

Et que t'a-t-on donné pour ce trait de courage ?

LE SOUS-OFFICIER.

Ce que j'ai demandé, mon général, l'honneur de servir dans les cuirassiers.

WALLENSTEIN *s'adresse à un autre.*

Tu étais parmi les hommes de bonne volonté que je fis sortir d'Altenberg, pour attaquer la batterie suédoise.

SECOND CUIRASSIER.

Oui, mon général.

WALLENSTEIN.

Quand j'ai une fois parlé à l'un de vous, je ne l'oublie jamais; racontez-moi votre affaire.

LE SOUS-OFFICIER *commande.*

Reposez-vous sur vos armes!

WALLENSTEIN, *s'adresse au troisième.*

Tu t'appelles Risbeck, tu es natif de Cologne.

TROISIÈME CUIRASSIER.

Risbeck, de Cologne.

WALLENSTEIN.

Tu amenas prisonnier dans le camp de Nuremberg, le colonel suédois Dübald.

TROISIÈME CUIRASSIER.

Ce n'est pas moi, mon général.

WALLENSTEIN.

Ah! oui, c'était ton frère aîné. Tu avais un autre frère plus jeune, où est-il?

TROISIÈME CUIRASSIER.

Il est à Olmutz, dans l'armée de l'empereur.

WALLENSTEIN, *au sous-officier.*

Allons, je vous écoute.

LE SOUS-OFFICIER.

Il nous est tombé dans les mains une lettre de l'empereur, qui...

WALLENSTEIN *l'interrompt.*

Comment avez-vous été choisis ?

LE SOUS-OFFICIER.

Chaque escadron a tiré son député au sort.

WALLENSTEIN.

Allons, au fait.

LE SOUS-OFFICIER.

Il nous est tombé dans les mains une lettre de l'empereur, qui nous enjoint de ne plus reconnaître ton commandement, parce que tu es un ennemi, un traître à la patrie.

WALLENSTEIN.

Et quelle détermination avez-vous adoptée ?

LE SOUS-OFFICIER.

Nos camarades, à Braunau, à Budweis, à Prague, à Olmutz, ont obéi sur-le-champ, et les régimens de Tiefenbach et de Toscane ont imité leur exemple; mais nous n'imaginons pas que tu sois un ennemi, un traître à la patrie, et nous croyons que c'est quelque calomnie, quelque odieux mensonge des Espagnols. (*Avec abandon.*) Toi-même tu nous apprendras ce que nous devons croire, car tu as toujours été loyal avec nous, et tu as mérité toute notre confiance.

Il ne faut pas d'intermédiaire pour une explication entre un brave général et ses braves soldats.

WALLENSTEIN.

Je reconnais bien là mes cuirassiers.

LE SOUS-OFFICIER.

Le régiment te demande si ton unique intention est de conserver le commandement qui t'est dû, que l'empereur t'a remis, de rester à ton rang, à l'effet de servir l'Autriche comme un loyal général; alors nous t'appartiendrons, nous défendrons ton bon droit envers et contre tous, et quand les autres régimens t'abandonneraient, seuls nous te resterons fidèles et nous verserons notre sang pour toi. Car notre devoir de soldat est de mourir plutôt que de te perdre; mais si les choses sont comme le dit la lettre de l'empereur, s'il est vrai que ton projet soit de nous mener traîtreusement à l'ennemi, ce dont Dieu nous puisse préserver, alors nous t'abandonnerons et nous obéirons à la lettre.

WALLENSTEIN.

Écoutez-moi, mes enfans.

LE SOUS-OFFICIER.

Les paroles sont superflues, dis oui ou non, et nous serons contents.

WALLENSTEIN.

Écoutez-moi. Je sais que vous êtes gens de réflexions, que vous pensez et jugez par vous-

mêmes et non comme le vulgaire, et voilà pourquoi je vous ai toujours, comme vous le savez, considérés comme les premiers de l'armée; l'œil rapide du général ne compte que les drapeaux; il ne peut s'arrêter à chaque tête isolée; les ordres qu'il donne sont irrévocables, il fait s'y soumettre aveuglément, et l'on ne peut pas apprécier ce que vaut l'homme par lui-même; cependant vous n'ignorez pas qu'avec vous je me suis toujours conduit autrement; comme dans votre pénible métier vous savez vous connaître vous-mêmes, comme j'ai lu dans vos yeux que vous saviez penser en hommes, je vous ai traités toujours comme des hommes libres et je vous ai parlé le langage de la raison.

LE SOUS-OFFICIER.

Oui, mon général, tu nous as toujours traités avec considération, tu nous as accordé plus de confiance et de faveur qu'à tous les autres régimens: aussi n'agissons-nous pas comme le commun des soldats, tu le vois bien, nous venons à toi avec abandon; dis seulement un mot, un mot nous suffit. Dis que tu ne médites pas de trahison et que tu ne veux pas mener l'armée aux ennemis.

WALLENSTEIN.

C'est moi, moi qu'on trahit; l'empereur me sacrifie à mes ennemis; il faut que je succombe si mes braves soldats ne me sauvent pas; je veux

m'ouvrir à vous, votre cœur sera ma sauvegarde : voyez, c'est contre ce sein qu'on dirige les coups, c'est contre cette tête que les veilles ont blanchie. C'est ainsi que les Espagnols payent notre sang versé dans les plaines de Lutzen ou devant les remparts des forteresses ; est-ce donc pour cela que nous avons offert notre poitrine sans défense aux coups des ennemis ; que nous avons couché sur la pierre, et sur le sol glacé ? Aucun torrent n'a été assez rapide pour arrêter notre course ; aucune forêt n'a été impénétrable ; nous avons suivi l'infatigable Mansfeld dans tous les détours tortueux de sa fuite ; notre vie n'a été qu'une marche sans repos ; ainsi que les tourbillons du vent, nous avons erré sur cette terre que dévorait l'impétueux fléau de la guerre ; et maintenant que nous avons accompli les travaux difficiles, ingrats, maudits que réclame la guerre, que notre bras fidèle et indomptable a allégé le fardeau, cet enfant royal n'aurait plus qu'à recueillir une paix facile ; il arracherait à notre front l'olivier dont il mérite si bien d'être couronné, pour en parer ses blonds cheveux ?

LE SOUS-OFFICIER.

Non, cela ne sera pas ainsi tant que nous pourrons l'empêcher ; personne que toi ne mettra la dernière main à cette guerre terrible que tu as si glorieusement dirigée ; tu nous guides

dans les champs sanglans du carnage, il faut que nous traversions sous tes ordres les campagnes paisibles; aucun autre ne doit partager avec nous le fruit de tes longues fatigues.

WALLENSTEIN.

Et quoi, imaginez-vous que ce fruit sera la récompense de vos vieux jours? n'y comptez pas. Vous ne verrez jamais le terme de cette guerre, elle nous dévorera tous; l'Autriche ne veut pas la paix et c'est parce que je la désire qu'on a juré ma ruine. L'Autriche s'inquiète peu que cette longue guerre épuise l'armée et ravage le monde; elle n'aspire qu'à son accroissement, à la conquête de nouveaux domaines. Vous êtes touchés; je vois un noble courroux qui se peint sur votre front guerrier. Ah! puisse mon esprit vous échauffer et guider votre courage dans les combats comme jadis! Vous voulez me soutenir; vous voulez défendre mes droits avec vos armes, il y a de la générosité de votre part. Cependant ne croyez pas que votre troupe peu nombreuse puisse assurer seule le succès; en vain vous vous sacrifieriez pour votre général. (*D'un ton de confidence.*) Non, laissez-moi, pour enchaîner la fortune, accepter des alliés. Le Suédois nous présente son appui, laissez-moi le servir en apparence, jusqu'au moment où, également redoutables avec deux partis, nous tiendrons dans nos mains les destinées de l'Europe;

et alors du sein de notre camp, nous imposons la douce paix au monde consolé.

LE SOUS-OFFICIER.

Ainsi tu ne traites avec les Suédois qu'en apparence; tu ne veux pas trahir l'empereur; tu ne veux pas nous faire Suédois? vois-tu, c'est là seulement ce que nous voulions savoir de toi?

WALLENSTEIN.

Eh! que m'importent les Suédois? je les hais à l'égal de l'enfer; et, si Dieu nous protège, je compte les rejeter bientôt au delà de leur Baltique: c'est là mon vœu le plus ardent. J'ai un cœur, et le désespoir du peuple allemand m'a ému. Vous n'êtes que de simples soldats; cependant regardez-vous comme les premiers parmi vos égaux, car vous avez mérité de moi que je vous parle avec abandon. Voyez, il y a quinze ans que le flambeau de la guerre est allumé, et depuis ce temps la paix n'a plus réjoui la terre; Allemands et Suédois, catholiques et luthériens, aucun ne veut céder à l'autre; tous les bras sont armés les uns contre les autres: en tous lieux des factions, en aucun lieu la justice. Dites, qui pourra terminer tout ceci? qui pourra dénouer tous ces fils qui se compliquent tous les jours davantage? Ils doivent être tranchés; je sens que je suis l'envoyé du destin, et j'espère qu'avec votre assistance, j'exécuterai ses ordres.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, BUTTLER.

BUTTLER, *en toute hâte.*

On a fait une grande faute, mon général.

WALLENSTEIN.

Quoi ?

BUTTLER.

Cela nous nuira auprès de ceux qui sont bien disposés.

WALLENSTEIN.

Quoi donc ?

BUTTLER.

C'est mettre l'insurrection à l'ordre du jour.

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce donc ?

BUTTLER.

Les régimens de Tersky ont enlevé de leurs étendards l'aigle impériale, pour la remplacer par votre écusson.

LE SOUS-OFFICIER, *aux cuirassiers.*

Allons, marche !

WALLENSTEIN.

Maudite soit cette idée et celui qui l'a donnée !
(*Aux cuirassiers qui se retirent.*) Arrêtez, mes enfans, arrêtez ! c'est une erreur ; écoutez : je ferai un exemple sur les coupables ; écoutez-

moi. Ils n'entendent rien. (*A Illo*) Suivez-les ; qu'on les persuade, qu'on les ramène à tout prix. (*Illo sort.*) Cela ouvre un abîme sous nos pas. Buttler, Buttler, vous êtes mon mauvais génie. Pourquoi m'annoncez-vous cette nouvelle dans cet instant ? nos affaires prenaient une bonne tournure Pils étaient à moitié gagnés.... Les malheureux ! avec leur zèle inconsidéré.... Ah ! la fortune se fait un horrible jeu de mes tourmens. C'est le zèle de mes amis et non la haine de mes ennemis qui me pousse vers ma ruine.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LA DUCHESSE entre précipitamment ; THÉCLA et la COMTESSE la suivent : un instant après ILLO.

LA DUCHESSE.

AH ! qu'avez-vous fait, Albert !

WALLENSTEIN.

Et encore cela !

LA COMTESSE.

Pardon, mon frère ; nous n'avons pu éviter cela : elle sait tout.

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous fait !

LA COMTESSE à *Tersky*.

N'y a-t-il plus d'espérance ? Tout est-il donc perdu ?

TERZKY.

Tout. L'empereur est maître de Prague ; les régimens ont de nouveau prêté serment de fidélité.

LA COMTESSE.

Traître Octave ! Et le comte Max est-il aussi parti ?

TERZKY.

Où pourrait-il être ailleurs ? Il tient , ainsi que son père , pour l'empereur.

(*Thécla se précipite dans les bras de sa mère, et se cache le visage dans son sein.*)

LA DUCHESSE, *la serrant dans ses bras.*

Malheureuse enfant , malheureuse mère !

WALLENSTEIN, *tirant à part Tersky.*

Fais avancer dans la cour une voiture de voyage pour les emmener. (*Montrant les femmes.*) Scherfenberg les accompagnera , il m'est dévoué ; il les conduira à Égra , où nous les joindrons. (*A Illo, qui revient.*) Et vous ne les ramenez point ?

ILLO.

Entendez-vous le tumulte ? Tout le corps de Pappenheim est en insurrection ; ils redemandent leur colonel , et prétendent qu'il est

retenu de force dans le château ; ils disent que si vous ne le leur rendez pas , ils viendront le réclamer les armes à la main.

(*Tous témoignent de l'étonnement.*)

TERZKY.

Que résoudre en cet instant ?

WALLENSTEIN.

Ne l'ai-je pas dit ? Mon cœur m'avait fait pressentir la vérité , il est encore ici. Il ne m'a pas trahi , cela était impossible ; je n'avais pu le croire.

LA COMTESSE.

Il est encore ici , quel bonheur ! Je sais bien ce qui l'y arrêtera toujours.

(*Elle embrasse Thécla.*)

TERZKY.

Cela n'est pas , pensez-y bien. Le père nous a trahis ; il s'est prononcé pour l'empereur : comment le fils eût-il osé rester ici ?

ILLO.

J'ai vu passer , il y a quelques heures , sur la place , l'équipage de chasse dont vous lui avez fait don dernièrement.

LA COMTESSE.

O ma nièce , il est près de ces lieux.

THECLA *a fixé un regard sur la porte , et s'écrie avec vivacité.*

Le voici !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS; MAX PICCOLOMINI.

MAX, s'avançant.

OUI, oui, le voici. Je n'ai plus la force de parcourir ce palais d'un pas timide et incertain, de m'y cacher pour attendre un instant propice. Cette attente et ces anxiétés sont au-dessus de mes forces. (*Il va vers Thécla, qui s'est jetée dans les bras de sa mère.*) Regarde-moi, ne détourne pas tes regards; ange du ciel, confesse-le courageusement devant tous. Ne redoute personne, entends qui voudra que nous nous aimons. Qu'y a-t-il encore à cacher? Le mystère ne sied qu'aux heureux : le malheur et le désespoir peuvent se montrer à nud à la face du soleil. (*Il observe la comtesse, qui regarde Thécla d'un œil satisfait.*) Non, madame, je n'attends rien, je n'espère rien. Je ne resterai point en ces lieux, je viens pour dire de derniers adieux. C'en est fait, il faut, il faut te quitter, Thécla, il le faut; jette encore sur moi un regard de compassion; je ne veux pas partir chargé de ton inimitié. Dis-moi que tu ne me hais pas; dis-le moi, Thécla. (*Il saisit sa main, et montre une vive émotion.*) O Dieu, Dieu, je ne puis m'éloigner de ces lieux, je ne puis abandonner cette main. Dis-moi, Thécla, que

tu as compassion de moi ; dis-moi que tu as toi-même la conviction qu'il m'est impossible d'agir autrement. (*Thécla évite son regard. Elle lui montre de la main son père ; il se retourne alors vers le duc, qu'il semble n'avoir point encore aperçu.*) Vous ici ? Ce n'est pas vous que j'y demandais , mes yeux ne devaient plus vous revoir ; je voulais ne voir qu'elle seule : je désirais que son cœur s'épanchât en liberté devant moi , je n'attends rien d'aucun autre que d'elle.

WALLENSTEIN.

Imagines-tu que , par une vaine ostentation de générosité , j'aurai la démence de souffrir que tu quittes ces lieux ? Ton père m'a lâchement trahi , tu n'es plus à mes yeux que son fils , ce n'est pas vainement que tu restes en mes mains. Ne pense pas que je me rappelle cette antique amitié qu'il a si odieusement éteinte : le temps de l'amitié et des nobles considérations a fui loin de nous ; le jour de la haine et de la vengeance est arrivé.

MAX.

Disposez de moi , je suis en votre puissance. Vous savez bien que je ne brave ni ne crains votre courroux ; ce qui m'a retenu ici , vous le savez. (*Il prend la main de Thécla.*) Voyez tout , tout ce dont j'aurais voulu vous être redevable ; j'aurais voulu devoir à votre

main paternelle, la félicité du ciel. Vous avez renversé ce bonheur, mais que fait cela? votre âme de glace a rejeté dans la poussière la félicité de tout ce qui vous est attaché. Le dieu que vous révérez n'est pas un dieu de bonté. Pareil à cet élément aveugle et terrible que ne modère aucun instinct, qu'aucun lien ne peut captiver, vous n'obéissez qu'aux cruelles inspirations de votre cœur. Malheur à ceux qui déposent en vous leur confiance, et qui, entraînés par les trompeuses illusions de votre regard, asséioient sur votre affection l'édifice de leur bonheur. Soudain, inopinément, au milieu du calme de la nuit, l'abîme de flammes vomira ses fléaux, un torrent destructeur s'échappera, impétueux, et renversera l'œuvre des humains.

WALLENSTEIN.

C'est le cœur de ton père que tu viens de peindre. C'est la sombre hypocrisie de son cœur, c'est son âme tout entière que tu as dévoilée... Ah! j'ai été abusé par l'artifice des enfers : l'abîme m'a envoyé le plus dissimulé, le plus fourbe des mauvais esprits, et l'a placé en sentinelle à mes côtés. Qui aurait pu lutter avec les divinités infernales...? Je réchauffais le serpent sur mon sein, je l'abreuvais de la substance de mon cœur, il recevait silencieux les caresses de mon amitié; je ne le soupçonnai jamais; je lui ouvris jusqu'au fond de ma pensée; j'avais

banni toute réserve, toute prudence, toute précaution. Mes yeux interrogeaient les astres ou la vaste enceinte du monde pour connaître l'ennemi, qui avait pour refuge le sanctuaire de mon cœur... Si j'eusse été pour Ferdinand ce qu'Octave a été pour moi, je ne lui aurais jamais déclaré la guerre; non, cela ne m'eût point été possible... Il était pour moi un maître injuste et non pas un ami. Jamais l'empereur ne s'en est reposé sur ma foi. Lui et moi nous étions déjà ennemis, quand il remit en mes mains le bâton de commandement; car la guerre est éternelle entre la méfiance et la dissimulation. Il n'y a de paix que là où il y a confiance et bonne foi... Ah! que la race future puisse étouffer dans le sein de sa mère celui qui doit empoisonner la confiance!

MAX.

Je ne justifierai pas mon père; hélas! cela n'est pas possible. Des événemens terribles et déplorables ont eu lieu. Une action criminelle succède toujours à une autre par une étroite et triste chaîne. Mais nous, nous qui n'avons rien à nous reprocher, pourquoi avons-nous été entraînés dans ce cercle de crimes et de malheurs? à qui avons-nous manqué de foi? pourquoi les attentats et la duplicité de nos pères nous ont-ils enlacés de leurs affreux serpens? pourquoi la

haine implaçable de nos pères nous a-t-elle cruellement séparés, nous qu'un lien d'amour unissait ?

(Il serre Thécla dans ses bras avec désespoir.)
WALLENSTEIN, après l'avoir regardé fixement et en silence, s'approche de lui.

Max, reste près de moi... ne m'abandonne pas, Max... Te souviens-tu de ce jour où tu fus apporté dans ma tente au camp de Prague ? tu n'étais qu'un faible enfant, tu n'avais point encore subi la rigueur de nos hivers du Nord ; tes mains s'étaient raidies en portant une enseigne pesante, que tu ne voulais pas quitter. Alors je te pris, et t'enveloppai dans mon manteau, je fus ton garde-malade, je n'hésitai point à te prodiguer les plus petits soins, à montrer pour toi la sollicitude et les tendres inquiétudes d'une mère ; jusqu'à ce que, réchauffé sur mon cœur, tu eusses recouvré ta chaleur première..... Depuis lors n'ai-je pas été le même à ton égard ? J'ai couvert de mes largesses des milliers d'hommes, je leur ai distribué des domaines, je les ai récompensés par des honneurs... Toi, je t'ai aimé, je t'ai donné mon cœur et tout mon être. Les autres étaient des étrangers, tu étais de ma famille... Max, tu ne peux pas m'abandonner, cela ne se peut pas ; je ne puis, je ne veux pas me le persuader, que Max puisse me délaisser.

MAX.

O mon Dieu !

WALLENSTEIN.

Depuis tes plus jeunes ans, j'ai toujours été ton soutien et ton guide : qu'a fait ton père pour toi que je n'aie pas fait aussi et au delà ? Je t'ai enlacé des liens de mon amour ; romps-les si-tu peux. Tu es attaché à moi par les chaînes les plus sacrées, par les nœuds les plus intimes dont la nature puisse enchaîner les hommes l'un à l'autre... Va, quitte-moi, sers ton empereur. Sa toison d'or et ses rubans, voilà quel sera le prix que tu recevras pour avoir délaissé ton ami, le père de ta jeunesse, pour avoir oublié tous les sentimens les plus sacrés.

MAX, *vivement combattu.*

O mon Dieu, puis-je faire autrement ? ne le dois-je pas ? mes sermens, mon devoir...

WALLENSTEIN.

Ton devoir envers qui ? qui es-tu ? si ma conduite envers l'empereur est blâmable, le blâme est pour moi, non pour toi : T'appartiens-tu à toi-même ? es-tu maître de toi ? es-tu comme moi dans le monde, responsable de tes actions ? tu dépends de moi, c'est moi qui suis ton empereur. M'obéir, m'appartenir, voilà pour toi le vœu de l'honneur et de la nature... Si la planète où tu vis et que tu habites s'échappe de son orbite, se précipite enflammée sur quelque monde voisin, et l'embrase, dépend-il de toi de ne pas la suivre ? elle t'entraînera par la

force de son impulsion , ainsi que son anneau et ses satellites. Tu luttas contre de frivoles scrupules... Le monde ne te blâmera pas, il te louera plutôt d'avoir marché sous la bannière de l'amitié.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS; NEUMANN.

WALLENSTEIN.

QU'EST-CE ?

NEUMANN.

Les cavaliers de Pappenheim ont mis pied à terre , et s'approchent ; ils ont juré de forcer le palais l'épée à la main , et de délivrer le comte.

WALLENSTEIN, à Terzky.

Faites baisser le pont et avancer l'artillerie : qu'ils soient accueillis à coups de mitraille. (*Terzky sort.*) Me prescrire leur volonté les armes à la main ! Allez, Neumann, qu'ils s'éloignent de suite, tel est mon commandement ; qu'ils se mettent paisiblement en bataille , et qu'ils attendent ce que je voudrai leur ordonner.

(*Neumann sort. Illo va à la fenêtre.*)

LA COMTESSE.

Laissez-le s'éloigner, je vous en conjure, laissez-le s'éloigner.

ILLO à la fenêtre.

Mort et malédiction !

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce ?

ILLO.

Ils escaladent l'Hôtel-de-Ville, ils y pénètrent en renversant les combles, ils dirigent les canons vers le palais.

MAX.

Les furieux !

ILLO.

Ils ont l'air de vouloir tirer sur nous.

LA COMTESSE ET LA DUCHESSE.

Dieu du Ciel !

MAX, à *Wallenstein*.

Laissez-moi descendre, je leur dirai...

WALLENSTEIN.

Ne fais pas un pas.

MAX, montrant la duchesse et *Thécla*.

Mais il y va de leur vie et de la vôtre.

WALLENSTEIN.

Quelle nouvelle apporte Terzky ?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, TERZKY, revenant.

J'APPORTE des nouvelles de nos fidèles régimens ; n'enchaînez pas plus long-temps leur

ardeur, ils demandent l'ordre de l'attaque; ils sont maîtres de la porte de Prague et de la porte de Mühl, et si vous le voulez, ils peuvent surprendre l'ennemi par derrière, le poursuivre dans la ville et le vaincre facilement dans les défilés des rues.

ILLO.

Venez, ne laissez pas ce dévouement s'éteindre; les soldats de Buttler nous sont aussi fidèles; nous avons l'avantage du nombre, nous les réduirons, et toute la sédition sera étouffée ici et à Pilsen.

WALLENSTEIN.

Faut-il donc que cette ville soit un champ de carnage et que le fléau des discordes civiles désole son enceinte? faut-il que l'ivresse d'une rage qui ne connaît plus de chef, décide des chances du destin? Il n'y a point d'espace ici pour combattre, il n'y en a que pour s'égorger; la voix du général ne pourrait plus modérer cette aveugle furie; hé bien, que cela soit ainsi! Il y a long-temps déjà que j'ai cru que tout cela serait terminé d'une manière sanglante et prompte. (*Il se retourne vers Max.*) Qu'est-ce donc? veux-tu tenter le combat contre moi? tu es libre, pars, prends position devant moi, guide-les au combat; tu connais l'art de la guerre, tu l'as appris sous moi, je ne rougirai

pas d'un tel adversaire ; l'occasion est belle pour toi de me donner le prix de mes leçons.

LA COMTESSE.

Où en sommes-nous , grand Dieu ! Max ! Max ! pouvez-vous endurer cela ?

MAX.

J'ai promis de ramener fidèlement à l'empereur les régimens qui m'ont été confiés ; je dois acquitter ma parole ou périr ; mon devoir ne me prescrit rien de plus. Je ne combattrai pas contre vous tant que je pourrai l'éviter , et votre tête, quoique ennemie , m'est toujours sacrée.

(On entend deux coups de fusil. Illo et Terzky courent à la fenêtre.)

WALLENSTEIN.

Qu'y a-t-il ?

TERZKY.

Il est tombé.

WALLENSTEIN.

Tombé ! qui ?

ILLO.

Ce sont des soldats de Tiefenbach qui ont tiré.

WALLENSTEIN.

Sur qui ?

ILLO.

Sur Neumann que vous venez d'envoyer.

WALLENSTEIN , hors de lui.

Damnation ! Je ferai donc...

(Il veut sortir.)

TERRY.

Vous livrer à leur rage aveugle ?

LA DUCHESSE ET LA COMTESSE.

Au nom de Dieu...

ELLO.

Mon général, pas dans ce moment.

LA COMTESSE.

Arrêtez-le, retenez-le.

WALLENSTEIN.

Laissez-moi.

MAX.

Ne sortez pas maintenant. Cet acte sanglant ne fera qu'accroître leur fureur ; donnez-leur le temps du repentir.

WALLENSTEIN.

Retirez-vous ! J'ai attendu trop long-temps. Tant que je n'ai pas paru devant eux , ils n'ont écouté que leur coupable audace , mais ils vont entendre ma voix , mais je vais me montrer à eux. Ne sont-ils pas mes soldats ? ne suis-je pas leur général ; leur chef redouté ? Venez voir s'ils ne reconnaîtront pas les traits de celui qui , comme un astre éclatant , les a dirigés sur le chemin de la victoire ! Il est inutile de recourir aux armes ; du haut de ce balcon les rebelles vont m'apercevoir , et soudain les esprits calmés reprendront leur soumission et leur obéissance accoutumées.

SCÈNE XXI.

LA DUCHESSE, LA COMTESSE, MAX,
THÉCLA.

LA COMTESSE, à la duchesse.

Ils vont le voir ; espérons encore, ma sœur.

LA DUCHESSE.

Espérer ! cela ne m'est plus possible.

MAX, qui pendant la dernière scène s'est tenu à l'écart et violemment combattu, s'approche.

Ma constance est épuisée. En venant en ces lieux, mon âme était ferme et résolue : ma conduite me paraissait légitime et irréprochable, et j'ai dû me montrer tel qu'un homme haïssable, inflexible, cruel, digne de malédiction, en horreur à tous ceux qui me sont chers ; j'ai dû les contempler dans leur douleur extrême, et d'une parole je pouvais les rendre au bonheur. Mon cœur s'indigne au dedans de moi : deux voix retentissent dans mon sein ; je suis égaré dans les ténèbres, et ne sais plus distinguer la bonne voie. Ah ! tu m'avais bien jugé, mon père, j'ai trop compté sur mes propres forces : me voici maintenant ébranlé ; je ne sais plus ce que je dois faire.

LA COMTESSE.

Vous ne le savez pas ? Votre cœur ne vous

l'inspire pas; je vais donc vous l'apprendre. Votre père, par une odieuse perfidie, nous a délaissés, a attenté à la tête du prince, nous a livrés aux humiliations. Ce qu'il a fait est pour vous la règle de ce que vous devez faire, vous qui êtes son fils : il vous faut réparer l'infamie dont il s'est couvert, donner un pieux exemple de dévouement, empêcher que le nom de Piccolomini soit souillé à jamais et dévoué à l'exécration éternelle de la maison de Wallenstein.

MAX.

Où est ce cri de la vérité dont je dois écouter les inspirations ? je ne suis agité que par les désirs et les passions. Ah ! si un ange pouvait m'apparaître en ce moment, et de ses mains pures puiser pour moi à la source de l'éternelle lumière d'où la justice découle sans cesse ! (*Ses yeux s'arrêtent sur Thécla*) Ah ! pourquoi demander encore un ange ? pourquoi en vouloir un autre ? (*Il s'approche d'elle et la presse dans ses bras.*) C'est à ce cœur, que sa sainte pureté rend infallible, qu'il appartient de me dicter mon arrêt. Je veux en appeler à ton amour : c'est lui seulement qui peut me rendre heureux. Si je le perdais, c'est que je serais criminel et infortuné. Pourras-tu m'aimer, si je reste ici ? Dis que tu le pourras, et j'embrasse votre cause.

LA COMTESSE, *avec expression.*

Réfléchissez....

MAX *l'interrompt.*

Ne réfléchis point ; dis ce que tu éprouves.

LA COMTESSE.

Pensez à votre père.

MAX, *l'interrompt.*

Ce n'est pas à la fille de Friedland que je m'adresse ; c'est à ma bien-aimée. S'il s'agissait ici de mériter une couronne , tu pourrais , pour te décider , consulter les règles de la prudence ; mais il y va de l'honneur de ton ami , et de la destinée de mille braves au cœur héroïque , qui marcheront où je les guiderai. Dois-je oublier les sermens et les devoirs qui me lient à l'empereur ? dois-je diriger contre le camp d'Octave un plomb homicide ! Ah ! si la balle est une fois partie , elle ne volera point au hasard ; le génie du mal la conduira , lui donnera l'instinct ; les furies vengeresses du crime la détourneront ; et , dans leur courroux , lui indiqueront la route la plus funeste.

THÉCLA.

O Max !

MAX *l'interrompt.*

Non , non , ne hâte point ta réponse ; je te connais : le devoir le plus cruel peut paraître le plus sacré à ton noble cœur. N'ambitionne pas une force d'âme que ne comporte pas l'humanité : rappelle-toi ce que le prince a toujours été pour moi , rappelle-toi de quel prix mon père a

payé ses faveurs. Ah! la généreuse et libre voix de la reconnaissance, de la pieuse et fidèle amitié, n'est-elle pas aussi une religion sacrée pour le cœur? La nature ne se venge-t-elle pas cruellement du barbare qui étouffe les mouvemens qu'elle excite? Mets tout dans la balance; laisse ton cœur en décider, et prononce.

THÉCLA.

Ah! le tien a décidé depuis long-temps: suis ton inspiration première.

LA COMTESSE.

Malheureuse!

THÉCLA.

Le sentiment que ce loyal cœur n'a point d'abord animé et ému pourrait-il être le plus juste? Va, remplis ton devoir. Quelle qu'eût été ta résolution, je t'aurais toujours aimé: tu eusses toujours été noble et digne de toi-même. Mais le remords ne doit jamais troubler l'héroïque pureté de ton âme.

MAX.

Il faut donc t'abandonner, m'éloigner de toi!

THÉCLA.

Tu es fidèle à toi-même, c'est être fidèle à moi. Le sort nous sépare, nos cœurs restent unis. Une sanglante haine divise à jamais les maisons de Friedland et de Piccolomini; mais nous n'épousons pas les inimitiés de nos familles. Va, va, hâte-toi; défends la bonne cause: la

notre est malheureuse. Le ciel nous a maudits. Nous sommes voués au malheur. Je marche aussi vers ma ruine, victime des erreurs de mon père : ne pleure pas sur moi ; mon sort sera bientôt décidé.

(Max, silencieusement ému, la serre sur son sein ; on entend derrière la scène les cris bayonnais répétés et longuement prolongés : Vive Ferdinand ! accompagnés d'une musique guerrière. Max et Thécia se tiennent embrassés, sans se troubler.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, TERZKY.

LA COMTESSE, allant à sa rencontre.

Qu'y a-t-il ? Que nous annoncent ces clameurs ?

TERZKY. (Il se précipite.)

C'est fait, tout est perdu.

LA COMTESSE.

Quoi ! sa présence ne les a point émus ?

TERZKY.

Bien : tout a été inutile.

LA COMTESSE.

Ils crient *diva!*

TERZKY.

Oui, pour l'empereur.

LA COMTESSE.

Oh ! quel oubli de leur devoir !

TERZKY.

Ils n'ont pas voulu l'écouter : dès qu'il ouvrait la bouche ; ils l'interrompaient par leurs cris tumultueux. Il vient ici.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS ; WALLENSTEIN, ILLO, BUTTLER ; un instant après des cuirassiers.

WALLENSTEIN, *en s'avançant.*

TERZKY !

TERZKY.

Mon prince !

WALLENSTEIN.

Que nos régimens se disposent à partir aujourd'hui , car nous quitterons Pilsen avant ce soir. (*Terzky sort.*) Buttler !

BUTTLER.

Mon général !

WALLENSTEIN.

Le commandant d'Égra est votre ami et votre compatriote ; écrivez-lui sur-le-champ par un courrier qu'il se tienne prêt à nous recevoir dans la place. Vous nous accompagnerez avec votre régiment.

BUTTLER.

Je vais exécuter vos ordres, mon général.

WALLENSTEIN *s'avance entre Max et Thécla, qui restent embrassés.*

Séparez-vous !

MAX.

O Dieu !

(*Des cuirassiers armés paraissent dans la salle et se rangent dans le fond. On entend jouer sous les fenêtres la marche du régiment de Pappenheim comme pour avertir Max.*)

WALLENSTEIN, *aux cuirassiers.*

Il est ici ; il est libre, je ne le retiens plus.

(*Ils marchent vers le côté de la scène, de sorte que Max peut encore se rapprocher de Thécla.*)

MAX, *à Wallenstein.*

Vous me haïssez, vous me bannissez avec indignation. Puisqu'il faut rompre le nœud d'une vieille amitié, ne pouvez-vous les dénouer avec plus de douceur ! faut-il rendre plus déchirante encore cette déchirante séparation ? Vous le savez, si j'ai pu apprendre à vivre loin de vous. Je vais dans l'exil et dans le désert, et je laisse ici tout ce qui m'est cher. Ah ! n'éloignez pas vos regards de moi ! tournez encore une fois vers moi ce visage qui me sera toujours

cher et sacré. Ne me repoussez point. (*Il veut prendre sa main, Wallenstein la retire; il se tourne vers la comtesse.*) N'obtiendrai-je point ici un regard de compassion, madame de Terzky? (*Elle se détourne de lui; il se retourne vers la duchesse.*) Et vous, mère bien-aimée?

LA DUCHESSE.

Allez, comte, où votre devoir vous appelle; peut-être un jour nous vous retrouverons comme notre fidèle ami, notre ange protecteur auprès de l'empereur.

MAX.

Vous voulez me laisser quelque espoir, et m'empêcher de partir entièrement désespéré! Ah! ne m'abusez point par de vaines illusions; mon malheur, et je rends grâces au ciel qui me fournit l'occasion d'y mettre un terme. (*La musique militaire se fait de nouveau entendre, et la salle se remplit de plus en plus de soldats armés. Il aperçoit Butler.*) Vous ici, colonel Butler! et vous ne m'accompagnez pas! ah bien! restez, et montrez plus de dévouement à votre nouveau maître qu'au premier; jurez-moi de protéger ses jours, de les préserver de toute embûche; donnez-moi votre main. (*Butler retire sa main.*) La proscription de l'empereur est attachée à ses pas; elle livre sa noble tête au premier assassin qui voudra gagner le prix du sang. Désormais il lui faut les soins vigilans, la tendre

sollicitude de l'amitié; et ceux dont, en le quittant, je le vois entouré...

(*Il regarde Illo et Buttler avec des yeux qui expriment le doute.*)

ILLO.

C'est dans le camp de votre père et de Galas que vous trouverez des traîtres; ici il n'y en a plus qu'un. Allez, et délivrez-nous de son odieuse vue; allez.

(*Max essaie encore une fois de se rapprocher de Thécla. Wallenstein l'en empêche. Il est incertain, désespéré. La salle se remplit de plus en plus. Les trompettes retentissent pour l'appeler.*)

MAX.

Sonnez, sonnez, trompettes. Ah! que n'est-ce déjà la trompette des Suédois! et pourquoi ne vais-je pas d'ici chercher sur-le-champ la mort? Pourquoi toutes ces épées nues ne sont-elles pas dirigées contre mon sein...? Que voulez-vous? vous venez m'arracher d'ici! Ah! n'ouvrez pas l'abîme sous mes pas, gardez-vous en bien, vous pourriez vous en repentir. (*La salle est toute remplie de soldats armés.*) Encore! prétendez-vous accumuler sans cesse de nouvelles forces pour m'entraîner loin d'ici? Pensez à ce que vous faites: vous faites mal de prendre un désespéré pour marcher à votre tête; vous m'arrachez à ma félicité; eh bien, je vous

368 LA MORT DE WALLENSTEIN.

dévoue au dieu de la vengeance , vous courez à votre ruine , et celui qui me suit doit compter sur la mort.

(*Il retourne vers le fond du théâtre. Les cuirassiers se mettent en marche et l'environnent tumultueusement. Wallenstein demeure immobile. Thécla tombe dans les bras de sa mère. La toile se baisse.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène représente un appartement chez le
bourgmestre d'Égra.

SCÈNE PREMIÈRE.

BUTLER.

Il vient d'arriver, il est ici, la fatalité l'y conduit; la herse est tombée derrière lui. Le pont qu'il a franchi, après s'être abaissé, s'est tout à coup relevé; pour lui plus de voie pour échapper. Tu viendras jusqu'ici et pas plus loin, Friedland, lui a dit la destinée. Ton météore merveilleux a plané sur la Bohême, et a laissé dans les cieux une trace lumineuse; mais il viendra tomber et s'évanouir ici sur la frontière de la Bohême. Aveugle, tu a rénié tes anciens drapeaux, et tu t'imagines que ton bonheur te sera fidèle; tu armes ta coupable main pour porter la guerre dans les états de l'empereur, sur le sol sacré de la patrie, prends garde, le génie malfaisant de la vengeance t'anime, sous tes pas la vengeance a creusé l'abîme.

SCÈNE II.

BUTTLER, GORDON.

GORDON.

Est-ce vous ? ô combien j'avais le désir de vous revoir. Le duc... un traître ! ô mon Dieu... ! et fugitif... et sa noble tête proscrite ! Je vous en prie, général, racontez-moi en détail les événements de Pilsen ?

BUTTLER.

Vous avez reçu la lettre que je vous ai adressée par un courrier ?

GORDON.

Et j'ai rempli scrupuleusement tous vos ordres ; je lui ai ouvert sans difficulté la forteresse, car une lettre de l'empereur m'enjoignit d'exécuter aveuglement ce que vous ordonnez. Cependant pardonnez : lorsque le prince est arrivé, j'ai d'abord conçu quelques doutes ; certes, ce n'est pas comme un proscrit que le duc de Friedland est arrivé dans cette ville. Cette majesté, du commandement qui contraignait à l'obéissance, brillait sur son front comme jadis ; calme comme au temps où les affaires avaient leur cours accoutumé, il m'a demandé compte de mes fonctions. Le malheur et les noirs complots rendent affables, et contraignent la fierté à s'incliner, à

s'humilier devant l'homme ferme dans son devoir ; mais c'est avec dignité , en peu de mots , que le prince m'a dit qu'il était satisfait , comme le maître qui loue son serviteur d'avoir bien rempli son emploi.

MUTFLER.

Tout a eu lieu comme je vous l'ai écrit ; le prince a rendu l'armée aux ennemis , et prétend leur livrer Égra et Prague. A la nouvelle de ce complot , tous les régimens l'ont délaissé , excepté les cinq que commande Terzky , et qu'il a conduits ici. Sa tête est proscrire , et il est ordonné à tout fidèle sujet de le livrer mort ou vivant.

CORDON.

Traître à l'empereur ! quoi , un tel homme , auquel la fortune a toujours souri ! Ah qu'est-ce que la grandeur d'ici bas ! je me suis dit souvent : ceci n'aura point un dénouement heureux : son pouvoir , sa grandeur , et cette violence sombre et inquiète , le jetteront dans quelque embûche : L'homme veut toujours s'élever : il ne peut mettre un frein à ses desirs ambitieux ; il est retenu dans des limites légitimes que par les lois positives , et par l'ornière profonde de l'habitude ; mais la puissance de Wallenstein avait dépassé l'essor accoutumé , il marchait l'égal de l'empereur , et apprenait à son esprit superbe à ne point fléchir. Malheur à un homme ainsi placé ! car je ne crois

pas qu'aucun autre eût pu se soutenir où il a succombé.

BUTLER.

Gardez vos gémissemens pour l'instant où il sera digne de compassion, car maintenant il est encore puissant et redoutable. Les Suédois s'avancent vers Égra, et bientôt, si nous n'y mettons pas un prompt obstacle, la réunion aura lieu; puisse cela ne pas arriver! puisse le prince ne pas sortir libre de cette ville! ma vie et mon honneur sont engagés à le surprendre ici, et je me suis confié en votre secours.

GORDON.

Ah! plût à Dieu que je n'eusse jamais vu ce jour! c'est lui-même qui m'a placé en ces lieux; c'est lui qui m'a confié la garde de ce château, et je dois en faire sa prison. Nous autres subalternes nous n'avons pas de volonté, nous ne pouvons pas comme l'homme libre, comme celui qui tient son pouvoir de lui-même, écouter les généreuses inspirations de l'humanité; nous ne sommes que les instrumens des lois et des rigueurs; l'obéissance est notre vertu; il n'y a qu'elle qui ouvre aux inférieurs les voies de l'avancement.

BUTLER.

Ne vous plaignez pas de votre peu de pouvoir. Beaucoup de liberté expose à beaucoup d'erreurs, et l'on s'avance avec sécurité dans le sentier étroit du devoir.

GORDON.

Et il est délaissé par tous, dites-vous? Plusieurs milliers d'hommes lui doivent leur fortune; son caractère était d'une magnificence royale, sa main était toujours ouverte pour donner. (*Il jette un regard détourné sur Butler*). Il en a tiré plus d'un de la poussière pour l'élever aux honneurs et aux dignités; et il ne lui reste pas un ami, il n'a pu en conserver un seul qui lui fût dévoué au jour du malheur.

BUTTLER.

Il en rencontre un ici, et il ne devait guère l'espérer.

GORDON.

Je ne lui dois aucune faveur; j'ignore même si au sein des prospérités il s'est rappelé un ami de ses jeunes années. Mon service m'a retenu loin de lui: caché dans les murs de cette citadelle, je me suis soustrait à ses regards, et dans ce paisible refuge où sa faveur ne pouvait venir me chercher, je me suis conservé un cœur loyal. Quand il m'a placé dans son château, il n'avait point encore méconnu son devoir, et je suis digne de sa confiance en conservant fidèlement le poste qu'il confia à ma fidélité.

BUTTLER.

Répondez, voulez-vous accomplir l'arrêt qui le condamne, me prêter votre aide pour l'arrêter?

GORDON, *après un moment de silence et de réflexion, répond tristement.*

S'il a fait ce que vous dites, s'il a trahi l'empereur son maître, s'il a vendu l'armée, s'il veut livrer les forteresses aux ennemis de l'État, il lui est impossible de justifier une telle conduite. Toutefois il est cruel que ce soit moi parmi tous qui sois choisi pour être l'instrument de sa perte. Nous avons été pages ensemble à la cour de Burgau ; nous sommes du même temps, moi cependant un peu plus âgé.

BUTTLER.

Je sais cela.

GORDON.

Il y a de cela plus de trente ans ; il en avait vingt, et ce jeune homme montrait déjà une âme pleine d'audace. Son esprit avait plus de gravité que son âge, et ne trouvait d'attraits que pour les choses grandes et mâles. Au milieu de nous, il n'avait d'autre société que lui-même, et vivait solitaire et calme ; il ne prenait point part à notre joie et à nos plaisirs enfantins. Parfois, cependant, je ne sais quoi de merveilleux semblait l'animer, et des replis secrets de son sein s'échappait un éclair de génie, une pensée profonde et lumineuse. Nous restions étonnés devant lui ; nous ne savions si c'était démence ou inspiration de la Divinité.

BUTTLER.

Ce fut dans ce temps-là que, s'étant endormi sur une fenêtre, il tomba de deux étages, et ne se fit aucun mal. De cette époque, assure-t-on, on observa en lui les symptômes d'un esprit en désordre.

CORDON.

Il est vrai que dès lors il se livra à une réverie profonde. Il se fit catholique. Le prodige qui l'avait sauvé opéra en lui une métamorphose qui tenait du prodige. Il se regarda même comme un être favorisé et privilégié; avec la hardiesse d'un homme qui est sûr de lui-même, il s'élança sur la corde vacillante de la destinée humaine. Ensuite la fortune nous jeta chacun de notre côté. Il marcha audacieusement dans sa carrière; et d'un pas rapide il parvint aux grandeurs; je le vis devenir comte, prince, duc, électeur. Et maintenant il se croit trop à l'étroit; il veut atteindre au diadème des rois, et le précipice est sous ses pieds.

BUTTLER.

Faisons-nous... Il vient.



SCÈNE III.

WALLENSTEIN entre , conversant avec le
BOURGMESTRE D'ÉGRA ; LES PRÉCÉDENS.

WALLENSTEIN.

Vous étiez autrefois une ville libre ? je vois
que vous portez dans vos armes une moitié d'ai-
gle... Pourquoi seulement une moitié ?

LE BOURGMESTRE.

La ville était libre et impériale ; mais il y a
environ deux cents ans qu'elle fut engagée à la
couronne de Bohême. C'est pourquoi nous ne
portons plus qu'une moitié d'aigle , l'autre moitié
nous sera rendue quand l'empire nous rachetara.

WALLENSTEIN.

Vous êtes dignes d'être libres ; que votre con-
duite soit prudente ; n'écoutez pas les propos
séditieux... Combien payez-vous d'impôts ?

LE BOURGMESTRE , *levant les épaules.*

A peu près ce que nous gagnons. La garnison
vit aussi à nos dépens.

WALLENSTEIN.

L'impôt sera diminué. Dites-moi , avez-vous
encore des protestans dans la ville ? (*Le Bourg-
mestre hésite.*) Oui , oui , je le sais ; il y en a
encore beaucoup qui se cachent en ces lieux ;



allons, dites-le-moi sans crainte; vous-même, n'est-ce pas? (*Il le regarde fixement. Le Bourgmestre montre de l'effroi.*) N'avez pas de crainte, je déteste les jésuites; si cela ne tenait qu'à moi, ils seraient depuis long-temps bannis de l'empire; le Missel ou la Bible, que m'importe à moi? je l'ai assez témoigné. J'ai moi-même fait construire une église pour les luthériens de Glogau. Écoutez, Bourgmestre, quel est votre nom?

LE BOURGMESTRE.

Pachhalbel, mon prince.

WALLENSTEIN.

Écoutez-moi, mais gardez-vous de divulguer ce que je vais vous confier. (*Il lui place la main sur l'épaule d'un air solennel.*) L'accomplissement des temps est arrivé, Bourgmestre: ceux qui sont élevés seront abaissés, et ceux qui sont abaissés seront élevés: conservez ces secrets pour vous seul. L'astucieuse puissance des Espagnols est à son terme fatal; une ère nouvelle va commencer. N'avez-vous pas aperçu récemment trois lunes à la fois dans le ciel?

LE BOURGMESTRE.

Oui, avec terreur.

WALLENSTEIN.

Deux changèrent de forme, et prirent la figure de poignards sanglans; celle du milieu seule conserva tout son éclat.

LE BOURGMESTRE.

Nous avons cru que ce présage menaçait les Turcs.

WALLENSTEIN.

Les Turcs! Non, deux empires doivent s'érouler avec Tracas, l'un à l'orient, l'autre à l'occident: c'est moi qui vous l'annonce; et la croyance des luthériens restera seule debout. (*Il remarque Buttler et Gordon.*) Pendant que nous étions en route, une forte fusillade a été entendue sur la gauche. L'a-t-on aussi entendue dans la place?

GORDON.

Nous l'avons bien entendue, mon général; le vent nous apportait le bruit du côté du sud.

BUTTLER.

Cela paraissait venir de Neustadt ou de Weidon.

WALLENSTEIN.

C'est la route où les Suédois doivent arriver. La garnison est-elle considérable?

GORDON.

Huit cents hommes de bonnes troupes; le reste composé d'invalides.

WALLENSTEIN.

Et de combien est celle de Joachimsthal?

GORDON.

J'ai envoyé deux cents arquebusiers pour renforcer cette position contre les Suédois.

WALLENSTEIN.

C'est très-bien , la précaution est bonne ; vous avez aussi augmenté les ouvrages , j'ai aperçu cela de la route.

GORDON.

Nous voyant si pressés par le Rheingrave , j'ai fait sur-le-champ construire deux redoutes.

WALLENSTEIN.

Vous servez bien l'empereur , lieutenant ; je suis satisfait. (*A Buttler.*) Vous retirerez le poste de Joachimsthal , et vous ramènerez tous ceux qu'on avait placés devant l'ennemi. (*A Gordon.*) Commandant , je dépose en vos fidèles mains ma femme , ma fille et ma sœur. Je n'ai pas l'intention de rester long-temps ici ; j'y attends seulement des lettres ; et aussitôt que j'aurai reçu les premières , je sortirai de la ville avec tous les régimens.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS ; TERZKY.

TERZKY.

Bonne nouvelle ! message bien venu !

WALLENSTEIN.

Que venez-vous annoncer ?

TERZKY.

Il y a eu un combat à Neustadt , et les Suédois ont été vainqueurs.

WALLENSTEIN.

Que dites-vous ? Qui vous a donné cette nouvelle ?

TERZKY.

C'est un paysan qui nous l'a apportée du Tirschenreit. L'action a commencé après le coucher du soleil. Un parti d'impériaux venant de Tachau, s'est précipité sur le camp des Suédois ; il a soutenu le feu pendant deux heures, et enfin un millier d'hommes et le colonel sont restés sur la place. Je n'ai rien appris de plus.

WALLENSTEIN.

Par où cette colonne est-elle arrivée à Neustadt ? Altringer était hier à quatorze milles de là ; il eût fallu qu'il eût des ailes. Gallas réunit ses troupes à Frauenberg ; elles n'y sont pas toutes encore. Suys se serait-il aventuré jusque là ? Cela n'est pas croyable.

(*Illo paratt.*)

TERZKY.

Nous allons le savoir ; Illo vient à nous, son empressement témoigne qu'il est satisfait.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ILLO.

ILLO, à *Wallenstein*.

UN cavalier est là, et désire vous parler.

TERZKY.

A-t-il confirmé la nouvelle de cette victoire?
Parlez.

WALLENSTEIN.

Qu'annonce-t-il? d'où vient-il?

ILLO.

Il est envoyé par le Rheingrave, et je puis vous faire connaître l'objet de sa mission. Les Suédois sont à cinq lieues d'ici. Piccolomini, à la tête de ses cavaliers, les a attaqués à Neustadt. Le carnage a été terrible; mais enfin le grand nombre l'a emporté: tous les cuirassiers de Pappenheim, et Max, qui était à leur tête, sont restés sur le champ de bataille.

WALLENSTEIN.

Où est cet envoyé? Conduisez-moi vers lui.
(Il veut sortir. Madame de Neubrunn se précipite dans la salle; elle est suivie de plusieurs domestiques qui courent éperdus.)

MADAME DE NEUBRUNN.

Au secours! au secours!

ILLO ET TERZKY.

Qu'est-ce donc?

MADAME DE NEUBRUNN.

Ma maîtresse...

WALLENSTEIN ET TERZKY.

Saurait-elle...

MADAME DE NEUBRUNN.

Elle veut se donner la mort.

SCÈNE VI.

BUTTLEK, GORDON.

GORDON, *étonné.*

Que veut dire tout ce tumulte? Eclaircissez-
moi.

BUTTLEK.

Elle a perdu l'homme qu'elle aimait, ce Pic-
colomini qui vient de périr.

GORDON.

Femme infortunée!

BUTTLEK.

Vous l'avez entendu : Il annonce que les
Suédois victorieux s'approchent.

GORDON.

Oui, je l'ai entendu.

BUTTLEK.

Ils ont douze régimens, et le duc en a cinq,
qui viennent se joindre à lui. Nous n'avons que
mon régiment, et la garnison ne se compose pas
de plus de deux cents hommes.

GORDON.

Cela est vrai.

BUTTLER.

Avec si peu de forces il nous est impossible de garder un prisonnier de cette importance.

GORDON.

Je le pense comme vous.

BUTTLER.

Cette armée aurait bientôt désarmé notre petite troupe, et lui rendrait la liberté.

GORDON.

Il y a lieu de le craindre.

BUTTLER, après quelque silence.

Savez-vous que j'ai répondu de la réussite? que j'ai engagé ma tête pour la sienne? Je dois accomplir ma parole de manière ou d'autre; et si je ne puis le livrer vivant, alors... il ne tient qu'à nous de le livrer mort.

GORDON.

Vous ai-je bien compris? grand Dieu! pourriez-vous?

BUTTLER.

Il faut qu'il meure.

GORDON.

Quoi! vous pourriez...?

BUTTLER.

Lui ou moi, il touche à son heure fatale.

GORDON.

Vous voulez l'assassiner?

BUTTLER.

Tel est mon projet.

GORDON.

Il s'est remis en vos fidèles mains.

BUTTLER.

C'est son mauvais destin.

GORDON.

La personne sacrée de votre général...

BUTTLER.

Il ne l'est plus.

GORDON.

Aucun crime ne peut vous faire oublier ce qu'il a été. Quoi, sans jugement!

BUTTLER.

L'exécution remplacera la sentence.

GORDON.

C'est un assassinat, et non un acte de justice. On ne doit pas condamner les accusés sans les entendre.

BUTTLER.

Le crime est manifeste, l'empereur a prononcé; c'est à nous d'exécuter ses ordres.

GORDON.

On ne doit pas accomplir avec précipitation un ordre sanglant. On revient sur une parole, mais sur la vie, on n'y revient pas.

BUTTLER.

Les rois aiment les serviteurs zélés.

GORDON.

Un brave homme n'accepte pas l'emploi de bourreau.

BUTTLER.

Un homme courageux ne recule pas devant une action audacieuse.

GORDON.

Il y a du courage à compromettre sa vie, et non à compromettre sa conscience.

BUTTLER.

Et quoi, devons-nous lui donner le temps de rallumer la flamme d'une guerre qui ne pourra s'éteindre ?

GORDON.

Faites-le prisonnier, mais ne l'égorgez pas ; n'anéantissez pas, par un acte sanglant, tout espoir de clémence.

BUTTLER.

Si l'armée de l'empereur n'était pas disséminée, il serait possible de le garder prisonnier et vivant.

GORDON.

Ah ! pourquoi l'ai-je reçu dans cette forteresse ?

BUTTLER.

Ce n'est pas le lieu, c'est sa destinée qui cause sa mort.

GORDON.

Je tomberais avec joie sous ces remparts en défendant noblement la ville que l'empereur m'a confiée.

BUTTLER.

Mille braves sont déjà morts.

GORDON.

Ils ont fait leur devoir. Une telle mort est un honneur et une gloire ; mais la nature a horreur d'un lâche assassinat.

BUTTLER, *déployant un papier.*

Voici l'ordre qui nous prescrit de nous assurer de sa personne ; il est pour vous comme pour moi : vous chargez-vous des conséquences, si par votre faute il opère sa jonction avec les ennemis ?

GORDON.

O Dieu ! moi, obscur et sans crédit !

BUTTLER.

Prenez la chose pour votre compte. Répondez des conséquences : advienne ce que la fortune voudra, je ferai tout retomber sur vous.

GORDON.

Dieu du ciel !

BUTTLER.

Connaissez-vous quelque autre moyen d'exécuter ce que nous ordonne l'empereur ? dites-le moi ; je veux le renverser et non le détruire.

GORDON.

O mon Dieu , je vois ainsi que vous cette affaire dans toute sa gravité , et cependant mon cœur éprouve de tout autres sentimens.

BUTTLER.

Il faut aussi que cet Illo et ce Terzky périssent si le duc est sacrifié.

GORDON.

Ah ! ce n'est pas pour eux que je m'afflige ; c'est la noirceur de leur âme et non pas le courroux des cieus qui les précipite à leur ruine. Ce sont eux qui ont jeté dans son âme tranquille les germes de l'ambition , qui avec une odieuse constance ont entretenu en lui de funestes pensées ; puissent-ils recevoir immédiatement le prix de leurs exécrables complots !

BUTTLER.

Aussi la mort les frappera-t-elle avant lui ; j'ai tout prévu ; ce soir , au milieu de la joie d'un festin , ils seront surpris et amenés au château ; cela est d'une exécution facile ; je vais donner les ordres en conséquence.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS ; ILLO , TERZKY.

TERZKY.

Enfin la fortune va nous sourire ; demain les Suédois nous envoient douze mille braves sol-

dat, et puis droit à Vienne. Allons, mon vieux camarade, que cette heureuse nouvelle dissipe les nuages de votre front.

ILLO.

C'est désormais à nous à commander, et à tirer vengeance de ces traîtres, de ces lâches qui nous ont délaissés; Piccolomini l'a déjà payé cher : puisse en arriver autant à tous ceux qui sont mal disposés pour nous ! Ce combat portera un terrible coup à ce vieux Piccolomini ; il s'est agité toute sa vie pour remplacer son antique comté par une couronne de prince, et cependant la main du sort précipite dans la tombe son fils unique.

BUTTLER.

La fin de cet héroïque jeune homme est déplorable ; le duc lui-même en gémit ; cela est facile à voir.

ILLO.

Teucz, mon vieil ami, c'est e qui m'a toujours contrarié dans le général, et c'était pour moi un sujet continué de chagrin ; il donnait la préférence à ces Italiens ; et encore aujourd'hui j'atteste sur mon âme qu'il donnerait avec plaisir dix de nous, s'il lui était possible de rendre son ami Max à la vie.

TERZKY.

Silence, silence, qu'il n'en soit plus question, ne troublons pas les morts ; notre affaire aujourd'hui

d'hui, c'est de boire à la santé des vivans. Votre régiment veut nous offrir un repas, passons la nuit gaiement, ou plutôt prolongeons le jour, le verre à la main, jusqu'à ce que nous apercevions l'avant-garde des Suédois.

ILLO.

Oùï, encore aujourd'hui, livrons-nous au plaisir, car dans peu de jours il fera chaud, et cette épée ne rentrera dans le fourreau qu'après avoir été trempée dans le sang autrichien.

GORDON.

Fi, monsieur le feld-maréchal ! quel langage est celui-là ! quelle fureur vous anime contre votre empereur ?

BUTTLER.

Ne vous enorgueillissez pas trop d'un premier succès ; rappelez-vous que la roue de la fortune tourne avec rapidité : l'empereur est encore redoutable.

ILLO.

L'empereur a des soldats, mais il n'a point de général ; ce Ferdinand, roi de Hongrie, n'a jamais fait la guerre. Galas... ? il a toujours joué de malheur ; toutes les armées qu'il a commandées, il les a perdues. Ce serpent d'Octave a réussi à frapper Friedland par derrière, mais dans un combat face à face, il ne tiendra pas devant lui.

TERZKY.

Croyez-moi, nous l'emporterons ; la fortune a toujours été propice au duc ; l'on sait assez que l'Autriche est redevable de ses victoires à Wallenstein.

ILLO.

Le prince aura bientôt rassemblé une grande armée, tous vont affluer, se précipiter sous ses étendards qu'ennoblit une antique gloire ; je vois déjà renaître les jours d'autrefois ; il va redevenir le grand Wallenstein. Ah ! quelle sera la honte des insensés qui le délaissent aujourd'hui ! Il donnera des terres à ses amis, et les services seront payés avec une munificence digne d'un empereur. Mais nous, nous serons les premiers dans ses bonnes grâces ; (à Gordon) il ne vous oubliera pas : il vous tirera de cette forteresse, et confiera à votre fidélité quelque poste où elle pourra briller.

GORDON.

Je suis content et n'ai point d'ambition : plus grande est l'élévation, plus profonde est la chute.

ILLO.

Vous avez tort de feindre plus long-temps, les Suédois seront demain dans la ville. Venez, Terzky, il est temps d'aller dîner ; à quoi pensez-vous ? Il faut que la ville soit illuminée en l'honneur des Suédois... Celui qui n'illuminera pas est un Espagnol et un traître.

TERZKY.

Non pas : cela ne serait point agréable au duc.

ILLO.

Eh quoi ! ne commandons-nous pas en ces lieux, et quelqu'un osera-t-il se donner pour Autrichien là où nous sommes les maîtres... ? Adieu, Gordon, je vous recommande pour la dernière fois la garde de la place ; envoyez des patrouilles. Pour plus de sûreté, il faudra changer le mot d'ordre ; à dix heures vous remettrez les clefs au duc lui-même, et alors vos fonctions de gouverneur auront cessé. Les Suédois feront demain leur entrée dans la ville.

TERZKY, *en s'en allant, à Buttler.*

Ne venez-vous pas au château ?

BUTTLER.

J'y serai à temps.

(*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VIII.

BUTTLER, GORDON.

GORDON, *les suivant des yeux.*

INFORTUNÉS ! avec quel aveuglement ils se jettent, ivres d'un vain triomphe, dans le piège tendu devant eux ! Cependant je n'ai point pitié d'eux. Quel insolent et audacieux scélérat que

cet Illo, qui veut tremper son glaive dans le sang de son empereur !

BUTTLER.

Exécutez ce qu'il vous a prescrit. Envoyez des patrouilles. Veillez à la sûreté de la place ; dès qu'ils seront au château, je le fermerai afin que dans la ville on ne puisse rien entendre.

GORDON, *avec inquiétude.*

Ne hâtez rien ; dites-moi d'abord...

BUTTLER.

Vous l'avez entendu. Les Suédois feront leur entrée ici demain... Il ne nous reste que cette nuit, ils sont actifs dans leurs opérations, soyons-le davantage... Adieu.

GORDON.

Hélas ! votre regard ne présage rien que d'horrible ; promettez-moi...

BUTTLER.

Le jour est à son déclin, une nuit fatale va commencer ; grâce à eux, ses chances ne sont pas douteuses. Leur mauvais génie veut qu'ils se livrent sans défense à notre main... Au milieu de l'enivrement d'un succès passager, le glaive meurtrier va les frapper. Le prince a toujours été un profond calculateur ; de tout temps il a tout réglé par le calcul ; il combinait les hommes comme les pièces d'un échiquier, il les disposait et les faisait marcher pour arriver à son but. Il

se fait un jeu d'aventurer, de jouer l'honneur, la dignité, la réputation des autres. Sans cesse, sans cesse il a calculé, et à la fin il y a une erreur dans son compte, car il a compté sur sa vie au moment où le terme fatal approche.

GORDON.

Ne pensez point à ses erreurs; rappelez-vous sa magnanimité, sa bonté, ce cœur si digne d'être aimé, tous les hauts faits de sa glorieuse vie, et rejetez dans le fourreau le glaive qui déjà menace sa tête, comme si un ange se plaçait entre vous et lui.

BUTTLEB.

Il n'est plus temps... Je n'éprouve aucune compassion pour lui, mes pensées sont toutes sanglantes. (*Il saisit la main de Gordon.*) Cependant, Gordon, je ne suis pas mû par la haine... Je n'aime pas le duc, je n'ai pas de raison pour l'aimer; mais ce n'est pas ma haine qui me pousse à ce meurtre, c'est son mauvais génie. Je cède à un déplorable destin, à un concours de circonstances funestes. Ah! c'est bien vainement que l'homme croit être libre de ses actions. Il est la proie d'une puissance inconnue à laquelle le soumet une horrible nécessité, et contre laquelle sa propre volonté ne peut rien. Que servirait au duc que mon cœur s'émût pour lui? il n'en faudrait pas moins que je fusse son meurtrier.

GORDON.

Ah ! si votre cœur émeut, écoutez ses inspirations... C'est Dieu qui s'explique par sa voix, c'est l'homme seul qui crée les calculs artificieux de la prudence; quelle chance heureuse espérez-vous du meurtre ? Rien d'heureux ne peut provenir du sang versé ! Comptez-vous arriver aux honneurs par un tel chemin... ? Ah ! ne le pensez pas : le meurtre peut quelquefois plaire aux rois, mais jamais le meurtrier.

BUTTLER.

Vous ignorez que... Ne me demandez pas... Mais pourquoi aussi les Suédois vainqueurs s'avancent-ils avec tant de promptitude ? J'eusse préféré le livrer à la clémence de l'empereur, je ne suis point altéré de son sang... Non, il pourrait vivre ; mais je dois accomplir la parole que j'ai donnée, il faut qu'il meure, ou bien... Ecoutez-moi. Je suis déshonoré si le prince nous échappe.

GORDON.

Pour sauver un tel homme...

BUTTLER, *rapidement.*

Hé bien ?

GORDON.

Il vaut bien un sacrifice, un acte généreux. C'est la conscience et non l'opinion qui honore l'homme.

BUTTLER , *froidement et avec fierté.*

Il est un grand seigneur , un prince , et moi je ne suis qu'un citoyen sans importance , prétendez-vous dire ? Et qu'importe au monde , pensez-vous , qu'un homme d'une obscure origine se distingue ou se couvre d'opprobre si le prince est sauvé ? Chacun s'estime ce qu'il vaut . Le prix , l'importance que j'attache à moi-même , cela est mon affaire ; il n'y a pas un homme , quel que soit son rang ici bas , auprès de qui je veuille me mépriser . C'est la force de la volonté qui fait les hommes grands ou petits , et c'est parce que j~~e~~ suis résolu à agir selon la mienne qu'il périra .

GORDON .

Je voudrais en vain attendrir un cœur de rocher . Non , vous n'appartenez point à la race humaine ; je ne puis vous être un obstacle ; mais puisse un Dieu le soustraire à vos horribles coups !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

L'appartement de la duchesse.

THÉCLA dans un fauteuil , pâle et les yeux fermés ; LA DUCHESSE et madame DE NEUBRUNN empressées autour d'elle ; WALLENSTEIN et LA COMTESSE.

WALLENSTEIN.

COMMENT a-t-elle pu en être informée sitôt ?

LA COMTESSE.

On eût dit qu'elle avait le pressentiment de ce malheur. La nouvelle d'un combat où un colonel autrichien avait succombé lui avait d'abord donné de l'effroi ; je m'en étais bien aperçue : elle a couru au-devant du courrier suédois, et, par ses questions, lui a bientôt arraché ce déplorable secret. Nous nous sommes aperçues trop tard de son absence, nous avons couru pour la joindre ; le courrier la soutenait déjà presque inanimée dans ses bras.

WALLENSTEIN.

Quel coup a dû lui porter cette nouvelle imprévue ! Malheureuse enfant ! (*Il se tourne vers la duchesse.*) Comment se trouve-t-elle ? recon-vre-t-elle ses sens ?

LA DUCHESSE.

Elle ouvre les yeux.

LA COMTESSE.

Elle vit.

THÉCLA, regardant autour d'elle.

Où suis-je?

WALLENSTEIN va à elle en lui tendant les bras.

Reviens à toi, Thécla; sois ma courageuse fille. Regarde, tu es auprès de ta mère bien-aimée, et ton père t'ouvre ses bras.

THÉCLA se relève.

Où est-il? Il n'y est plus?

LA DUCHESSE.

Qui, ma fille?

THÉCLA.

Celui qui a prononcé ces terribles paroles.

LA DUCHESSE.

Ne pense pas à lui, mon enfant; éloigne ta pensée de cette image.

WALLENSTEIN.

Laissez sa douleur s'épancher; laissez-la gémir; pleurez avec elle, car une grande douleur pèse sur son cœur. Mais elle saura la soutenir; ma Thécla a hérité de son père un cœur qui ne se laisse point abattre.

THÉCLA.

Je ne suis point sans force; je puis me sou-

398 LA MORT DE WALLENSTEIN.

tenir. Pourquoi pleure ma mère ? L'aurais-je effrayée ? Voilà qui est fini ; j'ai recouvré tous mes sens. (*Elle s'est levée, et cherche quelqu'un dans la salle.*) Où est-il ? Qu'on ne le dérobe point à mes regards ; j'ai assez de force pour l'entendre.

LA DUCHESSE.

Non, Thécla, tu ne dois plus voir ce malheureux messager.

THÉCLA.

Mon père.....

WALLENSTEIN.

Chère enfant !

THÉCLA.

Je ne suis plus faible, me voici mieux encore. Je vous demande une grâce.

WALLENSTEIN.

Parle.

THÉCLA.

Ordonnez que l'on rappelle cet étranger ; je veux l'entendre et l'interroger seule.

LA DUCHESSE.

Jamais.

LA COMTESSE.

Non, c'est une affreuse pensée ; n'y consentez pas.

WALLENSTEIN.

Pourquoi désires-tu lui parler, ma fille ?

THÉCLA.

Je serai plus tranquille quand j'aurai tout

appris ; je ne veux point que l'on me trompe ; ma mère veut me ménager , je ne veux pas être ménagée ; le mot fatal a été dit , je ne puis rien entendre d'aussi terrible.

LA DUCHESSE et LA COMTESSE , à *Wallenstein*.

N'y consentez pas.

THÉCLA.

J'ai été surpris par mon premier effroi. Mon cœur m'a trahie devant cet étranger , il a vu ma faiblesse , je suis tombée dans ses bras ; j'en éprouve de la confusion ; je désire me rehausser à ses yeux , je désire parler à cet étranger pour qu'il n'emporte pas de moi une mauvaise idée.

WALLENSTEIN.

Je pense qu'elle a raison , et je suis porté à faire droit à sa demande. Qu'on le rappelle.

(*Madame de Neubrunn sort.*)

LA DUCHESSE.

Mais moi , ta mère , je serai présente.

THÉCLA.

J'aime mieux lui parler seule ; cela me donnera plus d'énergie , plus de calme.

WALLENSTEIN , à *la duchesse*.

Laissez-la faire , qu'elle lui parle toute seule ; il est des douleurs où l'homme ne rencontre d'appui qu'en lui-même , où le cœur doit être livré à sa propre force ; c'est dans son sein et

non dans le sein d'autrui qu'elle doit puiser la force de résister à un pareil malheur : elle est ma courageuse fille, ce n'est pas une faible femme, et je veux la voir se conduire en héros.

(*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE *l'arrête.*

Où allez-vous ? J'ai entendu dire à Terzky que vous vouliez partir dès demain et nous laisser ici.

WALLENSTEIN.

Oui, vous resterez en ces lieux sous la garde d'un brave homme.

LA COMTESSE.

Emmenez-nous avec vous, mon frère; ne nous abandonnez pas dans cette affreuse solitude, où il nous faudra subir l'événement et toutes les anxiétés qui le précède. On supporte aisément le malheur présent; mais l'incertitude le rend plus grand et plus terrible, l'absence ajoute encore aux tourmens de l'attente.

WALLENSTEIN.

Pourquoi parler de malheur ? Ayez un langage moins lugubre. Mon espoir est bien différent.

LA COMTESSE.

Ah ! emmenez-nous. Ne nous abandonnez pas dans ce lieu de sinistre présage. Mon cœur se sent oppressé dans ces murs ; il me semble que j'y

respire l'air empoisonné des enfers. Je ne puis dire combien ce lieu me paraît horrible. Emmenez-nous ; venez, ma sœur, suppliez-le aussi de nous emmener ; chère nièce, aidez-nous de vos prières.

WALLENSTEIN.

Ce lieu n'aura plus rien de funeste ; j'y laisse ce que j'ai de plus précieux au monde.

MADAME DE NEUBRUNN *revient.*

Voici l'officier suédois.

WALLENSTEIN.

Laissez-la seule avec lui.

(*Il sort.*)

LA DUCHESSE, à *Thécla.*

Tu pâlis, mon enfant ; tu ne pourras point lui parler ; viens avec ta mère.

THÉCLA.

Madame de Neubrunn restera près de moi

(*La duchesse et la comtesse sortent.*)

SCÈNE X.

THÉCLA, un CAPITAINE suédois, madame de NEUBRUNN.

LE CAPITAINE *s'incline avec respect.*

PRINCESSE, j'ai à vous demander pardon ; mon récit imprudent et subit... Je ne pouvais savoir...

THÉCLA, *avec dignité.*

Vous m'avez vue livrée à mon désespoir; un déplorable événement vous a fait lire, vous, étranger, dans mon cœur.

LE CAPITAINE.

Je crains que les tristes paroles que ma bouche a prononcées ne vous aient rendu ma présence odieuse.

THÉCLA.

Je ne l'impute qu'à moi; c'est moi-même qui vous les ai arrachées, c'est la voix du destin qui les a proférées. Mon effroi ne vous a pas permis d'achever; je vous prie de continuer.

LE CAPITAINE, *avec intérêt.*

Princesse, ce sera r'ouvrir vos blessures.

THÉCLA.

Je suis plus tranquille... Je serai tranquille. Comment a commencé ce combat? Reprenez votre récit.

LE CAPITAINE.

Nous étions, sans défiance de l'ennemi, faiblement retranchés dans notre camp près de Nenstadt, lorsque soudain vers le soir un nuage de poussière s'est élevé du côté de la forêt; notre avant-garde en désordre s'est jetée dans le camp, criant: Voici l'ennemi. A peine avons-nous le temps de monter à cheval; les cavaliers de Pappenheim avaient, d'une course rapide,

franchi les branchages qui défendaient le camp ; bientôt après cette troupe furieuse dépassé le premier fossé ; dans leur aveugle témérité ils arrivent jusqu'au second ; l'infanterie se trouve derrière eux , et leur audace les entraîne sur les pas de leur chef audacieux. (*Thécla paraît agitée ; le capitaine garde un instant le silence ; elle lui fait signe de continuer.*) Alors toute notre cavalerie se réunit , nous les attaquons de front et sur les flancs ; nous les repoussons jusqu'au fossé , où l'infanterie , qui s'était rangée rapidement en bataille , leur présente l'impénétrable rempart de ses hallebardes. Pressés de toutes parts dans ce cercle redoutable , ils ne peuvent avancer ni reculer : alors le Rheingrave crie à leur chef de se rendre , comme un brave guerrier qui ne peut plus se défendre. Mais le colonel Piccolomini..... (*Thécla chancelle et s'appuie sur un fauteuil.*) On l'avait reconnu à son panache et à sa longue chevelure , qui , dans sa course rapide , flottait en désordre. Il indique le fossé , s'élance le premier , le fait franchir par son généreux coursier ; les cuirassiers se précipitent sur ses pas : mais déjà son cheval avait été blessé ; il se cabre de fureur et jette au loin son cavalier ; toute sa troupe le foule aux pieds des chevaux que le frein ne peut plus modérer.

(*Thécla , pendant les derniers mots a montré une agitation toujours croissante. Elle est*

saisie d'une sorte de tremblement convulsif : elle va s'évanouir. Madame de Neubrunn accourt , et la soutient dans ses bras.)

MADAME DE NEUBRUNN.

Ma chère maîtresse !

LE CAPITAINE , ému.

Je vais me retirer.

THÉCLA.

Je n'ai plus rien , achevez.

LE CAPITAINE.

Alors les cuirassiers qui ont vu tomber leur chef semblent animés de toutes les fureurs du désespoir ; aucun ne songe plus à son propre salut : ils combattent comme des tigres en fureur ; leur résistance opiniâtre accroît notre ardeur , et le combat ne finit que lorsqu'ils ont succombé tous jusqu'au dernier.

THÉCLA , d'une voix tremblante.

Et où... , où est... Vous ne me dites pas tout.

LE CAPITAINE , après un moment de silence.

Ce matin a eu lieu la cérémonie funèbre ; douze jeunes gens des premières familles soutenaient le corps , qu'accompagnait toute l'armée ; le cercueil était couvert de lauriers , et le Rheingrave lui-même y a déposé son épée victorieuse : son malheureux sort n'a pas manqué de larmes ; beaucoup d'entre nous avaient éprouvé sa géné-

rosité et la bienveillance de son cœur ; chacun était ému sur son destin. Le Rheingrave a tout fait pour le sauver, mais lui-même a rendu inutiles ces généreux efforts, et l'on assure qu'il cherchait la mort.

MADAME DE NEUBRUNN *tout émue, à Thécla, qui s'est caché le visage.*

Ma chère maîtresse, ne fermez pas ainsi les yeux ; pourquoi avez-vous demandé cette entrevue ?

THÉCLA.

Où est son tombeau ?

LE CAPITAINE.

Le corps est déposé dans un couvent à Neustadt, jusqu'au moment où l'on aura porté cette nouvelle à son père.

THÉCLA.

Comment se nomme ce couvent ?

LE CAPITAINE.

Sainte-Catherine.

THÉCLA.

Est-il éloigné d'ici ?

LE CAPITAINE.

A sept milles.

THÉCLA.

Quelle route y conduit ?

LE CAPITAINE.

On y va par Tirschenreit et Falkenberg, à travers nos avant-postes.

THÉCLA.

Qui les commande ?

LE CAPITAINE.

Le colonel Seckendorf.

THÉCLA s'approche de la table, et prend une bague dans un écrin.

Vous avez été témoin de mon désespoir, et vous m'avez prouvé un cœur sensible. (*Elle lui présente la bague.*) Prenez ceci en mémoire de ce moment ; allez.

LE CAPITAINE s'incline profondément.

Princesse...

(*Thécla lui fait signe de sortir, et s'éloigne de lui. Le capitaine reste interdit, et voudrait parler. Madame de Neubrunn lui fait, de nouveau, signe de s'éloigner ; il sort.*)

SCÈNE XI.

THÉCLA, madame de NEUBRUNN.

THÉCLA se jette au cou de madame de Neubrunn.

Voici le moment, chère Neubrunn, de me donner la preuve de cette tendresse que vous m'avez toujours exprimée ; montrez-vous mon amie, ma compagne. Il faut que nous partions, cette nuit même.

MADAME DE NEUBRUNN.

Partir ! où aller ?

THÉCLA.

Où ? il n'est plus pour moi qu'un lieu dans le monde, celui où il est enseveli, où l'on a déposé son cercueil.

MADAME DE NEUBRUNN.

Ah ! dans quel lieu voulez-vous donc aller ?

THÉCLA.

Dans quel lieu ? malheureuse ! Ah ! pourriez-vous me le demander si vous aviez jamais aimé. C'est là que repose tout ce qui me reste de lui : il n'y a plus sur la terre que ce seul endroit à mes yeux. Ah ! ne m'arrêtez pas ; allez , et préparez ce qui est nécessaire ; occupons-nous des moyens de partir.

MADAME DE NEUBRUNN.

Réfléchissez-vous au courroux de votre père ?

THÉCLA.

Je ne redoute plus le courroux de personne.

MADAME DE NEUBRUNN.

Et le blâme du monde , les propos de la médisance ?

THÉCLA.

Je vais revoir celui qui n'est plus ! Est-ce donc dans ses bras que je cours ! ô mon Dieu , c'est la tombe seule de mon amant que je cherche.

MADAME DE NEUBRUNN.

Et nous serons seules, sans défense, deux faibles femmes?

THÉCLA.

Prenons des armes, je te défendrai.

MADAME DE NEUBRUNN.

La nuit est sombre.

THÉCLA.

Elle vous dérobera à tous les regards.

MADAME DE NEUBRUNN.

Le temps est affreux.

THÉCLA.

Était-il doucement sous les pieds des chevaux?

MADAME DE NEUBRUNN.

O mon Dieu, à travers les postes des ennemis! et si l'on nous arrêtait dans notre course?

THÉCLA.

Ne sont-ce pas des hommes? Le malheur parcourt librement toute la terre.

MADAME DE NEUBRUNN.

La distance est grande.

THÉCLA.

Le pèlerin s'enquiert-il de la distance, quand il va visiter les lieux saints?

MADAME DE NEUBRUNN.

Et comment pourrons-nous sortir de cette ville?

THÉCLA.

L'or nous en ouvrira les portes... Allez , allez.

MADAME DE NEUBRUNN.

Si l'on vous reconnaît ?

THÉCLA.

Dans cette fugitive éplorée, on ne reconnaîtra pas la fille de Friedland.

MADAME DE NEUBRUNN.

Où prendre des chevaux pour notre évasion ?

THÉCLA.

Mon écuyer nous en amènera... Allez , appelez-le.

MADAME DE NEUBRUNN.

L'osera-t-il à l'insu de son maître ?

THÉCLA.

Oui , oui ; allez seulement , ne craignez rien.

MADAME DE NEUBRUNN.

Hélas ! et que deviendra votre mère , quand vous aurez disparu ?

THÉCLA , *pensive et agitée.*

O ma mère !

MADAME DE NEUBRUNN.

Elle souffre déjà beaucoup , cette mère infortunée... Avez-vous le courage de la frapper de ce dernier coup ?

THÉCLA.

Il ne dépend pas de moi de la soustraire à cette douleur... Allez, allez.

MADAME DE NEUBRUNN.

Songez bien à ce que vous allez faire.

THÉCLA.

J'ai pensé tout ce que j'avais à penser.

MADAME DE NEUBRUNN.

Et quand nous serons là, que deviendrez-vous ?

THÉCLA.

Quand nous en serons là, un Dieu veillera sur nous.

MADAME DE NEUBRUNN.

Votre cœur est maintenant en proie au désespoir, ma chère maîtresse ; et ce n'est pas par là que vous arriverez au repos.

THÉCLA.

À ce repos profond, le seul qu'il ait trouvé.... Allez, allez, ne me dites plus rien ; je ne sais quelle force irrésistible me pousse vers son tombeau. Là, je retrouverai le calme. Le poids terrible qui oppresse mon cœur sera soulevé ; la source de mes larmes se tarira. Allez, nous pourrions être en route depuis long-temps. Je ne serai pas tranquille tant que nous serons dans ces lieux ; il semble que ces murs vont s'écrouler sur moi. Une puissance inconnue me rejette

hors de leur enceinte. Dieu ! quelles sensations me déchirent ! il me semble voir errer dans ce palais de sombres et pâles fantômes ; ils ne me laissent aucune place. Eh quoi ! de tous côtés , leur foule terrible chasse les vivans de ces murs.

MADAME DE NEUBRUNN.

Vous me remplissez aussi d'anxiété et de terreur , madame ; moi-même je n'ose plus rester ici. Je sors et vais aussitôt appeler Rosenberg.

SCÈNE XII.

THÉCLA.

C'EST son ombre ; elle m'appelle. C'est la foule des ombres de ses braves soldats qui se sont sacrifiés pour le venger. Ils me reprochent un honteux retard ; ils n'ont pas voulu abandonner , même dans la mort , celui qui pendant leur vie avait été leur chef. Voilà ce qu'ont fait ces hommes, au cœur de bronze , et moi , je consentirais à vivre ! Non , cette branche de laurier dont on a couvert son cercueil a été placée aussi pour moi. Et qu'est-ce que la vie que n'anime plus le feu de l'amour ? Je la rejette puisqu'elle n'a plus de prix. Oui , lorsque je t'eus rencontré pour ami , la vie alors avait quelque valeur. Des jours m'apparaissaient tissus d'or et de soie. Pendant deux heures j'ai rêvé la félicité des cieux.

Quand , timide et tremblante , je quittai le

cloître pour le monde, je te trouvais sur le seuil, et le monde me parut éclatant de lumière; il me sembla voir un ange de bonté que le ciel avait chargé de me guider tout à coup des jours innocens de l'enfance jusqu'au sommet le plus sublime de l'existence. Mon premier regard rencontra ton cœur, mon premier sentiment fut une joie céleste. (*Elle tombe dans une profonde rêverie, puis continue avec désespoir.*) Alors la main terrible et glacée du destin s'est appesantie, elle a surpris mon noble ami, et l'a jeté sous les pieds des chevaux. Tel est le sort qui, sur la terre, attend tout ce qui est beau.

SCÈNE XIII.

THÉCLA, madame de NEUBRUNN,
L'ÉCUYER.

MADAME DE NEUBRUNN.

Le voici, madame, il remplira vos intentions.

THÉCLA.

Nous donnerez-vous des chevaux, Rosenberg?

L'ÉCUYER.

Oui, madame.

THÉCLA.

Voulez-vous nous suivre?

L'ÉCUYER.

Je vous suivrai, madame, jusqu'au bout de l'univers.

THÉCLA.

Mais vous ne pourrez plus reparaître auprès du duc.

L'ÉCUYER.

Je resterai près de vous.

THÉCLA.

Je vous récompenserai. Je vous recommanderai à un autre maître. Pouvez-vous nous guider secrètement hors de la ville?

L'ÉCUYER.

Qui, madame.

THÉCLA.

Quand pourrai-je partir?

L'ÉCUYER.

Sur l'heure. Quel chemin voulez-vous prendre?

THÉCLA.

Je vais à... Dites-le-lui, Neubrunn.

MADAME DE NEUBRUNN.

A Neustadt.

L'ÉCUYER.

Je vais tout préparer.

(Il sort.)

MADAME DE NEUBRUNN.

Hélas! madame votre mère vient ici.

THÉCLA.

Dieu!

SCÈNE XIV.

THÉCLA, madame DE NEUBRUNN, LA
DUCHESSÉ.

LA DUCHESSÉ.

Il est parti ; je te retrouve plus calme.

THÉCLA.

Oui, ma mère. Permettez maintenant que je me retire avec madame de Neubrunn : j'ai besoin de repos.

LA DUCHESSÉ.

Je le crois, Thécla. Je sors soulagée ; je pourrai rassurer ton père.

THÉCLA.

Adieu donc, ma mère bien-aimée.

(Elle se jette à son cou, et la presse dans ses bras ; son agitation est extrême.)

LA DUCHESSÉ.

Tu n'es pas encore bien calmée, mon enfant ; tu es tremblante, et j'ai senti ton cœur palpiter près du mien.

THÉCLA.

Le sommeil me rendra le calme. Adieu, adieu, ma mère.

(Elle se précipite une dernière fois sur le sein de sa mère. La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

L'appartement de Buttler.

SCÈNE PREMIÈRE.

BUTTLER, le major GÉRALDIN.

BUTTLER.

Vous prendrez douze braves dragons, vous les armez avec des hallebardes, car il n'y a pas un coup à tirer. Vous les posterez près de la salle du banquet, et aussitôt que la table sera desservie, vous arriverez en criant : Qui est fidèle à l'empereur ? Je renverserai la table ; alors vous vous précipitez sur eux, et vous les frappez. Le château est fermé et surveillé de manière à ce que le prince n'entende aucun bruit. Allez maintenant. Vous avez prévenu les capitaines Deveroux et Macdonald ?

GÉRALDIN.

Ils sont ici.

(Il sort.)

BUTTLER.

Il n'y a pas de temps à perdre ; les bourgeois se prononcent aussi pour lui. Je ne sais pas quel esprit de vertige s'est emparé de toute la ville. Le duc est à leurs yeux le pacificateur universel, le fondateur d'un nouvel âge d'or. Les magistrats ont distribué des armes aux habitans, et déjà une centaine s'est présentée à lui pour former sa garde. Notre salut est dans la célérité. Les ennemis nous menacent au dedans comme au dehors.

SCÈNE II.

BUTTLER , les capitaines DEVEROUX et
MACDONALD.

MACDONALD.

Nous voici , mon général.

DEVEROUX.

Quel est le mot de ralliement ?

BUTTLER.

Vive l'empereur !

TOUS DEUX , *reculant de surprise.*

Comment ?

BUTTLER.

Vive la maison d'Autriche !

DEVEROUX.

N'avons-nous pas prêté serment à Friedland ?

MACDONALD.

Ne nous sommes-nous pas unis pour le défendre ?

BUTTLER.

Nous ! unis pour défendre un traître, un ennemi de l'Etat ?

DEVEROUX.

Mais vous nous avez imposé le devoir de le servir.

MACDONALD.

Et vous l'avez accompagné à Egra.

BUTTLER.

Je l'ai fait ainsi pour le perdre plus sûrement.

DEVEROUX.

Ah !

MACDONALD.

C'est autre chose.

BUTTLER, à *Deveroux*.

Malheureux ! voilà donc comme tu renies tes drapeaux et ton devoir ?

DEVEROUX.

Par tous les diables, général, je marche sur vos pas ; et si vous êtes un traître, j'imagine que je puis bien l'être aussi.

MACDONALD.

Nous n'avons rien à voir quand vous avez vu ; c'est votre affaire. Vous êtes le général, vous

418 LA MORT DE WALLENSTEIN.

commandez, nous vous suivons, fût-ce dans l'enfer.

BUTTLER, *d'un ton radouci.*

Bien, bien; nous nous connaissons les uns les autres.

MACDONALD.

Oui, je le crois.

DEVEROUX.

Nous sommes soldats de la fortune, et nous marchons avec celui qui est le plus fort.

MACDONALD.

Oui, comme il le dit.

BUTTLER.

Et ce qui vous reste à faire, c'est de continuer à être de braves soldats.

DEVEROUX.

C'est notre volonté.

BUTTLER.

Et il faut faire fortune.

MACDONALD.

C'est encore mieux.

BUTTLER.

Écoutez-moi.

TOUS DEUX.

Nous écoutons.

BUTTLER.

L'intention et l'ordre de l'empereur est que Friedland soit pris mort ou vif.

DEVEROUX.

Sa lettre le dit positivement ?

MACDONALD.

Oui, mort ou vif.

BUTTLER.

Et un riche salaire en or et en domaines est promis à celui qui amènera cette affaire à bien.

DEVEROUX.

Oui, cela résonne en effet ; les paroles qui viennent de là sont toujours dorées. Ah ! nous sommes au fait de tout cela : quelque chaîne d'or, un mauvais cheval, un parchemin, ou quelque chose de cette valeur. Le prince est plus généreux.

MACDONALD.

Oui, il est magnifique.

BUTTLER.

Tout cela disparaît avec lui, l'étoile de son bonheur a fui.

MACDONALD.

Nous garantissez-vous cela ?

BUTTLER.

Je vous le dis.

DEVEROUX.

Aurait-il perdu son bonheur ?

BUTTLER.

Perdu pour toujours ; il n'est pas plus riche que nous.

MACDONALD.

Pas plus riche que nous ?

DEVEROUX.

Oui, Macdonald, il faut renoncer à lui.

BUTTLER.

Déjà plus de vingt mille hommes l'ont abandonné ; il faut faire mieux encore, un coup prompt et décisif, il faut l'immoler.

(Tous deux reculent.)

TOUS DEUX.

L'immoler !

BUTTLER.

L'immoler, vous dis-je... et pour cela j'ai jeté les yeux sur vous.

TOUS DEUX.

Nous !

BUTTLER.

Vous, capitaines Deveroux et Macdonald.

DEVEROUX, après un instant de silence.

Choisissez-en un autre.

MACDONALD.

Oui, choisissez-en un autre.

BUTTLER, à Deveroux.

Cela t'épouvante, esprit faible ? et quoi, ta conscience ne te reproche-t-elle pas trente fois pis que cela ?

DEVEROUX.

Porter la main sur mon général ! considérez donc...

MACDONALD.

A qui nous avons juré fidélité !

BUTTLER.

Le serment est nul : il ne tient pas les siens.

DEVEROUX.

Ecoutez , général , cela me fait horreur.

MACDONALD.

Oui , cela est vrai ; on a aussi sa conscience.

DEVEROUX.

Si ce n'était pas notre chef qui nous a tant de fois menés à la victoire , et que nous respections tant...

BUTTLER.

S'il n'y a que cet obstacle...

DEVEROUX.

Écoutez , c'est en vain que vous nous le demandez : si l'intérêt de l'empereur le voulait , je percerais de mon épée le cœur de mon propre fils. Mais , voyez-vous , nous sommes soldats ; et égorger le général , c'est un péché , c'est un crime ; aucun confesseur ne pourrait nous donner l'absolution.

BUTTLER.

Eh bien ! je suis ton pape , je te la donne ; prenez vite votre parti.

DEVEROUX, *d'un air résolu.*

Cela n'est pas possible.

MACDONALD.

Non cela n'est pas possible.

BUTTLER.

Eh bien ! soit. Envoyez-moi Pestalutz.

DEVEROUX *étonné.*

Pestalutz ! Eh !...

MACDONALD.

Et que lui voulez-vous ?

BUTTLER.

Puisque vous me refusez, il s'en présentera assez d'autres.

DEVEROUX.

Non ; s'il doit périr, nous saurons tout aussi bien que d'autres mériter la récompense promise. Qu'en dis-tu, camarade Macdonald ?

MACDONALD.

Oui, s'il doit périr, si cela est inévitable, je ne veux pas que Pestalutz en ait le profit.

DEVEROUX, *après un moment de réflexion.*

Quand doit-il périr ?

BUTTLER.

Cette nuit même, car les Suédois paraîtront demain matin devant la ville.

DEVEROUX.

Vous chargez-vous des conséquences, général ?

BUTTLER.

Je me charge de tout.

DEVEROUX.

Est-ce l'intention de l'empereur ? son intention franche , positive ? On applaudit quelquefois au meurtre , et l'on châtie le meurtrier. Cela s'est vu.

BUTTLER.

L'ordre dit : Mort ou vif. Il n'y a pas moyen de le livrer vivant , vous le voyez vous-mêmes.

DEVEROUX.

Eh bien ! mort , mort donc ! Comment parviendrons-nous jusqu'à lui ? la ville est remplie des soldats de Terzky.

MACDONALD.

Et ensuite restent Illo et Terzky...

BUTTLER.

On commence par eux , cela est arrangé.

DEVEROUX.

Quoi ! doivent-ils périr aussi ?

BUTTLER.

Les premiers.

MACDONALD.

Écoute , Deveroux... ce sera une sanglante nuit.

DEVEROUX.

Avez-vous déjà quelqu'un pour cette expédition ? Confiez-la moi.

BUTTLER.

Elle est confiée au major Géraldin. Ce soir il y a fête et grand repas au château : c'est là, à table, qu'ils seront frappés. Pestalutz et Lesley y seront.

DEVEROUX.

Écoutez, général, cela doit vous être égal ; faites que je change de commission avec Géraldin.

BUTTLER.

Il y a autant de danger qu'en attaquant le duc.

DEVEROUX.

Du danger ! quelle pensée avez-vous là , général ! c'est le regard du prince et non son épée que je redoute.

BUTTLER.

Quel mal peut te faire son regard ?

DEVEROUX.

De par tous les diables, vous savez que je ne suis pas un lâche ; mais, voyez-vous, il y a à peine huit jours que le duc m'a accordé vingt pinces d'or pour acheter cet habit d'hiver que voilà, et si, quand il me verra avancer avec ma hallebarde, il regarde cet habit, voyez-vous... hé bien, hé bien, le Diable m'emporte, je ne suis pas un lâche...

BUTTLER.

Le duc t'a fait don d'un habit d'hiver.. et

toi, pauvre nigaud, tu n'oses pas, à cause de cela, lui passer ton épée au travers du corps ! L'empereur lui a fait don d'un habit qui vaut mieux que le tien, du manteau de prince ; et comment a-t-il payé ce bienfait ? par l'insurrection et la perfidie.

DEVEROUX.

Cela est vrai : allons, au Diable la reconnaissance ! je l'assassinerai.

BUTTLER.

Et pour mettre ta conscience en repos, tu n'as seulement qu'à quitter cet habit, et alors tu seras plus libre et plus résolu.

MACDONALD.

Il faut encore penser à une chose.

BUTTLER.

A quoi faut-il encore songer, Macdonald ?

MACDONALD.

Et où trouverons-nous des armes contre lui ? il est invulnérable par enchantement.

BUTTLER, *en colère.*

Comment, il est...

MACDONALD.

A l'épreuve de la balle et de l'épée, il est ensorcelé et garanti par un art infernal ; son corps ne peut être entamé, je vous l'assure.

DEVEROUX.

Oh! oui, oui; j'ai connu un homme comme cela à Ingolstadt; sa peau était dure comme l'acier, et l'on fut réduit à l'assommer à coups de crosse de fusil.

MACDONALD.

Écoute ce que je veux faire.

DEVEROUX.

Dis.

MACDONALD.

Il y a ici dans le couvent un dominicain notre compatriote; il trempera ma hallebarde et mon épée dans l'eau bénite, et récitera dessus des paroles toutes-puissantes; alors elles prévaudront sur tous les enchantemens.

BUTTLER.

Fais cela, Macdonald: maintenant, allez, choisissez dans le régiment, vingt, trente hommes bien résolus; faites-leur prêter serment à l'empereur, et quand onze heures sonneront, quand les premières patrouilles seront passées, amenez-les silencieusement au palais; moi-même je me tiendrai près de là.

DEVEROUX.

Comment pourrons-nous traverser les gardes et les archers qui veillent dans la cour intérieure?

BUTTLER.

J'ai observé les lieux; je vous conduirai par

une porte de derrière dont la garde est confiée à un seul homme. Mon rang et ma charge me donnent entrée à toute heure chez le duc ; je marcherai devant vous , et soudain je frapperai l'archer d'un coup de poignard pour vous ouvrir le passage...

DEVEROUX.

Et quand nous serons montés , comment arriverons - nous à la chambre du prince ? Les domestiques ne peuvent-ils pas s'éveiller et crier au secours ? car il doit être environné d'une suite nombreuse.

BUTTLER.

Tous les domestiques logent dans l'aile droite ; il craint le bruit et habite seule l'aile gauche.

DEVEROUX.

Je voudrais que tout fût fini, Macdonald ; cela me fait une impression étrange, ou le Diable m'emporte.

MACDONALD.

A moi aussi ; c'est un si grand homme ! On nous regardera comme deux scélérats.

BUTTLER.

Quand vous brillerez chargés d'or et d'honneurs , vous braverez l'opinion et les propos des hommes.

DEVEROUX.

Si j'avais seulement l'assurance que cela n'est pas contre l'honneur.

BUTTLER.

Rassurez-vous. Vous sauvez à Ferdinand son diadème et son empire ; le prix ne sera pas modique.

DEVEROUX.

Ainsi son projet est bien de renverser l'empereur ?

BUTTLER.

Oui certes. Il voulait lui ôter la couronne et la vie.

DEVEROUX.

Et le bourreau l'aurait immolé, si nous l'eussions conduit vivant à Vienne ?

BUTTLER.

C'est là le sort qui l'attendait.

DEVEROUX.

Viens, Macdonald. Ainsi il périra comme doit périr un général, et mourra comme un homme d'honneur, de la main d'un soldat.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une salle où vient aboutir une galerie qui s'étend au loin.

WALLENSTEIN, assis près d'une table ; le capitaine suédois se tient debout devant lui. Ensuite la comtesse **TERZKY**.

WALLENSTEIN.

FAITES mes complimens à votre général. Je m'intéresse aux succès qu'il obtient ; et si vous ne me voyez pas aussi joyeux que cet avantage paraît le mériter, ce n'est pas le défaut de bienveillance , car désormais les chances de la guerre sont communes entre nous. Adieu ; je vous rends grâces de vos soins : les portes de la place vous seront ouvertes demain matin , aussitôt que vous paraitrez. (*Le capitaine suédois sort. Wallenstein, enseveli dans de profondes réflexions, fixe ses regards devant lui, la tête appuyée sur sa main. La comtesse Terzky entre, et reste un instant près de lui sans qu'il l'aperçoive. Il fait un mouvement soudain, la regarde et se remet un peu.*) Venez-vous de la voir ? Comment se trouve-t-elle ? Que fait-elle ?

LA COMTESSE.

Elle s'est calmée après cette entrevue , à ce que m'a dit ma sœur ; maintenant elle repose.

et environnée d'une auréole de gloire est fixée pour toujours ; aucune tache ne peut la souiller. L'heure du malheur ne sonnera point pour lui. Il est désormais au-dessus de la crainte et de l'espérance , et n'a plus besoin d'interroger les planètes vagabondes et trompeuses. Ah ! il jouit enfin de la félicité ; qui sait ce que nous amène l'heure qui va venir et qu'enveloppent de sinistres ténèbres ?

LA COMTESSE.

Vous parlez de Piccolomini... Hé bien , comment a-t-il péri ? l'officier venait de vous quitter quand je suis arrivée. (*Wallenstein lui fait signe avec la main de finir ce discours.*) Ah ! ne rejetez pas vos regards en arrière ; lisons dans l'avenir des jours plus heureux , jouissez de la victoire , oubliez ce qu'elle a coûté : ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez perdu votre ami ; il n'était plus pour vous , du moment qu'il vous a délaissé.

WALLENSTEIN.

Je supporterai cette douleur , j'en suis certain ; car que ne supporte pas l'homme ! Il oublie la destinée la plus heureuse comme la plus vulgaire , tant il est soumis à l'empire du temps. Cependant , je sens bien tout ce que j'ai perdu en le perdant. La fleur de ma vie s'est fanée , et l'horizon de ma vie se présente sombre et sans couleur. Il était là , près de moi , comme l'image de mes jeunes ans ; il changeait pour moi la

réalité en un noble songe, et me montrait le cours accoutumé des choses à travers les vapeurs dorées de l'aurore. L'ardeur de sa douce tendresse embellissait, à mes yeux étonnés, le tableau uniforme de la vie ordinaire. Et vers quel but désormais dois-je diriger mes efforts? le beau s'est évanoui pour moi; il ne reviendra plus; car un ami est au-dessus de toutes les joies d'ici-bas; c'est lui qui donne le bonheur; en l'éprouvant aussi, il l'accroît par un doux partage.

LA COMTESSE.

N'affaiblissez pas vos forces par le désespoir; votre cœur trouve en lui-même de quoi se suffire. La vertu que vous aimiez, que vous admiriez en lui, c'était vous qui l'aviez semée et cultivée.

WALLENSTEIN, *allant vers la porte.*

Qui vient nous troubler encore à une heure si tardive...? c'est le commandant. Il apporte les clefs de la forteresse. Laissez-nous, ma sœur, la nuit est déjà à la moitié de sa course.

LA COMTESSE.

Je ne puis me décider à m'éloigner de vous en ce moment. Je ne sais quelle anxiété, quelle terreur me domine.

WALLENSTEIN.

La terreur! et pourquoi?

LA COMTESSE.

-Si vous nous quittez subitement cette nuit

même ; si à notre réveil nous ne devons plus vous retrouver !

WALLENSTEIN.

Pure imagination !

LA COMTESSE.

Mon âme est déjà depuis long-temps en proie à de sinistres pressentimens, et si durant la veille je réussis à les écarter, ils reparaissent durant le sommeil ; ils agitent mon cœur par des rêves hideux. La nuit dernière, je vous ai vu revêtu de riches habillemens et assis à une table auprès de votre première épouse...

WALLENSTEIN.

Ce songe ne peut avoir qu'un sens heureux ; c'est par cet hymen que j'ai préludé à mes hautes destinées.

LA COMTESSE.

Et aujourd'hui, il me semblait dans mon rêve que je me rendais dans votre appartement, et qu'en y entrant, ce n'était plus votre appartement, c'était la chartreuse que vous avez fondée à Gitschin et où vous désirez être inhumé.

WALLENSTEIN.

Et voilà ce qui agite votre esprit ?

LA COMTESSE.

Comment, ne pensez-vous pas que les songes ont un sens prophétique, et que c'est ainsi qu'ils s'expliquent ?

WALLENSTEIN.

Oui, sans doute, parfois ils s'expliquent ainsi; mais ils ne sont prophétiques que lorsqu'ils présagent un inévitable destin. De même que l'image du soleil apparaît dans l'atmosphère avant même qu'il s'élève sur l'horizon, de même une sorte de pressentiment devance les grands évènements, et ce qui doit arriver demain s'annonce aujourd'hui même. J'ai toujours été frappé des récits de l'histoire de la mort de Henri IV. Ce roi ressentit, assure-t-on, l'impression d'un poignard dans son sein, long-temps avant que l'assassin Ravaillac s'en fût armé; plus de repos pour lui; cette anxiété le bannit de son Louvre, le poussa hors de la ville. Les préparatifs du couronnement de la reine lui paraissaient être ceux d'une funèbre cérémonie, et il entendit d'une oreille inquiète les pas du meurtrier qui le suivait à travers les rues de Paris.

LA COMTESSE.

Et cette voix intérieure et prophétique ne vous parle pas?

WALLENSTEIN.

Non, remettez-vous.

LA COMTESSE, *toujours absorbée dans de sombres pensées.*

Une autre fois vous couriez devant moi, je vous suivais d'un pas rapide, nous traversions

une longue galerie , de vastes salles qui se prolongeaient sans fin ; les portes s'ouvraient et se fermaient avec fracas ; je marchais toujours après vous , respirant à peine et ne pouvant vous atteindre. Soudain une main glacée m'a repoussée, en arrière ; c'était vous ; vous m'avez embrassée et alors il m'a semblé qu'une draperie rouge vous dérobaît à mes regards.

WALLENSTEIN.

Mon appartement a une tenture rouge.

LA COMTESSE , *le regardant.*

Si telle était en effet sa destinée... si vous qui, dans cet instant , êtes devant moi dans toute la puissance de la vie...

(Elle se jette dans ses bras en pleurant.)

WALLENSTEIN.

C'est cette proscription de l'empereur qui trouble vos esprits ; un vain papier ne frappe pas , il ne se présentera pas de meurtrier.

LA COMTESSE.

S'il s'en présentait , ma décision sera courte ; je porte sur moi de quoi me consoler ?

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, GORDON, un instant après
un DOMESTIQUE.

WALLENSTEIN.

La ville est-elle tranquille ?

GORDON.

Oui, la ville est tranquille.

WALLENSTEIN.

J'entends le bruit de la musique, le château est illuminé. Qui sont ces gens qui se livrent à la joie ?

GORDON.

C'est une fête que l'on donne dans le château au comte Terzky et au feld-maréchal.

WALLENSTEIN.

C'est en réjouissance de cette victoire... Ces gens-là ne connaissent d'autre joie que celle de la table. (*Il sonne, un domestique vient.*) Je veux quitter mes vêtemens et aller reposer. (*Il prend les clefs des mains de Gordon.*) Ainsi nous n'avons rien à craindre des ennemis ; ici, au milieu de fidèles amis. En effet, ou la nature entière m'abuse ou un visage tel que celui-ci (*montrant Gordon*), n'est pas celui d'un fourbe. (*Le domestique lui ôte son manteau, son hausse-*

col et sa toison d'or.) Prenez garde, quelque chose vient de tomber.

LE DOMESTIQUE.

C'est la chaîne d'or qui s'est brisée ?

WALLENSTEIN.

Ah ! voilà bien long-temps qu'elle me sert ; donnez. (*Il regarde la chaîne.*) C'est la première faveur que m'a accordée l'empereur ; alors que nous faisons ensemble la guerre de Frioul, et qu'il était encore archiduc, il la mit à mon cou, et depuis cette époque je l'ai toujours portée. C'est une idée superstitieuse peut-être, mais je l'ai regardée comme un talisman, tant que j'ai pu la porter avec confiance, et la félicité passagère de ma vie était attachée à cette chaîne qui en avait été le premier gage. Hé bien, c'en est fait ! il faut que je prélude à des destinées nouvelles, puisque cet ancien talisman est désormais sans pouvoir. (*Le domestique s'éloigne emportant le manteau. Wallenstein se lève, se promène dans la salle et enfin s'arrête tout pensif devant Gordon.*) Combien le souvenir de mon premier âge me semble présent ! je me revois encore à la cour... où nous étions ensemble, jeunes enfans. Nous disputions souvent tous deux, ton esprit était sage, tu aimais à parler de morale, tu t'indignais contre cette ambition sans limites pour les choses les plus élevées, contre les rêves brillans de mon imagina-

tion, et tu me faisais un tableau séduisant du bonheur de la médiocrité. Hé bien ! ta sagesse a eu tort, elle a trop tôt réglé et fixé ta destinée ; et si tu ne t'étais pas soustrait à la généreuse influence de mon étoile, tu ne vivrais pas aujourd'hui caché dans une obscure retraite.

GORDON.

Mon prince, le pauvre pêcheur abrite sans peine sa frêle nacelle dans le port, tandis que, sous ses yeux, le puissant navire est submergé par la tempête.

WALLENSTEIN.

Ainsi tu es déjà rentré au port, vieillard ? et moi, une ardeur que rien n'a encore modérée, me rejette sur la mer orageuse de la vie ; c'est encore l'espérance qui est ma divinité ; et si je me compare à toi, je vois avec quelque orgueil que la faux rapide du temps a passé sur ma tête sans la blanchir et sans y laisser aucune trace. (*Il se promène à grand pas, puis s'arrête vis-à-vis Gordon, de l'autre côté du théâtre.*) Pourquoi dire que la fortune est inconstante ? elle a été fidèle pour moi, elle m'a élevé avec amour hors du vulgaire des mortels ; d'un bras puissant et divin, elle m'a porté rapidement au sommet des degrés de l'existence ; il n'y a rien d'ordinaire dans le chemin que le destin m'a ouvert, dans le sillon qu'a tracé ma main. Qui pourrait mesurer ma vie avec les règles de la sagesse

humaine? Il est vrai qu'en cet instant je parais suspendu au bord d'un abîme; mais je vais me relever bientôt, et le flux va grossir la vague, que le reflux avait creusée.

GORDON.

Et cependant il est une vieille maxime qui dit qu'on ne doit pas s'applaudir de la journée avant que le soir soit passé; une longue félicité ne garantit pas les espérances de l'avenir; c'est pour les malheureux que le ciel créa l'espérance; l'homme heureux doit vivre soumis à la crainte, car les vagues du destin sont inquiètes et fugitives.

WALLENSTEIN, *souriant.*

Il me semble entendre encore le Gordon d'autrefois; les choses d'ici bas, je le sais, ne sont pas à l'abri des changemens; le dieu du mal ne se désiste jamais de ses droits; les païens nous l'ont appris, puisqu'ils s'imposaient un malheur volontaire pour satisfaire les divinités envieuses; et le sang des victimes humaines a coulé sur l'autel de Typhon. (*Il se tait, et continue avec mélancolie.*) Aussi lui ai-je sacrifié. Mon plus cher ami a succombé..., et c'est par ma faute qu'il a succombé: aussi depuis que ce combat m'a livré à la douleur, je ne retrouve plus la faveur du destin. La jalousie du sort doit être assouvie; une vie a racheté l'autre, et la foudre qui devait me frapper et m'anéantir est tombée sur sa tête innocente et chérie.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SENI.

WALLENSTEIN.

N'EST-CE pas Seni que j'aperçois ? Son air est égaré. Qui t'amène à cette heure en ces lieux, Baptiste ?

SENI.

Mes craintes pour vous, monseigneur ?

WALLENSTEIN.

Hé bien, qu'y a-t-il ?

SENI.

Que votre altesse parte avant que le soleil se lève ! n'ayez pas de confiance aux Suédois.

WALLENSTEIN.

Quelle idée soudaine t'est venue ?

SENI, *élevant la voix.*

N'ayez pas de confiance aux Suédois.

WALLENSTEIN.

Et pourquoi cela ?

SENI.

N'attendez pas que ces Suédois arrivent ; un malheur prochain vous menace ; de perfides amis veillent auprès de vous ; des signes effrayans se sont montrés et semblent vous entraîner à cet instant même dans un profond abîme.

WALLENSTEIN.

Tu rêves, Baptiste, la crainte trouble ta raison.

SENI.

Ah ! croyez que je ne suis point en proie à une vaine terreur ! Interrogez vous-même les planètes ; de perfides amis vous entraînent dans l'abîme.

WALLENSTEIN.

Si la perfidie des amis doit m'entraîner dans l'abîme, les signes auraient dû se manifester plus tôt ; maintenant je n'ai plus rien à lire dans les étoiles.

SENI.

Ah ! venez et voyez ; n'ajoutez foi qu'à vos propres yeux. Un signe funeste apparaît dans la demeure céleste de votre vie ; un mauvais génie, un ennemi caché a pénétré sous les rayons de votre étoile ; ne dédaignez pas mes avis, ne vous unissez point à ces païens qui combattent contre notre sainte église.

WALLENSTEIN, *souriant.*

Ne serait-ce pas là le motif de l'oracle ? Ah ! oui, je comprends maintenant ; cette union avec les Suédois t'a toujours tenu au cœur. Va dormir, Baptiste, de tels signes ne m'effraient point.

GORDON, qui pendant ce dialogue a montré beaucoup d'agitation, se tourne vers Wallenstein.

Mon prince, oserai-je parler ? Souvent un

conseil salutaire est sorti d'une bouche méprisable.

WALLENSTEIN.

Parle librement.

GORDON.

Mon prince, si cependant ce n'était pas une vaine illusion que la peur eût créée ; si la clémence céleste se servait par miracle de cet organe pour votre salut.

WALLENSTEIN.

Vous êtes en démence tous les deux. Comment les Suédois me causeraient-ils des malheurs ? ils viennent au-devant de moi ; je leur assure des avantages.

GORDON.

Si cependant la venue de ces Suédois... , si c'était eux précisément qui devaient attirer sur votre tête... (*Il se met à genoux devant lui.*) Il en est temps encore, mon prince.

SENI se met à genoux aussi.

Écoutez-le, écoutez-le.

WALLENSTEIN.

Temps de quoi faire ? Levez-vous, levez-vous, je le veux.

GORDON se lève.

Le Rheingrave est encore éloigné ; commandez, et les portes de cette place vont lui être fermées. Il voudra nous assiéger, il le tentera ;

mais, si je m'en crois, et lui et toute son armée trouveront plutôt leur ruine sous ces remparts que d'épuiser notre dévouement et notre énergie : il éprouvera ce dont est capable une troupe de héros animés par un chef héroïque, qui a sa faute à faire oublier. L'empereur en sera touché, et se calmera, son cœur se porte aisément à la clémence; et Friedland, revenant à lui avec repentir, remontera dans ses bonnes grâces, plus haut qu'il n'y était jamais parvenu.

WALLENSTEIN, *le regarde avec une extrême surprise, garde long-temps le silence, et laisse entrevoir une grande émotion.*

Gordon, la chaleur de votre zèle vous a emporté bien loin : l'amitié de la jeunesse pouvait seule justifier de telles paroles. Le sang a coulé, Gordon, l'empereur ne peut plus me pardonner; il le pourrait, que moi je ne m'abaisserais pas à recevoir un pardon. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, si j'avais su qu'il m'en coûterait mon ami le plus cher, et que mon cœur m'eût fait entendre sa voix comme à présent... peut-être aurais-je pensé... peut-être aussi que non... Mais maintenant, pourquoi jetterais-je les yeux en arrière? Les affaires ont été menées trop loin pour qu'elles n'amènent aucun résultat; eh bien! qu'elles suivent leur cours. (*Il va à la fenêtre.*) La nuit est avancée, on n'entend déjà plus de mouvement dans le château. Allons, que l'on

m'éclaire. (*Le domestique, qui est entré en silence pendant cette scène, et qui a écouté avec attention, quoique dans l'éloignement, s'avance tout énu, et se précipite aux pieds du duc.*) Et toi aussi? je sais bien pourquoi ce pauvre homme désire que je fasse ma paix avec l'empereur, il a une petite propriété en Carinthie, et craint qu'on ne la lui saisisse, parce qu'il est à mon service. Suis-je donc tellement déchu que je ne puisse indemniser mes serviteurs? Eh bien! je ne veux contraindre personne; si tu penses que la fortune me repousse, abandonne-moi aussi; déshabille-moi ce soir pour la dernière fois, et puis tu retourneras à ton empereur. Adieu, Gordon, je crois que mon sommeil sera long, car les fatigues de la journée ont été grandes. Ayez soin que je ne sois pas réveillé trop tard.

(*Il sort; le domestique l'éclaire; Seni le suit. Gordon reste dans l'obscurité, et suit des yeux le duc dans la galerie jusqu'à ce qu'il ait disparu; alors il exprime sa douleur par toute sa contenance, et s'appuie tristement contre une colonne.*)

SCÈNE VI.

GORDON, BUTTLER au fond du théâtre.

BUTTLER.

ATTENDEZ sans bruit ici, jusqu'à ce que je donne le signal.

GORDON, *étonné*.

C'est lui, il conduit déjà les assassins.

BUTTLER,

Les lumières sont éteintes; tout est déjà dans un profond sommeil.

GORDON.

Que dois-je faire? Tenterai-je de le sauver? ferai-je entrer la garde dans l'intérieur de la maison?

BUTTLER, *regardant derrière lui*.

On aperçoit une lumière au fond de la galerie; elle mène à la chambre du prince.

GORDON.

Mais, ne serait-ce point manquer à la foi que j'ai jurée à l'empereur? Et s'il s'échappe, s'il parvient à s'unir aux ennemis, n'est-ce pas charger ma conscience d'une effrayante responsabilité?

BUTTLER, *avançant*.

Silence! écoutons. Qui parle ici?

GORDON.

Hélas ! il vaut mieux sans doute laisser faire les cieux ; car , qui suis-je pour m'entremettre dans de si graves intérêts ? S'il périt , ce n'est pas moi qui le tue ; s'il est sauvé , ce sera moi qui en aurai été la cause , et les conséquences retomberont sur moi.

BUTTLER , *avançant encore.*

Je reconnais cette voix.

GORDON.

Buttler !

BUTTLER.

C'est Gordon ; que cherchez-vous ici ? Le duc vous a-t-il renvoyé si tard ?

GORDON.

Votre main est en écharpe !

BUTTLER.

Je suis blessé. Cet Illo a lutté comme un désespéré avant que nous ayons pu le renverser.

GORDON , *avec horreur.*

Il sont morts !

BUTTLER.

Oui , c'est fait. Et lui , est-il couché ?

GORDON.

Hélas ! Buttler...

BUTTLER , *insistant.*

Est-il couché ? Répondez ; il n'y a plus lieu de feindre.

GORDON.

Qu'il ne meure point ! qu'il ne tombe point de votre main ! le ciel le défend : vous le voyez, elle est blessée.

BUTTLER.

On n'a pas besoin de mon bras.

GORDON.

Les coupables ont péri ; la justice doit être satisfaite. Tout est expié par le sang de ces victimes ! (*Le domestique revient par la galerie ; il met son doigt sur sa bouche pour recommander le silence.*) Il est endormi ; ah ! ne l'égorgez pas pendant l'heure sacrée du sommeil.

BUTTLER.

Non , il se réveillera pour mourir.

(*Il veut sortir.*)

GORDON.

Hélas ! son cœur est encore tout préoccupé des intérêts terrestres ; il n'a pas eu le loisir de se préparer à paraître devant son Dieu.

BUTTLER.

La clémence de Dieu est infinie.

(*Il veut sortir.*)

GORDON, *le retenant*

Laissez-lui encore cette nuit.

BUTTLER.

Un instant de retard peut nous perdre.

GORDON.

Une heure seulement.

BUTTLER.

Laissez-moi aller. ~~Quoi~~ quoi bon un délai aussi court ?

GORDON.

Ah ! le Temps est une divinité féconde en prodiges ; en une heure l'horloge laisse écouler des milliers de grains de sable , et les pensées se succèdent non moins nombreuses , non moins rapides dans la tête de l'homme. Une heure seulement , votre cœur peut changer , le sien aussi ; une nouvelle peut arriver ; un événement heureux , décisif , salutaire , peut tout à coup tomber du ciel. Ah ! qu'une heure peut avoir d'importance !

BUTTLER.

Oui , vous me faites souvenir combien une minute à de prix.

(*Il frappe du pied.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS ; MACDONALD , DÉVEROUX
avec des hallebardiers , puis UN DOMESTIQUE.

GORDON *se jette entre Butler et eux.*

Non , barbare ! il te faudra d'abord me fouler

aux pieds ; je ne laisserai point commettre un pareil attentat.

BUTTLER , l'écartant.

Vicillard insensé !

(*On entend des trompettes dans le lointain.*)

MACDONALD et DEVEROUX.

Les trompettes des Suédois. Voilà les ennemis devant Egra , hâtons-nous.

GORDON.

Dieu ! Dieu !

BUTTLER.

Retournez à votre poste , gouverneur.

(*Gordon sort précipitamment.*)

UN DOMESTIQUE *entre.*

Qui fait du bruit ici ? Silence ! le duc repose.

DEVEROUX , *d'une voix terrible et élevée.*

Ami , voilà le moment d'en faire , du bruit.

LE DOMESTIQUE *poussant un cri.*

Au secours , au meurtre ! (*Il est frappé par Deveroux et tombe à l'entrée de la galerie.*)
Jésus Maria !

BUTTLER.

Ouvrez les portes .

(*Ils passent sur le corps du domestique , et entrent dans la galerie ; on entend dans l'éloignement deux portes qui s'ouvrent l'une après l'autre. Des cris sourds , un bruit d'armes , puis tout d'un coup un profond silence.*)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE TERZKY , un flambeau à la main.

ELLE n'est point dans sa chambre , on ne l'a retrouvée nulle part ; Neubrunn qui veillait auprès d'elle est absente aussi. Aurait-elle pris la fuite ? Où serait-elle allée ! Il faut se hâter de la suivre , il faut que tout le monde se mette en mouvement ! Comment le duc recevra-t-il cette affreuse nouvelle ? Si seulement mon mari était revenu de ce festin ? si le duc était encore éveillé ? Je croyais avoir entendu ici marcher et parler , je vais aller prêter l'oreille à sa porte. Écoutons. Qui vient ? On marche à pas précipités !

SCÈNE IX.

LA COMTESSE , GORDON , puis
BUTTLER.

GORDON *arrive précipitamment , respirant à peine.*

C'EST une erreur , ce ne sont pas les Suédois , ne hâtez rien , Buttler ! Dieu , où est-il ? (*Il aperçoit la comtesse.*) Comtesse , dites-moi.....

LA COMTESSE.

Vous venez du château? où est mon mari?

GORDON, *saisi d'horreur.*

Votre mari? ne me le demandez pas. Sont-ils entrés...?

*(Il veut marcher vers l'appartement.)*LA COMTESSE *l'arrête.*

Non d'abord, expliquez-moi...

GORDON, *la repoussant.*Le sort du monde dépend de cet instant! Au nom de Dieu, allez. Pendant que nous parlons, Dieu du ciel! *(Il crie.)* Buttler, Buttler!

LA COMTESSE.

Il est au château avec mon mari.

*(Buttler sort de là galerie.)*GORDON, *l'apercevant.*

C'était une erreur; ce ne sont pas les Suédois, ce sont les Autrichiens qui se sont introduits en ces lieux. Le lieutenant-général m'envoie ici, lui-même y sera tout à l'heure; suspendez tout.

BUTTLER.

Il arrive trop tard.

GORDON *appuie sa tête contre le mur.*

Dieu de miséricorde!

LA COMTESSE, *inquiète.*

Comment, trop tard? qui va donc venir ici? Piccolomini a pénétré dans Égra? Trahison! trahison! Où est le duc?

(Elle sort de la galerie.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , SENI, puis UN PAGE; LE BOURGUEMESTRE, UNE FEMME DE CHAMBRE. Des domestiques épouvantés courent sur le théâtre.

SENI sort de la galerie avec tous les signes de l'effroi.

AH! sanglant et effroyable événement!

LA COMTESSE.

Qu'est-il arrivé, Seni?

UN PAGE entre.

O déplorable spectacle!

(Des domestiques avec des flambeaux.)

LA COMTESSE.

Qu'est-ce , au nom de Dieu?

SENI.

L'ignorez-vous encore? Le prince vient d'être assassiné, et votre mari a été tué au château.

(La comtesse demeure glacée à ces paroles.)

UNE FEMME DE CHAMBRE accourt.

Secourez , secourez la duchesse!

LE BOURGUEMESTRE entre plein d'épouvante.

Quels sont ces cris de désespoir qui troublent le sommeil de toute cette maison?

GORDON.

La malédiction éternelle est sur votre maison...
 Dans votre maison, le prince git assassiné.

LE BOURGUEMESTRE.

Dieu nous en garde!

(Il s'éloigne avec précipitation.)

UN DOMESTIQUE.

Fuyez , fuyez ; ils veulent nous égorger tous !
 SECOND DOMESTIQUE , portant de l'argenterie.

Toutes les issues sont gardées.

(On entend crier derrière la scène.)

Place , place au lieutenant-général !

*(Pendant ce moment , la comtesse sort de sa
 stupeur , se remet et sort promptement.)*

(On entend crier derrière le théâtre.)

Gardez les portes ! empêchez le peuple d'entrer !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS sans la comtesse ; OCTAVE
 PICCOLOMINI entre avec sa suite ; DEVE-
 ROUX et MACDONALD paraissent au fond
 du théâtre avec les Hallebardiers. On apporte
 sur la scène le corps de Wallenstein enve-
 loppé d'un drap rouge.

OCTAVE *entre précipitamment.*

CELA n'est pas , cela est impossible , Buttler ,

Gordon : je ne puis le croire ; dites-moi que cela n'est pas.

(Gordon, sans répondre, montre de la main le corps de Wallenstein au fond du théâtre. Octave y jette les yeux et demeure saisi d'horreur.)

DEVEROUX, à Butler.

Voici l'épée du prince et sa toison d'or...

MACDONALD.

Vous ordonnerez qu'à la chancellerie on...

BUTTLER, montrant Octave.

Voici celui qui seul a le droit de donner des ordres.

(Deveroux et Macdonald se retirent respectueusement. Tout le monde disparaît en silence. Butler, Octave et Gordon restent seuls sur la scène.)

OCTAVE, se retournant vers Butler.

Était-ce cela, Butler, que vous m'aviez promis ? Dieu juste, j'en atteste le ciel. Je suis innocent de cette horrible action.

BUTTLER.

Oui, votre main est pure. Vous avez employé la mienne.

OCTAVE.

Misérable, devais-tu abuser ainsi des ordres de ton souverain, et compromettre le nom de l'empereur dans un meurtre horrible et sanglant ?

BUTTLER, *avec sang-froid.*

J'ai exécuté la sentence qu'avait prononcé l'empereur.

OCTAVE.

O malédiction inhérente au sceptre des rois ! Leurs paroles ont une force si terrible, que leur pensée fugitive provoque une action soudaine et irréparable. Devais-tu donc obéir si rapidement ? Devais-tu ravir à la clémence le pouvoir de faire grâce ? Le temps est l'ange sauveur des hommes. Faire succéder sans délai l'exécution à la sentence, cela n'appartient qu'à la justice infailible de Dieu.

BUTTLER.

Que me reprochez-vous ? Quel est mon crime ? J'ai fait une bonne action ; j'ai délivré l'empire d'un ennemi redoutable, et j'ai droit à une récompense. Entre votre conduite et la mienne, la seule différence, c'est que vous avez aiguisé le glaive, et que j'ai frappé. Vous avez demandé du sang, et maintenant vous êtes frappé de stupeur parce que le sang a coulé. Pour moi, j'ai toujours agi avec réflexion, et ne suis ni étonné, ni effrayé des résultats. Était-ce donc de vains ordres que vous aviez à me donner ? Je vais à Vienne, d'un pas assuré, présenter à l'empereur mon glaive teint de sang, et réclamer l'approbation que mérite la rapide et stricte obéissance à un juste arrêt.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

OCTAVE, GORDON ; LA COMTESSE TERZKY entre pâle et défigurée , sa voix est faible, lente et sans chaleur.

OCTAVE, *allant à sa rencontre.*

AH comtesse Terzky, devait-on attendre un tel dénouement ? Tel est le résultat de ces déplorables projets.

LA COMTESSE.

Ce sont les fruits de ce que vous avez fait. Le duc est mort, mon mari est mort, la duchesse lutte contre la mort, ma nièce a disparu. Cette maison souveraine et glorieuse désormais n'est plus qu'un désert; les serviteurs épouvantés se précipitent hors des portes. Je reste la dernière, je puis fermer cette noble demeure et en emporter les clefs.

OCTAVE, *avec une douleur profonde.*

Ah comtesse, ma maison est aussi déserte !

LA COMTESSE.

Il n'y a plus personne à immoler. Les rigueurs sont désormais inutiles. Le duc est mort; la vengeance de l'empereur doit être satisfaite. Faites grâce à tous ses serviteurs; que leur affection et leur dévouement ne soient pas considérés comme un crime. Mon frère a été surpris par le sort; il n'a pu s'occuper d'eux.

OCTAVE.

Non, plus de rigueur, plus de vengeance. De grandes erreurs ont subi un grand châtiement, et l'empereur est calmé : la fille recevra pour héritage de son père sa gloire et le souvenir de ses exploits. L'impératrice prend part à vos malheurs ; elle vous accueillera dans ses bras maternels. Oubliez vos terreurs, rassurez-vous et prenez confiance dans les bontés impériales.

LA COMTESSE levant les yeux au ciel.

Je m'en remets aux bontés d'un autre souverain plus grand encore : Dans quel lieu les restes du prince seront-ils déposés ? Aux jours de ses premières prospérités, il a fondé une chartreuse à Giltchin. C'est là que repose sa première épouse, et par un sentiment de reconnaissance, il a formé le vœu que sa tombe fût auprès de la sienne. Accordez-lui cette sépulture. Je réclame aussi la même faveur pour la dépouille de mon mari et pour la mienne ; nos châteaux vont appartenir à l'empereur, qu'on nous accorde seulement un tombeau, près du tombeau de nos aïeux.

OCTAVE.

Vous êtes tremblante, comtesse. Vous pâlissez. Dieu, quel funeste pressentiment je conçois !

LA COMTESSE recueille ses forces, et reprend avec noblesse et chaleur.

Si vous vous êtes imaginé que je survivrais à

la ruine de ma famille, apprenez à me juger mieux. Nous avons senti en nous quelque chose d'assez grand pour aspirer au sceptre des rois. La fortune nous a été contraire ; mais du moins il nous reste une âme digne du trône, et nous trouvons qu'une mort courageuse et volontaire doit être préférée à une vie sans honneur. Le poison...

OCTAVE.

Ah ! sauvons-là ! que nos soins...

LA COMTESSE.

Il est trop tard, dans peu d'instans ma destinée sera remplie.

(Elle sort.)

GORDON.

Ah ! maison de mort et de désolation !

(Un courrier entre et apporte une lettre.)

GORDON s'avance à sa rencontre.

Qu'est-ce ? Voilà le sceau de l'empereur. (Il lit l'adresse et remet la lettre à Octave en jetant sur lui un regard sévère.) Au prince Piccolomini.

(Octave, saisi de douleur, lève tristement les yeux au ciel. La toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



TABLE
DU CINQUIEME VOLUME.

N OTICE sur Wallenstein.	<i>pag.</i> 5
Le Camp de Wallenstein.	13
Les Piccolomini.	71
La Mort de Wallenstein.	225

FIN DE LA TABLE.